3284 1A
A·XLIII
18/l

55350

REFLEXIONS CRITIQUES SUR LA MEDECINE,

OU L'ON EXAMINE ce qu'il y a de vrai & de faux dans les jugemens qu'on porte au sujet de cet Art.

Dediées à S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, Regent du Royaume.

Par M. LE FRANÇOIS, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez GUILLAUME CAVELIER, fils, ruë S. Jacques, près la fontaine S. Severin, au Lys d'or.

M DCC XXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Ouvrages de M. le François

Reflexions Critiques sur la Medecine, où l'on examine ce qu'il y a de vray & de faux dans les jugemens que l'on porte au sujet de cet Art. 2. vol. 12. Paris 1723. 4. l. 10. s.

Projet de Réformation de la Medecine. 12. Paris, 1723. 2. l. 5. s.

Dissertation contre l'usage de soutenir des Theses en Medecine, avec un Memoire pour la Réformation de la Medecine dans la Ville de Paris. 12. Paris, 1720. 2. l.

Approbation de Monsieur Poirier Premier Medecin de Monseigneur le Dauphin, & ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.

ON feroit de vains efforts, en prétendant abſolument détruire les préjugés auſſi faux que malins de la plûpart des hommes, qui les empêchent de diſcerner les ſolides avantages qu'ils retireroient en ne ſe ſervant que de la veritable Medecine. Tous ces abus inveterés ſubſiſtent encore aujourd'hui, malgré les ſages précautions inſerées dans les Déclarations du Roi, dont l'execution négligée préjudicie beaucoup à la conſervation de la vie & de la ſanté de nos citoyens. Les *Reflexions Critiques ſur ce ſujet de M. Le François*, ſont donc très-dignes de louanges, & meritent d'être imprimées, afin que leur lecture puiſſe inſpirer au public des ſentimens plus équitables. C'eſt le témoignage fidele & exact que j'en rends, pour favoriſer les intentions de l'Auteur pleines de candeur & de probité. Fait à Verſailles le 2 de Janvier 1715. *Signé*, POIRIER.

Approbation de Monsieur Boudin Conſeiller d'Etat, Premier Medecin de feu Monſeigneur & de feue Madame la Dauphine, & ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.

NOus ſouſſigné Conſeiller d'Etat, Premier Medecin de feu Monſeigneur & de feue Madame la Dauphine, Docteur-Regent & ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris,

certifions que le Livre de M. Le François contient tout ce qu'il y a de plus utile pour l'instruction de ceux qui veulent se distinguer dans la pratique de la Medecine, & qu'il est écrit avec tant d'ordre, de netteté & de graces, qu'on ne peut inspirer plus agreablement des preceptes essentiels à ceux qui se font Medecins. C'est pourquoi nous l'avons jugé très-utile au public, & très-digne d'être imprimé. Fait à Versailles ce 8 Janvier 1715. *Signé*, BOUDIN.

Approbation de Monsieur Daval Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.

J'Ai lû le premier & le second Tome des *Reflexions Critiques sur la Medecine, par M. Le François Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.* Les regles d'équité, de probité & de religion, qui sont l'ame de cet Ouvrage, doivent arrêter l'injustice, abattre la présomption, & détruire les erreurs de la plûpart des hommes touchant la Medecine & les Medecins, pour peu que leurs passions leur permettent d'être attentifs à ces loix sacrées. C'est pourquoi l'impression de ce Livre ne peut être que très-utile au public. A Paris ce 24 Decembre 1714. *Signé*, DAVAL.

Approbation de Monsieur de la Carliere Premier Medecin de feu Monseigneur le Duc de Berry, & Medecin ordinaire du Roi.

J'Ai lû avec attention les *Reflexions Critiques que M. Le François a faites sur la Medecine*, où cet Auteur qui s'est proposé de desabuser le Public des préjugés qu'il a sur les

Medecins, établit des regles assez justes pour distinguer les bons des mauvais ; & où donnant des instructions aux personnes qui desirent se perfectionner en Medecine, il rend ces Reflexions très-dignes d'être imprimées. A Paris ce 21 Janvier 1715. *Signé*, DE LA CARLIERE.

Approbation de Monsieur Douté Premier Medecin de Madame la Duchesse de Berry.

NOus avons lû avec plaisir le Livre que M. Le François Docteur-Regent en Medecine de la Faculté de Paris, a composé pour détromper le Public d'une infinité d'erreurs où il est touchant la Medecine. Les Reflexions justes qu'il fait là dessus, & la force des raisons qu'il employe, font esperer que le succès répondra au dessein de l'Auteur. Nous croyons donc que la lecture de ce Livre ne peut être que fort utile. C'est le témoignage que nous en devons rendre. Donné à Versailles le 2 Janvier 1715.

Signé, DOUTE'.

Approbation de Messieurs Douté & Vernage, anciens Doyens de la Faculté de Medecine de Paris.

DAns l'une & l'autre Partie de cet Ouvrage l'on démontre d'une maniére si précise & si ferme, le danger des systêmes & l'origine des abus glissez en Medecine, que la lecture de ces Reflexions paroît capable d'inspirer aux jeunes Medecins plus d'application pour l'observation, & très-suffisante pour fournir à la Medecine des Juges & des Approbateurs vala-

bles, dont elle a manqué jusqu'à present. Au reste la modestie de l'Auteur supprime bien des louanges dûes à son jugement & à son érudition. A Paris ce 15 Decembre 1714.

Signés, DOUTE', VERNAGE.

Approbation de Monsieur Dodart Conseiller du Roi en ses Conseils, & Premier Medecin de feu Monseigneur le Dauphin.

LE premier Volume des *Reflexions Critiques sur la Medecine de M. Le François Docteur en Medecine de la Faculté de Paris*, a été si bien reçu du Public, qu'il suffit de dire que ce second Volume en est la continuation, pour en donner une idée avantageuse. L'Auteur toujours attentif à développer les préjugés sur la Medecine, les met dans leur jour, & y répond par des Reflexions solides. C'est le témoignage que je rends à cet Ouvrage, après l'avoir lû avec attention. A Versailles ce 29 Novembre 1714. *Signé*, DODART.

Approbation de Monsieur Reneaume Docteur Regent en la Faculté de Medecine en l'Université de Paris, & de l'Academie Royale des Sciences.

SI l'on tenoit la main à tant de sages Reglemens faits sur l'exercice de la Medecine, ce Livre de M. Le François qui traite en partie des abus qui se sont glissés dans la pratique de cet Art, se liroit encore avec plaisir par les personnes indifferentes. Ceux qui s'engagent dans cette profession y apprendroient leurs de-

voirs, & la route qu'ils doivent tenir pour se mettre en état de s'en acquitter. Les reflexions judicieuses & solides de cet Ouvrage le rendront au moins utile aux gens d'esprit, qui y verront la difference qui se trouve entre les faux & les veritables Medecins : ils apprendront par ce moyen à choisir ceux ausquels ils se doivent confier. Peut-être même que ces Reflexions serviront à réveiller de ce côté la vigilance des Magistrats ; rien n'en seroit certainement plus capable. A Paris ce 2 Fevrier 1715. *Signé*, RENEAUME.

Approbation de Monsieur Azevedo Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.

J'Ai lû avec beaucoup de plaisir le premier & le second Tome des *Reflexions Critiques sur la Medecine*, matiére qui n'est pas moins nouvelle qu'utile dans notre Art. Les desordres & la confusion continuelle des systêmes & des opinions ont rendu la Medecine de notre tems & moins sûre, & moins estimable. L'Auteur fait connoître & le vrai & le faux de ces systêmes-là ; il a dans cet Ouvrage développé & mis à la portée de tout le monde, le caractére d'un bon Medecin, & la confiance qu'on peut avoir en lui, quand il sera conduit par les regles qu'une experience reïterée a confirmé veritables. Je croi que le public ne sera pas fâché d'apprendre dans ce Livre les raisons qu'on objecte communément à la Medecine, & la défense de celle qui est moins sujette à des accusations injustes : c'est mon sentiment. Donné à Paris ce 22 Decembre 1714.

Signé, AZEVEDO.

Approbation de Monsieur Falconet Medecin ordinaire du Roi, & Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.

LE Livre de M. Le François étoit nécessaire dans un tems où la Medecine a également à souffrir & de ceux qui la décrient, & de ceux qui par le secours des systêmes nouveaux, croyent l'élever à la certitude d'une science démonstrative. On peut dire que l'illusion de ces derniers, donne occasion au mépris des premiers, & que la Medecine y seroit moins exposée, si l'on ne commettoit son honneur par des raisonnemens affirmatifs, que l'experience & l'évenement démentent presque toujours. Les Reflexions sensées & judicieuses de M. Le François sont très-propres à guerir le public des préjugés ordinaires, en lui donnant une juste idée de la Medecine; & en même tems à retenir les jeunes Medecins dans la bonne voye. Ils verront dans cet Ouvrage le danger qu'il y a de se livrer à certaines idées specieuses empruntées de la Physique & des Mathématiques, & ils apprendront que les principes les plus inconteſtables de ces deux sciences sont toujours mal employés, quand ils ne se trouvent point conformes aux observations sur lesquelles le vrai Medecin doit uniquement former ses jugemens, & regler la Pratique. A Paris ce premier Janvier 1715.

Signé, FALCONET.

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC

D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR,

La Medecine étant auſſi peu eſtimée qu'elle l'eſt aujourd'hui en

France, on pourra croire qu'un livre qui la regarde, ne merite pas de paroître sous les auspices de VOTRE ALTESSE ROYALE. *Mais si l'on fait attention à la prérogative de cette science qui renfermée dans ses justes bornes, est la plus utile de toutes les sciences humaines, & si l'on considere les vûes que je me suis proposées dans cet ouvrage, on ne blâmera pas la liberté que je prens de Vous le presenter.*

Ayant dessein, MONSEIGNEUR, *d'y soutenir la veritable Medecine, & de la défendre contre un grand nombre de préventions aussi préjudiciables à la santé & à la vie des hommes, que contraires à la verité, je n'ai pas dû recourir à une protection moins illustre & moins puissante que celle de* VOTRE ALTESSE ROYALE, *pour faire triompher cet Art, de l'illusion où se trouvent quantité de personnes qu'une*

préoccupation aveugle retient dans un égarement dangereux.

La verité proposée avec évidence, ne laisse pas d'avoir de la peine à percer les nuages qui servent de rempart à l'erreur; elle a besoin d'être aidée de l'autorité de ces genies du premier ordre, dont les lumieres sont si respectables, si superieures, & si assurées, qu'on craindroit de se tromper en y résistant.

Telles sont, MONSEIGNEUR, *les lumieres que tout le monde admire en Vous. La penetration de votre esprit, la justesse de votre discernement ne permettent pas de croire que rien puisse vous dérober la connoissance de la verité; & l'amour que Vous avés toujours marqué pour elle, est une assurance que Vous la protegerés autant qu'elle le merite. Avec un tel secours quels préjugés tiendroient contre sa force?*

Un Prince auſſi diſtingué par la ſuperiorité de ſon genie, & par l'étendue de ſon ſçavoir, qu'il l'eſt par ſon auguſte naiſſance, paroiſſant convaincu d'une verité, ébranle fortement les eſprits, quelque préoccupés qu'ils ſoient du contraire; & ſi un exemple auſſi puiſſant ne les deſabuſe pas, du moins il les tient en ſuſpens & les diſpoſe à ſe ſoumettre à la raiſon. Ainſi les nuages qui faiſoient obſtacle à la verité, commençant à diſparoître, la lumiere qu'elle fait luire ne peut gueres manquer de les diſſiper entierement.

C'eſt, MONSEIGNEUR, *l'effet que produira dans la plûpart des gens, la protection que j'eſpere que* VOTRE ALTESSE ROYALE *voudra bien accorder à la Medecine. Effet d'autant plus eſtimable, que les préventions qu'on a conçues à ce ſujet étant détruites,*

cet Art fera de grands progrès en peu de tems par les secours que VOTRE ALTESSE ROYALE *aura la bonté de lui procurer, & par le favorable accueil que lui fera le Public à son exemple.*

Un des plus grands avantages qu'on en recevra, MONSEIGNEUR, *sera que la Medecine se perfectionnant de plus en plus, elle pourra contribuer par ce moyen avec plus de certitude à la conservation de votre santé & de votre vie si précieuse à la République des Lettres, à toute l'Europe, plus encore à la France, & particulierement aux personnes dévouées à* VOTRE ALTESSE ROYALE. *Je me flatte,* MONSEIGNEUR, *que vous me ferez la grace d'agréer que je me mette de ce nombre, & que j'ose vous offrir cet Ouvrage, comme une marque du très-*

profond respect avec lequel je suis,
MONSEIGNEUR,

de VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant
& très-devoué Serviteur,
LE FRANCOIS.

PREFACE.

CE n'eſt pas ici une invective ou une ſatire contre la Medecine, comme quelques perſonnes pourroient ſe le perſuader par le titre de Réflexions Critiques que je donne à cet Ouvrage ; il n'y a que trop de gens qui ſe font un plaiſir de parler contre cet Art, & de le décrier autant qu'il leur eſt poſſible. L'impreſſion que la plûpart du monde a reçûe de tous ces traits ſatiriques, a cauſé trop de deſordres dans cette profeſſion, pour croire qu'il ſoit raiſonnable d'inſpirer de tels ſentimens, qui ne ſont pas moins oppoſés au bien public, qu'ils ſont contraires à la verité.

Tant s'en faut que j'aie une pareille envie, qu'au contraire j'ai

dessein de faire voir que la Medecine est en soi une chose excellente, & que procurant aux hommes les plus grands avantages qu'ils puissent posseder, qui sont la conservation de la santé & la prolongation de la vie, elle merite leur estime & leur reconnoissance.

Ce n'est pas qu'entre les reproches qu'on fait à la Medecine, il n'y en ait quelques-uns qui ne sont pas sans fondement; mais cette raison ne doit pas porter à la condamner absolument, comme il arrive à beaucoup de gens de le faire; elle ne suffit pas pour blâmer les bons Medecins, qui font tout ce qui dépend d'eux pour l'exercer avec succès, & qui tâcheroient de la perfectionner davantage, si on leur donnoit les secours dont ils ne peuvent se passer.

Je suis donc bien éloigné de vouloir décrier un Art que je re-

garde comme le plus estimable de tous ; & je crois qu'il est injuste d'invectiver contre les Medecins qui ont les qualités que demande leur profession : mais aussi je n'ai pas dessein de faire le panegyrique de la Medecine ; je ne me propose pas de ne la representer que par le beau côté, & de n'en faire remarquer que ce qu'elle a de bon & de recommandable.

On peut considerer la Medecine, comme toutes les autres choses, de deux manieres fort differentes, ou par les avantages qu'elle a, ou par les défauts qui s'y trouvent. Si l'on ne fait attention qu'à ce qu'elle a d'utile, il n'y a point d'Art qui lui soit comparable ; si l'on n'envisage que ce qu'il y a de défectueux, c'est la chose du monde la plus pernicieuse. De-là est venue la contrarieté de tout ce qu'on a publié

au sujet de la Medecine ; car il n'y a point d'Art dont on ait dit plus de bien & plus de mal, soit par rapport à l'Art même, soit par rapport à ceux qui l'exercent.

Les ennemis de la Medecine n'y ont considere que ce qu'elle a de défectueux & de mauvais ; ses défenseurs ne l'ont representée que par les endroits qui lui sont avantageux ; ceux-là ont accusé les Medecins de tous les desordres qu'ils remarquoient dans la Medecine ; ceux-ci les ont louës comme des gens tout divins, qui procuroient aux hommes les plus grands avantages.

Le parti que je prens, tient le milieu ; soûtenant que la Medecine est en soi une chose excellente, je demeure d'accord qu'il y a beaucoup d'abus ; je marque ceux qui sont les plus considerables, & la source de tous les autres ; convenant de bonne foi

que les Medecins ne ſont pas tout-à-fait exemts de blâme, je fais voir que le Public eſt la principale cauſe des deſordres qu'il y a dans la Medecine, par les faux jugemens qu'il porte ſur cet Art & ſur les Medecins.

Pour connoître ces deſordres & leur veritable cauſe, il faut conſiderer que l'état où l'on doit ſouhaiter que ſoit la Medecine, eſt que ceux qui en font profeſſion; connoiſſent ce qu'on a découvert de meilleur pour chaque occaſion, où il s'agit de la conſervation ou du rétabliſſement de la ſanté; qu'ils ſe ſervent de ces connoiſſances à propos, & qu'ils faſſent leur poſſible pour trouver quelque choſe de plus utile encore que ce que l'on connoît.

Tout ce qu'il y a dans la Medecine d'oppoſé à cet état, doit être regardé comme un abus,

C'eſt donc un deſordre qu'il y ait des Medecins qui manquent des connoiſſances neceſſaires pour s'acquiter de leur devoir ; c'eſt un deſordre que des Medecins connoiſſant ce qu'on ſçait de plus utile dans une occaſion, ne ſe ſervent pas de cette connoiſſance, & conſeillent de faire quelque choſe de moins ſalutaire ; c'eſt un deſordre que la plûpart des Medecins ne travaillent pas à perfectionner la Medecine, en tâchant de trouver quelque choſe de plus utile que ce qu'on a découvert. Si l'on recherche quelle eſt l'origine & la veritable cauſe de tous ces deſordres, on reconnoîtra que c'eſt aux faux jugemens du Public qu'on doit principalement l'attribuer.

A juger des choſes ſans examen on pourroit croire qu'on ne devroit accuſer que les Medecins, s'ils ne ſont pas auſſi habiles que

le demande leur profeſſion : mais on ne penſera pas de même, ſi l'on conſidere que le Public a de telles préventions ſur les maladies & ſur les remedes, que les Medecins ſont obligés de regler leurs études plûtôt ſelon ſes préjugés, que ſuivant ce qu'il eſt neceſſaire de ſçavoir pour bien traiter les malades.

On veut que les Medecins expliquent la nature & les cauſes cachées des maladies, qu'ils prouvent par des raiſons tirées de la nature des remedes, la convenance qu'ils ont pour guérir les maux ; on exige que les Medecins faſſent là-deſſus de beaux diſcours, ſans cela on ne les recherche pas.

Etant impoſſible de ſatisfaire en ceci le goût du Public, qu'en apprenant quelque ſiſtême, on employe beaucoup de tems à s'en inſtruire ; plus on ſe remplit la

tête de ces vaines ſpeculations, plus on eſt eſtimé. De là vient que les Medecins s'y appliquent; & que pluſieurs même en font leur principale occupation. Mais en devient-on plus capable de conſerver la ſanté & de guérir les maladies? Au contraire cette étude empêche d'acquerir les connoiſſances neceſſaires pour être bon Medecin.

L'eſprit de l'homme étant fort borné, ſon application ne peut s'étendre à tant de choſes. Il y a une très grande quantité de maladies de differentes eſpeces, il eſt neceſſaire de les diſtinguer les unes d'avec les autres; il y a dans les maladies une grande diverſité de circonſtances qui demande de la variation dans la cure, & l'on fait bien des fautes ſi l'on n'en ſçait pas faire la difference; il faudroit de plus ſçavoir ce que l'experience a fait connoître

de

de plus utile pour la ſanté dans toutes ſortes d'occaſions ; & comme la diverſité en eſt preſque infinie, la vie de l'homme ne ſuffit pas pour s'en inſtuire parfaitement : mais ce qui augmente encore la difficulté, c'eſt qu'il ſe trouve dans la plûpart des livres de Medecine, une confuſion affreuſe de verités & de fauſſetés, de bons & de mauvais preceptes, dont il n'eſt pas aiſé de faire un juſte diſcernement. Il faut pour apprendre ce qui eſt utile, qu'un Medecin s'y donne tout entier, & plus il s'applique aux vaines ſpeculations des ſiſtêmes, moins il ſçait ce qu'il devroit ſçavoir.

Si un Medecin étoit aſſez deſintereſſé pour ne ſe pas mettre en peine d'être beaucoup employé, & qu'il negligeât de s'appliquer à l'étude de ce qui n'eſt utile que pour le faire rechercher ; il n'en deviendroit pas plus habile ; par-

ceque s'il apprenoit une meilleure theorie en étudiant seulement ce qui est necessaire dans sa profession, étant peu recherché il ne pourroit acquerir assez d'experience pour devenir bon Medecin ; d'ailleurs il seroit privé d'un des meilleurs moyens de se perfectionner dans son Art, qui est de profiter des lumieres des autres Medecins, en se trouvant avec eux chez les malades.

C'est pourquoi soit qu'un Medecin cherchant à être employé s'attache principalement à acquerir les connoissances qu'il faut avoir pour satisfaire le goût du Public, soit que se mettant peu en peine d'apprendre des choses inutiles à sa profession, il s'applique seulement aux connoissances qui lui sont absolument necessaires, c'est la faute du Public s'il n'est pas aussi habile qu'il devroit l'être.

On pourra peut-être penſer que du moins quand un bon Medecin ne ſe ſert pas de ſes connoiſſances, & qu'il n'ordonne pas ce qu'il ſçait de plus convenable, c'eſt lui ſeul qu'on en doit blâmer; mais quoi qu'il ſoit très condamnable, cela arrive le plus ſouvent par la faute du malade ou de ceux qui l'approchent, qui étant remplis de préjugés ſur les maladies & ſur les remedes, s'oppoſent à ce qui ſeroit le plus utile, qui veulent des remedes quand il ſeroit à propos de n'en pas faire, qui refuſent d'en uſer lorſqu'ils conviennent, qui marquent trop de penchant pour quelque remede dont ils ſont entêtés. Car il eſt certain qu'un Medecin fera toujours ce qu'il connoît de meilleur, à moins que quelque paſſion ne le porte à en uſer autrement, & c'eſt pour l'ordinaire la peur de déplaire qui le

fait manquer à ce devoir.

Si la plûpart des Medecins ne contribuent pas à la perfection de la Medecine, c'eſt encore le Public qui en eſt cauſe : car toutes les découvertes doivent être appuyées ſur les obſervations, pour y pouvoir prendre quelque aſſûrance, comme les Medecins de toutes les ſectes en conviennent: mais les faux jugemens qu'on porte ſur les maladies & ſur les remedes, empêchent les Medecins de faire des obſervations auſſi juſtes & auſſi aſſûrées qu'il ſeroit neceſſaire.

Ceux qui ſont auprès des malades retranchent, ajoûtent, changent d'ordinaire quelque choſe aux ordonnances des Medecins, qui par conſequent ne peuvent pas faire beaucoup de fond ſur les effets qu'ils remarquent enſuite. Car quand il ſurvient quelque accident fâcheux, à cauſe du

changement qu'on a fait à leur ordonnance, ils se tromperoient s'ils l'attribuoient au remede qu'ils ont ordonné, & les regles qu'ils établiroient sur de telles experiences seroient fausses, n'étant pas fondées sur des observations veritables.

Mais la principale cause du peu de progrès que la Medecine a fait depuis plusieurs siecles, c'est le mépris qu'on a eu pour cet Art & pour ceux qui en font profession. On a répandu quantité d'invectives contre la Medecine & les Medecins dans le Public, qui y a pris plaisir & s'en est diverti : la plûpart des gens se sont même laissé aller jusqu'à croire que tous les reproches en étoient veritables, parcequ'on aime la médisance, & qu'on y ajoûte facilement foi.

Les Medecins en ont été beaucoup moins considerés, quoiqu'on

ne se soit guéres moins servi d'eux, & en les méprisant on a apporté un grand obstacle à la perfection de la Medecine; parceque plusieurs personnes d'un genie très propre à devenir bons Medecins ont été & sont encore par-là détournés d'embrasser cette profession. Et ceux qui s'y sont appliqués, ne l'ont pas fait avec autant d'affection, que si l'on avoit eu de meilleurs sentimens au sujet de leur Art. D'où il est arrivé qu'on y a fait moins de progrès.

Personne ne peut perfectionner la Medecine que ceux qui l'exercent; ils ne le peuvent faire que par une grande attention à remarquer ce qui fait du bien ou du mal en chaque occasion, par beaucoup de soin à ramasser les observations des autres, par une extrême application à en faire une juste comparaison avec les leurs. Or quelque probité qu'ils

ayent, il ne dépend pas d'eux de s'y appliquer avec autant d'ardeur, & d'y faire autant de progrès quand ils agiſſent par la ſeule vûe de remplir leur devoir, que quand l'inclination y eſt jointe; car elle augmente l'attention & la penetration de l'eſprit, elle rend faciles les moyens de s'acquiter de ſon devoir & en applanit même les difficultés. Mais rien ne rebute & ne dégoute d'avantage de quoi que ce ſoit, rien ne diminue plus l'inclination qu'on pourroit y avoir, que le mépris qu'on voit que les autres en font.

On ne doit donc point s'attendre que tant qu'on mépriſera la Medecine & les Medecins, cet Art faſſe de grands progrès, quelque meſure qu'on prenne d'ailleurs. C'eſt pourquoi ſi on veut qu'il ſe perfectionne, il faut avoir d'autres égards pour les Medecins, du moins pour ceux

qui se sont rendus capables de bien exercer leur profession,

Pour en être convaincu il ne faut que considerer par quels moyens on a fait refleurir les sciences & les beaux Arts en Europe, après qu'ils y ont été si long-tems negligés. Les récompenses qu'on donna, & les honneurs qu'on rendit aux habiles gens, engagerent les meilleurs esprits à s'appliquer aux Sciences & aux Arts, à faire tout leur leur possible pour y exceller, & pour surpasser même les autres par de nouvelles découvertes.

En effet comme dit * un des plus grands hommes de l'Antiquité : *C'est l'honneur qui soûtient les Arts, parceque les hommes ont une grande passion pour la gloire;*

* Cicero Tuscul. quæst. lib. 1. num. 4. *Hanc alit artes, omnesque incenduntur ad studia gloriæ; jacentque ea semper quæ apud quosque improbantur.*

mais

mais tout ce qu'on mépriſe, s'avilit, & tombe infailliblement. On ne doit donc point s'étonner, que la Medecine n'ait pas fait autant de progrès depuis Hippocrate, qu'elle en avoit fait auparavant; car dans ces premiers tems les habiles Medecins étoient ſi eſtimés, qu'on en a mis pluſieurs au rang des Dieux : au contraire depuis ce tems-là l'eſtime qu'on avoit pour les Medecins a toujours diminué de plus en plus.

Les faux jugemens que le Public porte au ſujet de la Medecine étant la ſource des deſordres qui s'y trouvent, pour faire refleurir cet Art, il faudroit que le Public connût les erreurs où il eſt engagé : mais ſes préventions ſont ſi fortes & en ſi grand nombre, qu'il y a des Medecins qui regardent cet égarement comme un mal ſans remede ; la plûpart des gens n'étant guéres

en état de concevoir les raisons qui pourroient les détromper.

Mais quelque forte que soit la préoccupation du Public, il ne me paroît pas impossible de la détruire ; deux raisons me portent à le croire. Il y a dans l'homme un attachement naturel à la verité, qui est tel qu'ils ne peuvent s'empêcher d'y donner leur consentement, quand ils la connoissent ; en second lieu, comme il s'agit de la vie & de la santé, la consideration de leur propre utilité peut engager les gens bien sensés, à donner plus d'attention aux raisons qu'on apporte pour les détromper. Ainsi celles qui sont opposées aux erreurs du Public sur le sujet de la Medecine étant convainquantes, il y a lieu de croire qu'en y donnant l'attention necessaire, ils se rendront à la verité.

Je demeure d'accord que la

plûpart du monde n'a pas assez de connoissance, pour bien comprendre les raisons qui combattent les faux jugemens qu'on porte au sujet de la Medecine ; mais on peut au moins en faire connoître la fausseté à ceux qui sont distingués par leur esprit & par leur sçavoir, lesquels étant desabusés par l'évidence des raisons, on doit s'attendre que leur exemple fera assez d'impression sur les autres, pour en faire revenir la plûpart de leur erreur.

C'est pourquoi ayant long-tems medité sur les abus qu'il y a dans la Medecine, sur ce qui les entretient, & sur les moyens d'y remedier, j'ai crû que je devois faire part au Public des Réflexions que j'ai faites là-dessus. Il m'a semblé que j'y étois engagé par l'obligation generale qu'ont tous les hommes de contribuer au bien public autant

qu'ils le peuvent, & plus particulierement encore par le devoir de ma profeſſion, qui ayant pour objet la conſervation & le rétabliſſement de la ſanté, n'éxige pas ſeulement que je tâche de procurer ces avantages à ceux qui ſe commettent à mes ſoins, mais elle demande encore que je contribue autant qu'il eſt en moi au progrès de la Medecine.

Il m'a paru d'autant plus neceſſaire d'écrire ſur ce ſujet, que je ſuis perſuadé que c'eſt le ſeul moyen de détromper le Public; car il ne faut pas croire que les Medecins puiſſent y parvenir par les entretiens qu'ils ont avec ceux qu'ils fréquentent. L'uſage de parler contre la Medecine eſt tellement établi, qu'il ſemble que les Medecins ne doivent pas la défendre ſérieuſement, ou s'ils entreprennent de le faire, on les regarde comme des gens qui

n'entendent pas raillerie.

Lors même qu'on trouve des personnes disposées à examiner sérieusement la chose, une conversation n'est guéres propre pour détromper ceux qui sont dans l'erreur. Car lorsqu'on agite quelque question dans les entretiens, chacun songe moins à s'éclaircir de la verité qu'à défendre son opinion. L'attention qu'on donne aux raisons opposées à son sentiment, tend plutôt à y trouver des réponses, qu'à en examiner la force & la justesse. On attache un point d'honneur à n'être pas obligé de ceder, & cette fausse honte qu'on a d'avouer son erreur, jointe à la préocupation, met la plûpart des gens hors d'état de connoître la verité

D'ailleurs les préjugés qu'on a conçus contre la Medecine sont trop généralement répandus, &

trop profondément enracinés pour être détruits en un moment ; & il arrive d'ordinaire ou que les raisons qu'on apporte pour les combatre, quelque évidentes qu'elles soient, ne font aucune impression, ou si elles en font, cette impression n'est que passagere, & la force de l'exemple ramene aisément dans l'erreur. Enfin pour détruire de fortes préoccupations le meilleur moyen est d'en montrer le ridicule, suivant la pensée d'un Auteur fort judicieux.

* *Ridiculum acri*
Fortiùs & meliùs magnas plerumque secat res.

Mais la bienséance ne permet guéres qu'on use de ce moyen dans la conversation. Ceux qui défendent leurs préventions s'en trouveroient personnellement offensés, & bien loin de se rendre

* *Horatius Satyr. lib. 1. Satyr. 10.*

à la verité, l'amour propre les engageroit à y resister de tout leur possible.

Ces raisons m'ont fait juger qu'un Livre qui traiteroit de cette matiere, seroit un moyen beaucoup plus propre pour désabuser le monde ; & c'est ce qui m'a porté à composer celui-ci, afin de faire connoître au Public la fausseté d'un grand nombre de jugemens qu'il porte sur ce qui regarde la Medecine, & pour lui découvrir les suites fâcheuses de ses égaremens. Car en lisant, on peut plus aisément mediter sur les preuves par lesquelles on combat les erreurs ; on a le tems d'approfondir les raisons & d'en sentir toute la force, on est plus disposé à recevoir la verité, n'ayant pas à craindre la honte que beaucoup de personnes trouvent à ceder en disputant ; de plus un Auteur peut faire voir

tout le ridicule d'une erreur sans que personne s'en trouve choqué en son particulier, & l'amour propre y étant peu offensé, il ne s'oppose pas tant à la verité.

Les jugemens que le Public porte au sujet de la Medecine, regardant ou l'Art même ou ceux qui l'exercent, je divise cet Ouvrage en deux parties suivant cette distinction: dans la premiere, j'examine les jugemens qu'on porte sur la Medecine, dans la seconde je fais la critique de ceux qu'on porte touchant les Medecins.

A l'égard de la Medecine considerée en elle-même, la plus importante question qu'on en peut faire, c'est pour sçavoir si elle est utile ou non: tout le reste dépend de cette décision; car si elle est inutile, il n'est pas besoin d'entrer dans les autres discussions, il faut l'abolir entierement sans

rien examiner d'avantage. Mais son utilité est trop bien fondée, pour en concevoir une opinion si désavantageuse, quand on veut écouter la raison. C'est par le montrer que je commence cette premiere Partie. Je rapporte les preuves qui établissent l'utilité de la Medecine; Je réponds ensuite aux objections que ses ennemis forment contr'elle : je fais voir enfin ce qui les engage à se déclarer contre cette Science, & je prouve que quelque estime qu'on ait pour Petrarque, Montagne & Moliere, on a tort de se rendre à leur autorité en suivant les sentimens qu'ils ont eus sur la Medecine, & sur les Medecins.

Après avoir établi l'utilité de cet Art, j'ai cru qu'il falloit en rechercher les principes; je refute l'opinion de la plûpart des gens qui pensent que la Medecine n'a aucuns principes certains,

& j'en rapporte un assez grand nombre pour convaincre du contraire.

Plusieurs Medecins se servant de quelque sistême pour se regler dans le traitement des maladies, & quantité de personnes ayant grande confiance en ces vaines speculations, j'examine l'origine & le progrès des sistêmes, j'en prouve la vanité & le danger qu'il y a d'y ajoûter foi.

Comme la plûpart des raisonnemens qu'on fait d'ordinaire en Medecine, sont fondés sur les sistêmes, il y a eu des Medecins qui pour ce sujet ont voulu bannir de la Medecine toutes sortes de raisonnemens, prétendant qu'on devoit s'en tenir uniquement à l'experience; les autres au contraire ont soûtenu que l'experience étoit trompeuse, & qu'il falloit nécessairement raisonner en Medecine: d'où il est

arrivé qu'on a eu recours a ux ſiſtêmes qui ſont des ſources fecondes en raiſonnemens.

Ce dernier ſentiment a été le plus ſuivi, parcequ'il a été le mieux reçu du Public; mais il eſt plus dangereux que l'autre, ſi on ne le reſtraint dans ſes juſtes bornes. Je montre qu'ils ont tous deux quelque choſe de vrai & quelque choſe de faux: J'en fais la diſcuſſion & j'examine de quelle maniere, & en quelles occaſions on doit ſe ſervir de l'experience & des raiſonnemens dans la Medecine.

Les jugemens qu'on porte ſur les remedes étant de grande conſequence pour la ſanté & pour la vie des hommes, il m'a paru neceſſaire de montrer combien on s'éloigne de la raiſon dans ce qu'on penſe & ce qu'on dit communément ſur cette matiere; je propoſe des regles pour corriger

ces erreurs, & j'en fais voir l'application.

Enfin la Science de la Medecine étant renfermée dans les livres qui en traitent, j'ai jugé à propos d'en faire une critique. Cette discussion m'a semblé d'autant plus nécessaire, qu'il est très important de ne se point tromper, dans les jugemens qu'on porte sur les écrits qu'on a publiés touchant la Medecine; car il est fort dangereux de regarder tout ce qu'on y lit, comme des maximes qu'on puisse suivre en assûrance.

Les sentimens que j'établis dans cette premiere Partie servent de regle pour l'examen que je fais des jugemens qu'on porte sur les Medecins, dans la seconde Partie de ces Reflexions.

Mais comme ce n'est pas assez de connoître les abus qu'il y a dans la Medecine, & d'en avoir

découvert les causes, il faut encore chercher les moyens de les corriger. Je ferai mon possible pour m'acquiter de ce devoir, en donnant dans la suite un projet de reformation de la Medecine selon les principes que j'ai suivis dans cet Ouvrage.

APPROBATION.
du Censeur Royal.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Réflexions critiques sur la Medecine, &c. par M. Le François, Docteur-Regent en la Faculté de Paris*; & j'ai cru que l'impression de cet Ouvrage seroit d'autant plus utile au Public, qu'en desabusant les Lecteurs de divers préjugés peu favorables à la Medecine, il pourra leur inspirer une partie de la confiance que merite un Art si necessaire. Fait à Paris ce 6 Septembre 1713.

Signé, BURETTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciérs qu'il apartiendra, SALUT. Notre cher & bien-amé ALEXANDRE LE FRANÇOIS, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer un Ouvrage de sa composition intitulé, *Réflexions Critiques sur la Medecine, &c. avec un projet de Reformation de la Medecine*, &

donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Le François de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractére, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années consécutives, à compter du jour de la date dedites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucun Extrait sans le consentement par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autres tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractéres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux

Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquels vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin du Livre, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-sixiéme jour du mois de Novembre l'an de grace mil sept cens treize, & de notre Regne le soixante-onziéme. Par le Roy en son Conseil,

Signé, FOUQUET.

Registré sur le Registre Num. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 681, N. 765. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. *A Paris ce 1 Decembre* 1713.

Signé, ROBUSTEL, *Syndic.*

REFLEXIONS

REFLEXIONS CRITIQUES SUR LA MEDECINE.

PREMIERE PARTIE.

OU L'ON EXAMINE ce qu'il y a de vrai & de faux dans les jugemens qu'on porte sur cet Art.

CHAPITRE I.

De l'utilité de la Medecine.

LEs hommes ayant été de tout tems sujets à beaucoup de maladies, ils ont toujours cherché les moyens d'y remedier, n'étant pas moins por-

tés à la recherche des remedes pour se guérir lorsqu'ils sont malades, qu'à celle des alimens pour se nourrir quand ils sont en santé. Les observations qu'on a faites sur les bons & sur les mauvais effets qui suivoient l'usage des choses dont on s'est servi dans cette vûe, ayant été recueillies par ceux qui se sont particulierement apliqués à la guérison des maladies, on en a formé l'art de la Medecine, lequel ensuite a été non seulement loué & aprouvé, mais encore cultivé & exercé par quantité de grands hommes, dans la persuasion où ils étoient, qu'il pouvoit contribuer à conserver la vie, & à rétablir la santé.

Mais si la Medecine a eu des Aprobateurs, elle n'a pas manqué d'Adversaires ; car il s'est élevé de tems en tems des personnes qui se sont éforcées de la faire passer pour une forfanterie toute pure, pour un emploi de charlatans, pour une chimere enfin qui ne s'est soutenue que par de grands mots, par des termes inconnus & mysterieux, dont on s'est servi pour leurer les esprits credules. Tout le monde ayant un grand interêt de sçavoir si ces

reproches ſont bien ou mal fondés, puiſque c'eſt ſur cela qu'on doit juger ſi dans les maladies on peut attendre quelque ſecours de la Medecine, il eſt de la derniere importance d'examiner ſoigneuſement ce qu'il en faut croire.

On ne peut pas douter que Dieu n'ait créé des choſes propres à la guériſon des maladies ; car outre que l'Ecriture ſainte en fait foi, quand elle dit que * *c'eſt le Très-Haut qui a produit de la terre les medicamens* ; les animaux même nous en fourniſſent encore une preuve convainquante, puiſqu'ils en ſçavent bien trouver pour ſe guérir de pluſieurs maux dont ils ſont attaqués : auſſi ne voit on perſonne qui s'aviſe de ſoutenir le contraire ; de ſorte que s'il y a quelque difficulté, c'eſt de ſçavoir ſi les hommes ont aſſez de connoiſſance au moins d'une partie de ces choſes, pour les employer utilement à la guériſon des maladies ; & c'eſt ſur ce point que ſe retranchent ordinairement les ennemis de la Medecine, prétendant que tout ce qu'on en a pû connoître, eſt ſi incertain, qu'il vaut beaucoup mieux abandonner la cure des ma-

* *Eccleſiaſtique*, chap. 38.

ladies à la nature seule, que d'avoir recours aux remedes.

Si cela étoit veritable, les animaux auroient en ce point un grand avantage au-dessus des hommes, puisque Dieu a donné à ceux-là un instinct qui leur fait trouver des remedes propres à leurs maux, & que les hommes seroient destitués de ce secours. Il n'y a pas d'aparence que Dieu ayant créé l'homme avec la prééminence sur les animaux, il ne lui ait pas au moins donné quelque chose qui lui tînt lieu de cet instinct. En effet avec le secours de leur raison, joint à celui de l'experience, les hommes n'ont-ils pas pû trouver de quoi se soulager dans leurs maux? Car il leur a été facile de comparer par le moyen de leur raison, les differentes observations qu'ils ont faites sur ce qui leur étoit bon ou mauvais dans les differens états où ils se sont trouvés, c'est-à-dire dans la santé & dans la maladie. Ainsi ayant remarqué ce qui leur étoit nuisible ou salutaire, ils sont donc parvenus à la connoissance de la veritable Medecine, qui consiste à sçavoir ce que l'experience à montré être utile ou préjudiciable à la santé.

Il eſt même très-vrai-ſemblable que Dieu en formant Adam, lui donna la connoiſſance des choſes qui étoient ſur la terre, & de leurs proprietés, puiſqu'elles n'étoient faites que pour lui. Adam ſe ſervit ſans doute de ces lumieres pour remedier aux maladies qui arriverent ſoit à lui, ſoit à ſes enfans; & il y a lieu de croire que c'eſt de-là que vient une bonne partie des connoiſſances que nous avons ſur les remedes, puiſque ſelon toutes les aparences les enfans d'Adam n'ont pas manqué de tranſmettre à leur poſterité les lumieres qu'ils avoient reçûes de leur pere ſur des choſes dont ils pourroient avoir grand beſoin : que néanmoins il s'en eſt beaucoup perdu par la negligence des hommes, ou parceque les maladies étoient alors plus rares qu'elles ne ſont à preſent.

Mais quand les hommes n'auroient pas eu ces connoiſſances, ou qu'ils les euſſent laiſſé perdre, l'uſage ſeul leur a pû faire découvrir pluſieurs remedes.

Tous les arts étant établis ſur les découvertes qu'on a faites des proprietés des choſes naturelles, il ſeroit impoſſible que depuis près de ſix mille ans

que les hommes s'apliquent à chercher dans la nature tout ce qui peut leur être convenable, ils eussent trouvé un fort grand nombre de choses très-utiles pour la commodité de la vie, sans en avoir pû découvrir aucune de celles qui sont necessaires à la santé.

Pour être entierement persuadé que l'on connoît des choses propres à guérir des maladies, il ne faut que s'en raporter à ce que l'on voit tous les jours. Car si l'on veut se défaire de sa prévention, & qu'on examine avec soin l'effet des remedes, on en remarquera sans peine un assez grand nombre dont la vertu est si manifeste, qu'on ne pourra en disconvenir. Si par exemple on voit employer par un habile Medecin l'Ipecacuanha dans la dysenterie, le Quinquina dans les fievres intermittentes, l'Opium dans les insomnies, on sera convaincu par leurs differens succès, que ces remedes sont d'un grand secours dans ces occasions.

Les ennemis de la Medecine ne manquent point de répondre que ces remedes ne réussissent pas toujours, & que la nature guérit souvent ces maladies sans être aidée d'aucun secours :

cela eſt vrai ; mais quoique les remedes manquent quelquefois de guérir, on ne doit pas conclure de-là qu'il ne faut pas leur attribuer les bons effets dont ils ſont fort ſouvent ſuivis : cela prouve ſeulement qu'ils ne ſont pas infaillibles ; & quoique la nature ſeule guériſſe ſouvent ces mêmes maladies, il s'en faut beaucoup que cela n'arrive toujours. Ainſi pour decider lequel des deux partis l'on doit prendre, ou d'uſer des remedes que l'experience nous fait voir être ſuivis de bons effets, ou d'abandonner la guériſon des maladies à la nature ſeule, aucun des deux moyens n'étant infaillible, il faut examiner celui qui réuſſit le plus ſouvent ; par là on pourra juger ſi les remedes ſont de quelque utilité.

La maniere la plus courte & la plus naturelle pour faire cette diſcuſſion, ſeroit de prendre un grand nombre de perſonnes attaquées de la même maladie, d'en laiſſer la moitié ſans leur faire de remede, leur donnant ſeulement ce qu'ils demanderoient, & de mettre l'autre moitié entre les mains d'une habile Medecin pour les traiter ſuivant les regles de la Medecine ; on

reconnoîtroit par le succès lequel des deux moyens seroit le meilleur. Mais comme il y auroit de la cruauté d'abandonner le soin de la vie & de la santé de tant de personnes, pour tirer d'erreur des gens prévenus, qui malgré l'experience trouveroient peut-être encore quelques fausses raisons pour y demeurer, tant les préjugés ont de force sur l'esprit humain, il faut tâcher de les desabuser par des experiences qui ne soient pas moins convainquantes sans risquer la vie de personne.

L'Ipecacuanha & le Quinquina ayant été mis de nos jours en usage commun dans ces pays, il y a beaucoup de gens qui se souviennent encore de la difficulté que l'on trouvoit auparavant à guérir les dysenteries & les fievres intermittentes. Au contraire l'on voit à present que des personnes attaquées de la dysenterie sont souvent gueries dès les premieres prises d'Ipecacuanha ; & quoiqu'il n'arrive pas toujours que la maladie cede si promtement, il faut avouer qu'il n'y en a guéres de cette espece que l'on ne guérisse en assez peu de tems par l'usage de ce remede donné avec prudence, & accompagné de

ceux qu'il eſt à propos d'y joindre, pourvû néanmoins que le malade ne ſoit pas hors d'état de guérir.

Pour ce qui eſt du Quinquina, on ne peut pas douter raiſonnablement de la vertu qu'il a pour la guériſon des fievres qui viennent par accès. Avant l'uſage de ce remede combien de gens languiſſoient pluſieurs années de ſuite, ne pouvant ſe délivrer de la fievre quarte qui les minoit petit à petit, ſoit que dès le commencement elle eût été telle, ſoit qu'elle eût ſuccedé à une autre fievre, ou tierce, ou de quelque autre eſpece ? Il y avoit tant de difficulté à la guérir, que les Auteurs de ces tems-là diſent qu'elle étoit l'oprobre des Medecins, parcequ'elle mettoit ordinairement leur ſcience à bout. A preſent que l'on ſe ſert du Quinquina, la fiévre quarte eſt une des maladies les plus faciles à guérir.

L'uſage du Mercure dans les maladies veneriennes eſt une preuve invincible de l'utilité des remedes. Car pour peu qu'on ait de connoiſſance de ces maladies, on ſçait qu'il eſt très rare que la nature ſeule en guériſſe. L'experience fait voir au contraire que ceux qui en étant

atteints, negligent de se mettre dans les remedes, bien loin de recevoir du soulagement, se trouvent d'ordinaire tourmentés de plus en plus par les cruels symptomes qui accompagnent cette maladie. En un mot il est très-certain qu'entre mille personnes attaquées de ces maux, à peine en voit-on une seule qui guérisse sans remede ; mais avec leur secours il y en a plus des trois quarts qui en sont délivrés. Cela étant, comme on n'en peut pas douter, puisque c'est une chose averée, & qu'une infinité de gens connoissent par leur propre experience, que doit-on penser de ce qu'on entend dire tous les jours aux personnes prévenues contre la Medecine ? Que la nature n'a pas besoin d'aide pour separer les mauvaises humeurs d'avec les bonnes, qu'elle sçait les voyes par où il les faut chasser, que sa conduite est reglée & sûre, que tous les secours que les hommes prétendent lui donner, au lieu de l'aider ne font que rompre ses mesures, & la détourner de ses desseins. Ce sont de beaux discours qui peuvent bien éblouir les gens qui s'arrêtent à des idées vagues & incertaines, mais qui ne feront au-

cune impreſſion ſur ceux qui jugent ſainement des choſes.

Quoique l'Ipecacuanha & le Quinquina fuſſent inconnus aux anciens Medecins, & qu'on n'eût pas découvert de leur tems la maniere de préparer & d'employer le Mercure, comme on fait à preſent, on ne laiſſoit pas d'avoir alors de bons remedes, dont on ſe ſert encore aujourd'hui avec ſuccès. L'uſage du lait n'eſt-il pas ſouvent très-utile à ceux qui ont des maladies de conſomption? Les eaux minerales ne guériſſent-elles pas des maux inveterés que ni la nature, ni même les autres remedes n'avoient pû ſoulager? La ſaignée eſt-elle inutile dans l'apoplexie, dans les ſuffocations, dans les pleuréſies, &c? Les émetiques, les purgatifs ne ſont-ils pas d'un grand ſecours dans pluſieurs maladies, en évacuant les matieres corrompues qui ſont dans les premieres voyes, qu'on nomme vulgairement l'eſtomach & les boyaux, & qui cauſent une grande partie des maladies?

Il eſt inutile d'entrer dans un plus long détail, & de parcourir tous les remedes de la Medecine, ceux qui ſeront

assez entêtés pour ne se pas laisser convaincre par les exemples qu'on vient de proposer, ne se rendroient pas quand on leur en raporteroit un plus grand nombre.

Ce n'est pas seulement par les effets des remedes qu'on peut prouver l'utilité de la Medecine, elle paroît encore dans la connoissance qu'elle donne des alimens qui conviennent aux malades. On sçait que dans les maladies, principalement dans celles qui sont violentes, les fonctions étant en desordre, la digestion ne se fait pas comme dans la santé. Un malade ne pouvant pas se passer tout à fait de nourriture, il faut connoître celle qui lui convient le plus. Or on ne peut faire ce discernement que par le secours de la Medecine, qui enseigne non seulement la qualité des alimens, mais aussi la quantité qu'on en doit permettre; car il n'y auroit pas de raison de dire qu'il faut donner aux malades tout ce qu'ils souhaitent, puisqu'on en voit qui dans une fievre ardente demandent du pain, du vin & de la viande, ce que tout le monde sçait être très-contraire en cette occasion. Si donc il y a du choix à faire, il faut

que ce ſoit la raiſon & l'experience qui le reglent ; & c'eſt ſur ces fondemens qu'eſt établi tout ce que la Medecine preſcrit ſur ce ſujet.

Les ſecours que l'on tire des remedes & d'un regime bien ordonné dans les maladies, montrent donc évidemment l'utilité de la Medecine. Ils ſont ſi conſiderables, que ce n'eſt pas trop avancer que de dire avec les plus grands hommes de l'antiquité, que la Medecine eſt la plus utile de toutes les ſciences, & la plus noble de toutes les profeſſions ; puiſque les avantages qu'elle procure ſont la vie & la ſanté, les plus grands & les plus précieux des biens temporels que les hommes puiſſent poſſeder.

La Medecine procure la ſanté en apaiſant la violence des maladies, & en abregeant leur longueur. Ce que l'on vient de dire ſur l'utilité des remedes fait voir qu'ils empêchent les maladies de durer auſſi long-tems que ſi on abandonnoit les malades à la nature ſeule, puiſque les fievres intermittentes, les dyſenteries, les maladies veneriennes ſont bien plûtôt guéries à preſent qu'elles ne l'étoient avant qu'on eût mis en uſage le Quinquina & l'Ipecacuan-

ha, & que l'on ſçût bien employer le Mercure.

Dans la violence des douleurs que cauſent les maladies, les effets des remedes ne ſont pas moins viſibles. La colique nephretique, la pleureſie, la ſupreſſion d'urine & quantité d'autres maladies cauſent des douleurs violentes, qui ſont ſouvent moderées, & quelquefois même apaiſées entierement par la ſaignée. Ce même remede facilite d'ordinaire l'accouchement, & par là diminue les douleurs que les femmes ſouffrent en mettant leurs enfans au monde. Le bain n'apaiſe-t-il pas ſouvent les cruelles douleurs de ceux qui ſont attaqués de la colique nephretique: juſques là même qu'on en a vû qui étoient obligés de ſe tenir des jours entiers dans le bain, parcequ'ils n'y ſentoient point de mal, & que d'abord qu'ils en étoient ſortis ils ſouffroient des douleurs inſuportables. L'Opium donné à propos eſt d'un grand ſecours pour calmer la violence des maux. Quantité d'autres remedes font auſſi dans ces occaſions des effets très-ſenſibles. Enfin c'eſt une choſe ſi connue qu'il y a des remedes capables

d'apaiſer les douleurs ; que dans toutes les maladies qui en ſont accompagnées, preſque tout le monde propoſe des remedes pour les ſoulager.

Il arrive pourtant quelquefois que la douleur s'opiniâtre malgré tous les remedes qu'on y aporte ; mais cela n'empêche pas qu'on ne doive reconnoître qu'ils font ſouvent un bon effet, puiſque l'experience le montre tous les jours ſi évidemment. Quoique boire à la glace quand on a chaud, ne donne pas toujours une pleureſie, perſonne ne diſconvient que quand un homme a été aſſez imprudent pour le faire, & qu'il eſt enſuite attaqué d'une pleureſie, on n'ait raiſon d'attribuer cette maladie à ce qu'il a bû à la glace : de même quoique les douleurs ne ſoient pas infailliblement apaiſées par les remedes, quand il arrive qu'après leur uſage elles ſont moderées, ou qu'elles ceſſent entierement, on doit attribuer cet effet à leur vertu, puiſqu'il arrive plus ſouvent qu'elles s'apaiſent après qu'on a mis les remedes en uſage, que non pas lorſqu'on a negligé de s'en ſervir.

La plûpart du monde tombe volon-

tiers d'accord de ces deux grands avantages de la Medecine, qu'elle peut abreger le cours des maladies, & calmer la violence des douleurs ; mais plusieurs ſont dans cette erreur, que de croire qu'elle ne peut pas prolonger la vie ; ce ſentiment paroît fondé ſur cette verité, que *nos jours ſont comptés*, d'où ils inferent que Dieu ayant marqué l'inſtant que chaque homme doit mourir, c'eſt une grande temerité aux Mecins de prétendre éloigner la mort d'un ſeul moment.

Comme cette opinion qui eſt aſſez commune, enleve à la Medecine le plus glorieux avantage qu'elle ait, il faut l'examiner à fond, afin d'en faire connoître la fauſſeté : mais avant que d'entrer dans cette diſcuſſion, il eſt bon de remarquer l'égarement de ceux qui veulent ôter cette gloire à la Medecine. Quand le malade meurt, ils accuſent d'ordinaire le Medecin d'être la cauſe de ſa mort, & ſouvent ſans aucune raiſon : lorſque le malade réchape, c'eſt, diſent-ils, qu'il ne devoit pas mourir. Pour raiſonner conſequemment, ils devroient dire que les Medecins ne ſont cauſe ni de la prolongation de la vie du malade

malade quand il réchape ; ni de sa mort quand il ne guérit pas. Mais ce seroit une double erreur ; car comme le Medecin prolonge souvent les jours quand il donne des remedes qui aident la nature à vaincre le mal, il est aussi cause de la mort du malade, quand il lui arrive de donner des remedes, qui bien loin d'aider la nature, l'empêchent de surmonter la cause du mal, lorsqu'elle est en état de le faire par elle seule, ou avec le secours des remedes convenables.

C'est une chose certaine que tout ce qui est jamais arrivé, ce qui arrive, & ce qui arrivera dans la suite, a été de toute éternité present à Dieu, & le sera éternellement. Ainsi Dieu a toujours connu le moment de la mort de tous les hommes en particulier, comme il a connu tout ce qui arrive dans le monde. C'est ce qui a fait dire à Jesus-Christ en parlant à ses Apôtres : * *Il ne tombe aucun passereau sur la terre sans la volonté de votre Pere ; mais pour vous, les cheveux même de votre tête sont tous comptés :* d'où il s'ensuit que non seulement Dieu voit les choses qui doivent

* *Evang. S. Matth. X. v. 29 & 30.*

arriver, mais encore qu'elles ne se font que par sa volonté. Ainsi Dieu connoissant tout ce qui doit arriver aux hommes, de même qu'il sçait le moment de leur mort, il connoît aussi les maladies qu'ils auront, le tems qu'elles dureront, la violence des accidens dont elles seront accompagnées, & quand ces accidens diminueront ou finiront entierement. Or cette préscience de Dieu n'empêche pas que l'on n'attribue aux remedes la vertu d'abreger la durée des maladies, & d'en moderer la violence; il suit donc qu'elle ne doit pas non plus empêcher qu'on ne leur attribue la vertu de prolonger les jours. Mais bien des gens aimant mieux desavouer la vertu qu'on attribue aux remedes de calmer les douleurs, & d'abreger le cours des maladies, que d'accorder qu'ils puissent éloigner la mort, il faut aporter des preuves qui montrent que la vie est prolongée par les secours que l'on donne aux hommes dans les maladies.

Les Auteurs qui ont écrit sur les fievres avant qu'on eût en ces pays la connoissance & l'usage du Quinquina, témoignent tous que les fievres quartes

étoient très-difficiles à guérir, que leur durée causoit souvent des jaunisses, des hydropisies, des schirres, des fievres continues, qui enfin donnoient la mort au malade : il est très-rare à present de voir arriver ces accidens fâcheux, qui seroient sans doute aussi frequens, & causeroient la mort, comme autrefois, sans le secours du Quinquina.

Les personnes attaquées de la dysenterie en étoient souvent autrefois tourmentées pendant des années entieres, & l'on en voyoit mourir un grand nombre. L'histoire même nous aprend que des armées nombreuses ont peri par la contagion de ce mal. Quoique cette maladie ne soit pas moins frequente qu'elle étoit autrefois, il n'en meurt pas à beaucoup près une aussi grande quantité, qu'il en mouroit avant qu'on se servît d'Ipecacuanha.

Quand quelqu'un a une hemorragie considerable, & qui a déja duré longtems, on peut s'assurer qu'il mourra bien-tôt, si l'on n'arrête le sang par quelque moyen. Or l'experience montre que les remedes produisent souvent

cet effet ; ils empêchent donc qu'il ne meure.

Il eſt certain que ceux qui par hazard ou autrement ont pris quelque poiſon violent, ne demeureroient pas long-tems en vie, s'ils n'étoient promtement ſecourus : mais quand on leur donne aſſez tôt les remedes convenables, on les empêche ſouvent de mourir.

Si l'on ne pouvoit pas prolonger la vie des hommes, il ne faudroit preſque jamais leur couper de bras, ni de jambes en quelque mauvais état qu'on les trouvât ; il ne faudroit pas faire pluſieurs autres operations de Chirurgie qui cauſent de grandes douleurs, parcequ'on ne les fait d'ordinaire que pour ſauver la vie aux malades. D'ailleurs il eſt conſtant qu'entre ceux à qui on les fait, il y en auroit quelques-uns qui ne laiſſeroient pas de guérir ſans ces operations.

Mais, dira-t-on, ſi Dieu a connu de toute éternité qu'une perſonne mourra dans un tems déterminé, quelque choſe qu'on faſſe ſa vie durera juſqu'à ce ce tems-là, mais elle n'ira pas plus loin. Ainſi quand quelqu'un eſt mala-

de, on doit s'aſſurer que ſi Dieu a prévû que cette maladie le conduira un tel jour à la mort, on a beau faire il mourra préciſément dans ce tems-là, puiſqu'autrement Dieu ſe ſeroit trompé, ce qui eſt impoſſible. Au contraire quand Dieu a prévû qu'il ne mourra pas de la maladie dont il eſt attaqué, il eſt ſûr qu'il en rechapera, quand on ne lui donneroit aucun remede.

Il eſt vrai que ce que Dieu a prévû, doit infailliblement arriver; mais il ne faut pas en conclure que quelque choſe que l'on fiſt, cela arriveroit également; cette conſequence renverſeroit tous les ſoins & tous les devoirs de la vie; quand un homme qui ne ſçait point nager ſeroit tombé au milieu d'une grande riviere, ſuivant ce raiſonnement il ſeroit inutile de le ſecourir, parceque ſi Dieu a prévû qu'il doit être noyé dans ce tems, on auroit beau faire, on ne le ſauveroit pas; au contraire ſi Dieu a prévû qu'il mourroit dans un autre tems, & d'un autre genre de mort, il ſe ſauveroit ſans qu'on le ſecourût. On pourroit tirer une infinité de conſequences pareilles; il ſeroit inutile que les Puiſſances fiſſent des loix pour em-

pêcher les empoisonnemens & les meurtres ; il faudroit aussi rejetter toutes les mesures & les précautions qu'on prend pour faire réussir ses entreprises, & pour détourner les maux dont on est menacé. Car comme Dieu connoît tous les évenemens des affaires, lorsque les ennemis assiegent une place, il sçait s'ils la prendront ou non ; quand un General est prêt de donner une bataille, Dieu connoît s'il la gagnera, ou s'il la perdra ; Dieu prévoit quelle sera la décision d'un procès qu'on intente ; Dieu sçait quelle personne on doit épouser ; il ne faut nullement inferer de-là qu'il soit inutile de faire tout ce qu'on peut pour secourir une place assiegée par les ennemis ; qu'un General ne doive pas prendre toutes les mesures necessaires pour gagner la bataille ; qu'un particulier ne fasse toutes les poursuites convenables pour gagner son procès : & que lorsqu'on veut se marier, on ne doive rechercher les mœurs, la naissance & le bien de la personne qu'on a dessein d'épouser. Car Dieu a non seulement prévû l'évenement du siege, de la bataille, du procès & du mariage, mais il a aussi

prévû toutes les circonſtances qui y ont raport, & tout ce qui doit contribuer à ces évenemens. On ne doit donc pas en conclure qu'ils euſſent été les mêmes, ſi les moyens qu'on a pris pour réuſſir, euſſent été differens. De même quand Dieu a prévû qu'un homme guériroit d'une maladie, il a auſſi prévû qu'on ſe ſerviroit de tels & tels remedes propres à le guérir, & l'on ne doit pas conclure que s'il ſe fût ſervi d'autres remedes il eût pareillement réchapé.

L'infaillibilité des évenemens que Dieu a prévûs, ne change rien dans la nature des choſes. Ceux qui dépendent de la volonté des hommes, arrivent ſans neceſſité ; & ceux qui dépendent de la liaiſon qui ſe trouve entre les cauſes naturelles & les effets qu'elles produiſent, ſont conformes à l'ordre naturel.

C'eſt pourquoi lorſqu'il eſt arrivé qu'une perſonne dans le deſſein d'empoiſonner un autre, lui a donné à dîner, & qu'il lui a fait prendre le poiſon dont il eſt mort, Dieu a prévû toutes les circonſtances qui ont accompagné ce fait, ſans rien changer à la nature des cauſes qui y ont concouru. Il a

prévû que l'empoiſonneur prieroit l'autre à dîner, que celui-ci ſe détermineroit à y aller, & qu'on lui donneroit un certain poiſon : que ſuivant ſa violence & la diſpoſition de celui qui le prendroit, ce poiſon agiroit dans un tems précis, & que l'empoiſonné mourroit alors. La connoiſſance que Dieu a eue de toutes ces circonſtances, n'a pas empêché que l'empoiſonneur ne ſe déterminât de lui-même à commettre ce crime, & que l'autre n'ait eu la liberté d'aller dîner avec lui, ou de n'y pas aller ; le poiſon a agi comme une cauſe neceſſaire ſuivant la diſpoſition de celui qui l'a pris. Mais on ne doit pas penſer que Dieu avoit tellement prévû que cet homme mourroit dans ce tems-là, que quand on n'auroit pas eu deſſein de l'empoiſonner, ou qu'il n'eût pas voulu aller dîner avec celui qui en avoit le deſſein, il fût toujours mort au même tems.

Il faut raiſonner de la même maniere ſur l'effet des remedes qu'on donne aux malades. Dieu a prévû de toute éternité qu'une perſonne tomberoit malade dans un certain tems ; il a auſſi connu l'eſpece de ſa maladie & toutes

toutes les circonſtances qui s'y rencontreroient ; il a vû, par exemple, que ce ſeroit une maladie cauſée par des matieres corrompues qui ſe trouveroient dans ſon eſtomach ; il a connu que l'on donneroit des remedes propres à faire l'évacuation de ces matieres, qui par leur nature devoient faire mourir le malade ; mais que l'évacuation en étant faite, le malade guériroit. Il eſt donc faux de dire que ſi l'on n'eût fait aucun remede, le malade eût réchapé de même.

Ceux qui ſont opoſés à ce ſentiment, fondent leur opinion ſur deux conſequences, qu'ils tirent fauſſement du principe que j'ai raporté, qui eſt que *nos jours ſont comptés.*

La premiere eſt, que l'heure de la mort eſt tellement marquée, que quand on ſe ſauve d'un danger de perdre la vie, rien n'en a été cauſe, ſinon que cette heure n'étoit pas venue ; ainſi ils prétendent que la guériſon d'un malade vient de ce que le tems marqué pour ſa mort n'étoit pas arrivé, & qu'on ne doit pas attribuer ſa guériſon aux remedes.

La ſeconde conſequence qui eſt une

ſuite de celle-ci, n'eſt pas moins fauſſe : c'eſt que croyant que les circonſtances ne contribuent pas à tirer d'un peril où la vie eſt expoſée, ils s'imaginent qu'on en ſortiroit de même, quand elles ſeroient toutes differentes : ce qui leur fait dire lorſqu'un malade eſt guéri, que quand il auroit uſé de tout autre remede que de ceux qu'on lui a donnés, ou quand il n'en auroit fait aucun, il eût pareillement réchapé.

Or il eſt manifeſte par tout ce que j'ai dit, que ces conſequences ne s'enſuivent nullement du principe ſur lequel on les fonde ; car il en faudroit auſſi conclure, que lorſqu'on ſuccombe au danger, les circonſtances n'y auroient pas non plus contribué ; c'eſt pourquoi on pourroit dire qu'un homme ayant été tué à coups d'épée, n'eſt mort que parceque ſon heure étoit venue, que les coups d'épée n'y ont point contribué, & que quand on ne les lui auroit pas donnés, il ſeroit toujours mort au même tems : ce qui choque le ſens commun.

Quoique Dieu ait prévû les évenemens qui dépendent de la volonté des hommes, on doit toujours les leur at-

tribuer, puisqu'ils en sont veritablement les causes ; c'est ce qui fait qu'ils meritent d'être repris, quand ils commettent des fautes, & d'être recompensés, quand ils font de bonnes actions. D'où il suit qu'on doit attribuer au Medecin la prolongation de la vie d'un malade, lorsque par sa prudence & par son sçavoir il a ordonné des remedes qui ont détruit les causes qui devoient faire mourir le malade ; comme on doit accuser du mauvais succès, celui qui par son ignorance, ou par son défaut d'aplication a contribué à l'augmentation du mal, ou même a causé la mort, quoique tous ces évenemens ayent été éternellement prévûs de Dieu.

Il est à la verité impossible aux hommes, de comprendre comment Dieu peut prévoir certainement les choses, qui dépendent de leur volonté qui est libre : mais c'est que la puissance de Dieu est infinie, & que l'esprit humain est très-borné ; il ne faut donc pas vouloir mesurer la puissance de Dieu sur ce que l'esprit humain peut comprendre.

C'est sans doute une grande temeri-

té aux hommes de chercher à concevoir de quelle maniere Dieu voit toutes les choſes futures, puiſqu'ils ne peuvent pas comprendre comment eux-mêmes voyent les choſes preſentes à leurs yeux. Car pour voir quantité d'objets à la fois, comme on les voit, il faut que chaque point de ces objets, envoye des rayons de lumiere qui rempliſſent la prunelle, & qu'ils ſe réuniſſent enſuite ſur la retine. Or perſonne n'a jamais pû concevoir, comment les rayons qui partent d'une infinité de points, qui ſont dans la ſurface des objets qu'on voit en même tems, peuvent paſſer par l'ouverture de la prunelle ſans ſe confondre les uns avec les autres : ni comment il arrive au contraire que les rayons qui partent d'un même point, ſe debaraſſent d'avec les autres, & ſe réuniſſent enſuite pour faire ſur la retine, une impreſſion differente de celle que les autres y font. D'ailleurs pour en avoir une connoiſſance bien juſte, il faudroit ſçavoir ce que c'eſt que la lumiere ; mais c'eſt une choſe auſſi cachée à l'eſprit des hommes, qu'elle eſt claire & manifeſte à leurs yeux.

C'eſt donc une erreur de croire que la mort de tous les hommes étant marquée dans un certain tems, tout ce qu'on peut employer pour prolonger ou pour abreger la vie, n'y fait rien. Ainſi outre les ſecours que j'ai fait voir qu'on tire de la Medecine pour abreger la longueur des maladies, & pour en calmer la violence, il eſt manifeſte qu'elle a encore l'avantage incomparable de prolonger la vie des hommes.

L'utilité de cette ſcience ayant été reconnue dès les premiers tems, on s'y eſt apliqué dans le commencement du monde, & on l'a toujours cultivée dans la ſuite. Cette ancienneté & cette conſtante durée ſont une preuve des avantages qu'on en a retirés de tout tems. Si c'étoit une ſcience vaine, comme quelques gens le prétendent, elle n'auroit pas ſubſiſté juſqu'à preſent. Le tems détruit tôt ou tard ce qui eſt fiction & menſonge; c'eſt pourquoi une des preuves que l'on aporte pour démontrer la veritable Religion, ſe tire de ſon ancienneté & de ſa conſtante durée.

Cette prérogative convenant à la

Medecine, prouve bien la verité de cette ſcience. Elle eſt ſi ancienne qu'on n'en connoît pas le commencement; les plus anciens Auteurs en ont parlé comme d'un art qui ſubſiſtoit avant eux. Elle s'eſt toujours conſervée malgré les efforts de ſes Adverſaires. Elle a été cultivée par un grand nombre d'excellens perſonnages; & le peu de gens qui l'ont blâmée, n'eſt preſque rien en comparaiſon de la multitude de ceux qui l'ont louée & eſtimée; à la tête deſquels on peut mettre l'Auteur du Livre de l'Eccleſiaſtique, qui étant inſpiré du Saint Eſprit, lui a donné plus d'éloges qu'on n'en trouve par tout ailleurs dans l'Ecriture ſainte pour aucune ſcience, ni pour aucun art.

On opoſe à ces autorités ce que Pline * raporte des Romains; il dit qu'ils ont été ſans Medecins les premiers ſix cens ans d'après la fondation de Rome; mais cela ne fait rien contre la Medecine, puiſqu'il ajoûte immediatement après, que quoiqu'ils n'euſſent point de Medecins, ils n'étoient pas ſans Medecine: ce qui ne peut ſignifier autre choſe, ſinon que pendant cet

* *Hiſtor. natur. lib.* 29.

espace de tems il n'y avoit personne à Rome, qui s'attachât à la Theorie de la Medecine, comme on le fit depuis que les Medecins Grecs s'y furent établis ; mais qu'il y avoit néanmoins des gens qui se mêloient de traiter les malades, suivant les observations de ce qui avoit soulagé en pareille occasion, soit qu'ils les eussent faites eux-mêmes, soit qu'elles eussent été faites par d'autres de qui ils les avoient apriſes. D'où l'on peut conclure que leur Medecine étoit alors purement empirique. Par cette explication on peut concilier ce passage de Pline, avec ce que raporte Denis * d'Halicarnasse, qui dit que la peste étant venue à Rome l'an trois cens un de la fondation de la Ville, elle emporta presque tous les esclaves, & la moitié des citoyens, les Medecins ne suffisans pas pour le nombre des malades.

Pour montrer que les Romains n'ont pas fait grand cas de la Medecine, on dit encore que les Medecins ont été chassés de Rome après y avoir été reçûs : mais c'est une fausseté que quelques Auteurs modernes ont avancée

* *Lib.* 10.

ſans autorité. Bien loin que cela ſoit veritable, Pline *a* remarque que le Peuple Romain chaſſant les Grecs de toute l'Italie, les Medecins furent exceptés. C'eſt auſſi ce que fit l'Empereur Auguſte, ſous l'Empire duquel les ſciences & les arts ont le plus fleuri à Rome. Suetone *b* raporte que ce Prince chaſſa dans une grande famine tous les étrangers hormis les Medecins. C'eſt donc une pure calomnie que ce reproche dont on veut ternir la Medecine, puiſqu'aucun ancien Hiſtorien n'a fait mention de ce prétendu baniſſement.

La Medecine n'eſt pas ſeulement de tous les tems, elle eſt encore de tous les lieux. On n'a point découvert de pays quelque barbares qu'en fuſſent les peuples, où l'on ne mît quelque remede en uſage dans la vûe de guérir des maladies. Ainſi pour nier la verité de la Medecine, il faut reſiſter à la voix commune de tous les hommes, & s'opoſer au conſentement univerſel du genre humain. Il eſt vrai qu'il n'y a pas en tout lieu des Facultés de Medecine, & que ceux qui ſe mêlent de

a *Hiſtor. natur. Lib.* 29. b *In Auguſt.*

traiter les maladies, n'ont pas la qualité de Docteurs ; mais il ſuffit que l'on y employe des choſes que l'on connoît par experience être convenables pour la guériſon des maladies, puiſque c'eſt en cela que conſiſte la veritable Medecine.

Les ennemis de cet art pourront répondre qu'une erreur, pour être ancienne & generale, n'en eſt pas moins erreur, qu'il ſe peut faire que l'ancienneté & l'étendue de la Medecine viennent du penchant que les hommes ont pour conſerver leur vie, & pour rétablir leur ſanté, parceque cette inclination les porte à deſirer qu'il y ait des moyens de prolonger leurs jours, & de ſoulager leurs maux quand ils ſouffrent ; & comme on a beaucoup de penchant à croire ce qu'on ſouhaite, de-là eſt venue, diſent-ils, l'erreur où l'on a toujours été d'avoir foi à la Medecine.

Il eſt vrai que ſi d'ailleurs on étoit pleinement convaincu que ce fût une illuſion que la confiance qu'on a eu toujours en la Medecine, ce ſentiment, quoiqu'univerſellement reçû dans tous les tems & dans tous les lieux, devroit

néanmoins être regardé comme une erreur : mais quelle preuve a-t-on, qui soit assez certaine pour l'opposer à cette uniformité de sentimens si ancienne & si generale, dans une occasion où il s'agit de choses de fait, où les hommes se trompent ordinairement le moins? Il n'est donc pas raisonnable de croire que la confiance qu'ils ont aux remedes, soit fondée sur l'amour extrême qu'ils ont pour la vie : il faut au contraire juger qu'elle ne vient que des secours qu'ils en ont tirés eux-mêmes dans leurs maladies, ou qu'ils ont remarqué que les autres en ont reçûs.

Ainsi quand il seroit possible que la croyance que les hommes ont toujours eue de l'utilité des remedes fût une illusion, il y auroit néanmoins de l'imprudence & de la temerité de s'opposer à un sentiment si universel, sans avoir des preuves entierement convainquantes pour le détruire. Or bien loin que cela soit, les raisons qu'on vient d'aporter pour l'établir sont si évidentes, qu'elles doivent faire impression sur tous ceux qui ne sont point entêtés à l'excés : au contraire les objections que les Adversaires de la Medecine for-

ment contr'elle, sont très-foibles & très-aisées à refuter, comme on le va voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Sur les raisons qu'on aporte contre la Medecine.

ENTRE les objections qu'on fait ordinairement contre la Medecine, il y en a dont le ridicule est si manifeste, qu'elles ne meritent pas qu'on les refute, comme est celle qu'on entend tous les jours, que si la Medecine étoit utile pour conserver la vie, & pour rétablir la santé, les Medecins ne devroient jamais être malades, ni même mourir. Je ne sçai s'il y a des gens assez dépourvûs de sens pour avoir cette pensée, comme s'il étoit au pouvoir des hommes de se rendre impassibles & immortels; mais s'il s'en trouve quelques-uns, je ne crois pas qu'il faille se mettre en peine de les desabuser; car vouloir refuter serieusement ces sortes d'objections, ce seroit y donner quelque credit; d'ailleurs ceux qui

n'ont pas assez de justesse d'esprit pour en découvrir l'extravagance, n'en auroient pas assez pour goûter les raisons qu'on aporteroit pour la leur faire sentir.

Il y a d'autres objections qui ont une aparence de verité, & qui par là pourroient faire impression sur l'esprit de quelques personnes judicieuses : ce sont celles-là qu'il faut combattre, afin qu'en les aprofondissant on découvre leur foiblesse, & que par ce moyen on empêche les gens raisonnables de tomber dans l'erreur, ou qu'on les en fasse revenir s'ils en sont déja prévenus.

Les plus fortes raisons que l'on aporte contre la Medecine, roulent presque toutes sur l'incertitude de cet art, & sur le pouvoir de la nature dans la guérison des maladies. Ce pouvoir, dit-on, est manifeste, & il s'en faut beaucoup que l'utilité des remedes ne soit si évidente ; car s'il se trouve des gens qui guérissent de leurs maladies après s'être servi de remedes, il y en a aussi beaucoup qui les employent inutilement, & l'on en voit un grand nombre qui guérissent de ces mêmes

maladies, ſans uſer d'aucun remede. De-là on conclut qu'il eſt ſur que quand un malade guérit ſans remede, c'eſt que la nature a ſçû vaincre les cauſes de la maladie, ſans le ſecours de l'art, au lieu qu'on peut douter, quand un malade ſe ſert de remedes, ſi la guériſon en eſt l'effet, ou ſi c'eſt l'ouvrage de la nature qui a chaſſé la maladie indépendemment du remede. C'eſt pourquoi les ſuccès qu'on voit arriver après l'uſage des remedes, ne ſont pas une preuve de l'utilité de la Medecine, puiſqu'ils peuvent être auſſi bien attribués à la nature qu'à leur vertu. Les Medecins, ajoûte-t-on, ſont obligés eux-mêmes de reconnoître le pouvoir de la nature pour la guériſon des maladies. C'eſt elle qui donne au malade les forces neceſſaires pour vaincre ſon mal ; c'eſt elle qui ſepare les humeurs qui troublent l'œconomie du corps, d'avec celles qui ſont neceſſaires pour l'entretenir ; c'eſt elle qui trouve les voyes convenables pour les chaſſer ; à quoi on ajoûte que la conduite de la nature eſt toujours reglée & ſure, & que celle de la Medecine eſt aveugle & incertaine, n'ayant aucuns principes aſſurés.

Pour ce qui eſt de l'incertitude de la Medecine, on croit la prouver invinciblement par l'ignorance où ſont les hommes touchant la nature de toutes choſes ; d'où il ſuit que la nature des maladies & celle des medicamens eſt tout à fait inconnue ; que quand elle le ſeroit moins, pour faire une juſte application des remedes, il faudroit pouvoir diſtinguer la diverſité des temperamens, puiſqu'on remarque qu'un remede qui a produit un bon effet dans un malade, en fait ſouvent un tout different dans un autre qui paroît du même temperament, & qui eſt attaqué de la même maladie avec les mêmes accidens. Cela ne peut venir que de la difference du temperament quoiqu'elle ſoit inſenſible, laquelle fait que ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre. Or il eſt impoſſible de connoître cette diverſité de temperamens, puiſqu'ils ſont auſſi differens que les viſages, & qu'il n'y a aucun ſigne aſſuré pour les diſtinguer : car on remarque ſouvent que ceux qui paroiſſent d'un même temperament, en ont de tout differens. C'eſt ce qu'on voit non ſeulement dans

les maladies, mais encore dans la ſanté à l'égard des alimens qui conviennent aux uns & non pas aux autres. Par exemple, il y a des gens à qui les fruits font du mal ; d'autres qui étant en aparence du même temperament, s'en trouvent fort bien. Quelques-uns ne ſçauroient boire de vin ſans être incomodés ; d'autres qui ſemblent de la même complexion en boivent, & quelquefois avec excès, ſans en reſſentir la moindre incomodité.

Une preuve encore plus familiere & plus ſenſible, dit-on, de l'incertitude de la Medecine, c'eſt la diverſité des ſentimens qu'ont les Medecins non ſeulement ſur la nature, ſur les cauſes, & ſur l'eſpece des maladies, mais encore ſur les remedes qu'ils preſcrivent. Que l'on faſſe venir pluſieurs Medecins ſeparement, ou même enſemble ; l'un dira que le ſang eſt trop diſſout, l'autre qu'il eſt trop épais, & qu'il a de la peine à rouler dans les vaiſſeaux ; l'un aſſure que les ſoufres en ſont trop exaltés ; l'autre prétend qu'ils ſont trop concentrés ; l'un ſoutient qu'il y a trop d'acides, l'autre qu'il y a trop d'alcali ; tel croit que

c'eſt la lymphe qui peche, tel penſe que c'eſt la bile ; l'un accuſe le diſſolvant de l'eſtomach, l'autre rejette la faute ſur le ſuc pancreatique ; l'un prouve que les fibres ſont racornies, ou froncées, ou trop tendues, l'autre tâche de montrer qu'elles ſont molaſſes & trop relâchées. On pourroit leur paſſer, dit on, cette diverſité de ſentimens ſur les cauſes & ſur la nature des maladies, s'ils s'accordoient au moins ſur l'eſpece. Mais il n'y a pas moins de varieté entre eux, quand il s'agit de dire quelle eſt la maladie dont le malade eſt attaqué. Tel prétend que c'eſt une colique d'inteſtins, l'autre dit que c'eſt une colique nephretique ; l'un aſſure que c'eſt une fievre ſimple, l'autre ſoutient que c'eſt une fievre maligne ; l'un croit que l'eſtomach eſt attaqué, l'autre preſume que c'eſt le poumon ; l'un aſſure que le mal eſt eſſentiellement dans la tête, l'autre conjecture qu'il eſt dans le ventre, d'où il part des vapeurs qui vont fraper le cerveau.

Mais, ajoute-t-on, ce qui fait voir encore plus évidemment l'incertitude de cet Art, c'eſt la diverſité d'opinions ſur

sur les remedes que differens Medecins jugent à propos de faire dans la même maladie. S'agit-il de prescrire des remedes pour une même personne attaquée d'une pleuresie, l'un ordonne la saignée, l'autre des sudorifiques; on en trouvera qui jugeront que l'émetique sera plus convenable, d'autres seront pour quelque prétendu specifique. Si c'est la petite verole, on en verra qui conseilleront la saignée, d'autres la blâmeront & voudront des cordiaux; l'un ordonnera des lavemens, l'autre les interdira; l'un permet à son malade l'usage des alimens solides, un autre veut le tenir aux bouillons. En un mot autant de Medecins, autant d'avis differens, tant est grande l'incertitude de leur Art.

C'est pourquoi, disent nos Censeurs, lorsqu'on est malade, il n'y a point à balancer sur le parti qu'on doit prendre, si l'on est sage on se passera de Medecine & de Medecins; car le secours que les hommes prétendent donner à la nature, au lieu de l'aider, ne font souvent que rompre ses mesures, & la détourner de ses desseins,

Quand ils ſont ſuivis d'un bon effet, c'eſt par hazard qu'ils le produiſent, ou pour mieux dire on leur attribue ſouvent ce qu'il eſt plus raiſonnable d'attribuer à la nature. Ainſi l'on doit regarder les ſuccès de la Medecine comme des hazards heureux, auſquels on n'a pas lieu de croire que la ſcience ait contribué.

Ces raiſons ſont à la verité très-ſpécieuſes, & fort capables de faire impreſſion ſur des perſonnes qui ne conſiderent les choſes qu'en gros ſans rien aprofondir ; mais ſi l'on compare avec ſoin en beaucoup d'occaſions ce que fait la nature ſeule, à ce qu'elle fait étant aidée par un habile Medecin, on reconnoîtra qu'elles ont peu de ſolidité, & qu'elles ne peuvent perſuader que des perſonnes qui jugent fort legerement des choſes.

Mais avant que d'en faire connoître la vanité, il faut avouer que la nature a beaucoup de pouvoir dans la guériſon des maladies. Tous les Medecins en ſont convaincus, & les livres de Medecine ſont pleins de cette verité. Car il eſt certain qu'elle guérit ſouvent des maladies ſans le ſecours de

l'Art, & même l'on peut ajoûter qu'il arrive quelquefois qu'après que le Medecin a épuiſé toute ſa ſcience ſans aucun ſuccès, la nature fait de nouveaux efforts, & acheve ſeule la guériſon du malade. C'eſt une choſe ſi conſtante dans la Medecine, que l'on y regarde les mouvemens de la nature comme une des principales regles de cet Art, & il n'y a point de bon Medecin qui ne ſoit perſuadé qu'en ceſſant de les ſuivre, on court riſque de s'égarer.

Mais tout cela ne prouve nullement qu'on ne puiſſe pas donner bien des ſecours à la nature. On peut dire que c'eſt elle qui guérit, & que les remedes donnés à propos ſont les inſtrumens dont elle ſe ſert pour rétablir le deſordre qui cauſe la maladie, ſans quoi ſouvent elle ne produiroit aucun bon effet; car quoique la nature faſſe toujours des efforts pour chaſſer la maladie, il arrive ſouvent que ces efforts ſont inutiles à moins que l'Art ne lui prête ſon ſecours. C'eſt ce qu'on pourroit aiſément remarquer en beaucoup d'occaſions, pour peu qu'on fiſt attention aux effets des remedes. Car on voit

très souvent, par exemple, que l'estomach est rempli de matieres corrompues, sans néanmoins que la nature en fasse aucune évacuation ; alors si la personne qui se trouve en cet état, prend un remede qui la fasse vomir, elle est ordinairement soulagée ; de même lorsqu'il y a de mauvaises humeurs dans les intestins, la nature ne les chasse pas toujours elle seule ; mais les remedes purgatifs venant à son secours les font sortir, & soulagent le malade. Dans l'apoplexie de sang, la nature excite-t-elle toujours quelque hemorragie pour la guérison du malade ? Au contraire il est fort rare qu'il en arrive aucune de suffisante pour le soulager, & la saignée en cette occasion fait assez souvent des merveilles. Quand quelqu'un a pris du poison, les remedes ne sont-ils pas fort utiles, ou pour en procurer l'évacuation, ou pour en corriger la malignité ?

Je pourrois raporter un plus grand nombre d'exemples ; mais ce que je viens de dire, & ce que j'ai dit dans le chapitre précedent sur l'utilité des remedes, suffit pour faire voir que la Medecine fournit de grands secours à la

nature pour la guérison des maladies.

Il est vrai que quand la nature fait elle-seule tout ce qui est necessaire pour reparer le desordre qui fait la maladie, il est de la prudence du Medecin de la laisser agir sans la troubler dans son operation par quelque remede que ce puisse être. Il seroit même à souhaiter que tout le monde fût bien persuadé de cette verité ; car l'impatience des malades, ou de ceux qui les aprochent, engagent quelquefois des Medecins trop complaisans à donner des remedes, lorsqu'il seroit à propos de ne rien faire : ce qui pour l'ordinaire a de mauvaises suites. Mais quand la nature ne fait pas tout ce qui est necessaire pour soulager le malade, il seroit aussi déraisonnable de ne rien faire pour l'aider, que de vouloir lui donner des secours lorsqu'elle n'en a pas besoin.

Pour ce qui est de l'incertitude que l'on remarque dans la Medecine, & que l'on fait tant valoir pour décrier cet Art, il est étonnant qu'une si mauvaise raison fasse une impression si forte sur l'esprit d'une infinité de gens, comme s'il falloit rejetter tout ce qui

n'eſt pas certain. Ce reproche qu'on fait à la Medecine, n'eſt fondé que ſur l'équivoque du mot *incertitude*; car on donne ce nom à des choſes très-differentes. On apelle quelquefois incertain, ce qui n'eſt pas entierement certain, quoiqu'il ſoit très-vrai-ſemblable : mais on nomme plus communement incertain ce qui eſt tellement douteux, qu'on n'y trouve aucune vrai-ſemblance, ni probabilité.

La Medecine eſt incertaine dans le premier ſens pour la plus grande partie, ſur tout à l'égard du ſuccès des remedes. Mais elle ne l'eſt pas dans le dernier. Car quoiqu'elle n'enſeigne pas des remedes qui guériſſent infailliblement, l'experience montre que l'on en a découvert qui réuſſiſſent plus ſouvent, que quand on abandonne le malade à la nature ſeule. Elle donne des preceptes qui marquent les circonſtances qu'il faut obſerver pour apliquer à propos ces remedes; & comme il eſt conſtant que dans la conduite de la vie, il faut choiſir ce qu'il y a de meilleur, ces preceptes doivent être regardés comme des regles certaines, ou des maximes que la raiſon veut

qu'on ſuive, quand ils ſont fondés ſur un nombre ſuffiſant d'experiences, puiſqu'on réuſſit plus ſouvent lorſqu'on les obſerve, que lorſqu'on ne les obſerve pas. D'ailleurs elle ne laiſſe pa d'avoir des principes certains, comme je le ferai voir au chapitre quatriéme.

Il eſt vrai qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût trouvé des remedes infaillibles ; mais comme cela eſt au-deſſus du pouvoir des hommes, il eſt tout à fait déraiſonnable d'en demander ; c'eſt beaucoup d'en avoir découvert qui aident la nature, de maniere qu'avec leur ſecours plus de gens guériſſent, que par la nature ſeule. Il eſt d'autant plus ſurprenant que l'on demande une entiere certitude dans la Medecine, que l'on a des ſentimens très-differens ſur toutes les autres choſes qui ſont d'un commun uſage dans la vie.

Quand un homme veut ſe marier, demande-t-il une certitude entiere que la femme qu'il doit prendre aura une bonne conduite, & ſera d'une humeur telle qu'il eſt neceſſaire, pour vivre avec elle dans une bonne intelligence ? Quand on expoſe ſa perſonne & ſes biens ſur un vaiſſeau, demande-t-on

des assurances que le vaisseau arrivera heureusement ? Lorsque quelqu'un entreprend un procès, exige-t-il des preuves indubitables qu'il le gagnera ? Dans toutes ces occasions on traiteroit d'extravagant, celui qui voudroit avoir une pleine certitude du succès, parceque cela est impossible. Il n'y a pas plus de raison d'en demander dans la Medecine, puisqu'il n'est pas plus possible d'en avoir.

S'il y avoit de la certitude à se passer de la Medecine dans les maladies, c'est-à-dire si en abandonnant les malades à la nature seule, leur guerison étoit certaine, il est indubitable qu'il faudroit prendre ce parti-là. Mais personne ne s'avisera jamais de soutenir une chose si fausse, parceque l'experience ne fait que trop voir le contraire. Ainsi comme il faut de necessité, ou faire des remedes, ou n'en pas faire, il est impossible de ne pas prendre un parti incertain. C'est donc choquer manifestement la raison que d'en vouloir rejetter un des deux, simplement parcequ'il est incertain.

Lorsqu'entre deux choses incertaines on est obligé de choisir, le sens commun

commun preſcrivant de prendre celle qui eſt la moins incertaine, on n'en peut rejetter aucune des deux, que parcequ'elle eſt la plus incertaine; donc pour rejetter la Medecine il faudroit montrer qu'il y a plus d'incertitude à ſe ſervir de remedes dans toutes ſortes de maux, que de s'abandonner entierement à la nature. Mais comme il eſt évident que dans un grand nombre de maladies, on guérit plus ſouvent en faiſant des remedes ſuivant l'avis d'un bon Medecin, qu'on ne guérit en n'en faiſant point du tout; il eſt auſſi manifeſte que c'eſt le premier parti qu'il faut ſuivre alors, & que c'eſt extravaguer, que de penſer autrement.

Ce raiſonnement fait connoître quelle idée on doit avoir de ces prétendus eſprits forts, qui penſent ſe donner un grand relief, & ſe bien diſtinguer du commun par le mépris qu'ils font de la Medecine. L'incertitude de cet Art leur paroît une raiſon invincible pour le combattre; & c'eſt juſtement ce qui fait voir leur peu de ſens, puiſqu'on doit conclure de là qu'ils n'en ont pas aſſez pour ſçavoir une choſe que le ſens commun dicte, qui eſt que dans

une occaſion où l'on ne peut avoir de certitude, on ne doit pas en demander. Mais quelque déraiſonnable que ſoit leur ſentiment, ils ne laiſſent de s'en applaudir, & d'en faire vanité. C'eſt être bien ſottement vain, que de prétendre ſe faire eſtimer par cela même, qui montre avec évidence leur peu de jugement & leur préſomption ridicule, de vouloir prononcer témerairement ſur une choſe d'une ſi grande importance, ſans être capables d'en juger.

Tout ce que l'on dit ſur la diverſité qui ſe trouve dans les temperamens, ne prouve pas que l'on ne puiſſe tirer beaucoup d'utilité des remedes. Car la difference des temperamens qui ſe rencontre dans deux malades attaquez de la même maladie, ne demande pas toûjours des remedes differens, puiſqu'on en voit qui conviennent à preſque tous les temperamens, comme le Quinquina, l'Ipecacuanha & le Mercure. De plus, l'experience fait connoître que les remedes qui conviennent aux hommes, ſont dans des occaſions à peu près ſemblables employez avec ſuccès pour les chevaux, dont le temperament doit

être fort different de celui des hommes. Il est vrai que la varieté des temperamens ne laisse pas d'être un obstacle à la perfection de la Medecine ; car il arrive souvent que cette diversité demande quelque variation dans la cure : & comme il est impossible d'en avoir une connoissance aussi étendue qu'il seroit à souhaiter, cela est cause que la pratique de la Medecine est bien moins assurée qu'elle ne seroit, si l'on avoit des marques certaines pour connoître toutes les differences qui se trouvent dans les temperamens. L'experience a neanmoins fait remarquer beaucoup de choses sur ce sujet, qui sont d'une grande utilité dans la cure des maladies.

On observe deux sortes de differences dans les temperamens : les unes sont sensibles par elles-mêmes, les autres ne le sont pas, & ne se font connoître que par leurs effets. Les differences sensibles sont par exemple celles qui se trouvent entre les temperamens secs & les humides : entre les complexions robustes & les délicates. Ces sortes de differences sont d'une plus grande consequence pour la gué-

riſon des maladies, auſſi ſont-elles plus aiſées à diſtinguer, quand elles ſont conſiderables.

Les differences inſenſibles ſe trouvent même dans ceux qui paroiſſent d'un même temperament, telles que ſont celles qui ſe rencontrent entre des perſonnes dont l'une ne peut boire de vin, l'autre prend plaiſir à en boire; l'une ne peut ſupporter la caſſe dans une medecine, l'autre en prend aiſément, & s'en trouve fort bien. Quoique ces ſortes de differences ſoient quelquefois de conſequence pour bien traiter les maladies, elles ne le ſont neanmoins pas tant que les premieres; on ne laiſſe pas fort ſouvent de réuſſir, quoiqu'on n'en ait point de connoiſſance; parceque ces differences ne regardent pour l'ordinaire que de certaines choſes en particulier. Ainſi quand deux perſonnes dans leſquelles ſe trouveront ces ſingularités de temperament, ſeront attaquées d'une eſquinancie, cela n'empêchera pas qu'on ne leur faſſe à toutes deux pluſieurs ſaignées, qui ſont les ſecours qui réuſſiſſent le plus ſouvent dans cette occaſion, & qui n'ont aucun rapport aux differen-

ces insensibles de leur temperament.

S'il arrivoit que le remede ordonné par le Medecin fût contraire à la constitution particuliere & insensible du malade, il ne cause pas pour l'ordinaire un desordre si considerable qu'on ne puisse y remedier aisément; le mal cesse souvent en quittant l'usage du remede, & même quand il arriveroit quelquefois qu'on en fût considerablement incommodé, si c'étoit une chose fort rare, il ne faudroit pas pour cela desapprouver le remede, lorsque d'ailleurs on en voit souvent de bons effets, & qu'on n'en a point de plus salutaire; parcequ'en toutes choses quand on ne peut pas avoir ce qui est parfaitement bon, il faut choisir ce qu'il y a de meilleur.

On dit encore que les succès de la Medecine sont de purs hazards; parcequ'on voit que les remedes ne sont pas infailliblement suivis d'un bon succès. C'est une erreur bien grossiere; car pour croire qu'une chose arrive par un pur hazard, il faut qu'elle n'ait aucune cause apparente, & que le sçavoir & la prudence n'y ayent aucune part. Or quand un malade guerit après

l'uſage d'un remede que l'on connoît par experience être ſuivi plus ſouvent d'un bon ſuccès, que ſi l'on abandonnoit le malade à la nature ſeule, ce remede peut paſſer pour la veritable cauſe de la guériſon, quoiqu'il ne guériſſe pas infailliblement: de même que quand on ordonne de l'opium à un malade qui a une inſomnie, ſi le malade s'endort, toutes les perſonnes raiſonnables regarderont ce ſommeil comme un effet de l'opium, quoique le ſommeil vienne quelquefois naturellement en cette occaſion, & que l'opium ne le procure pas toûjours.

On ne doit pas neanmoins diſconvenir qu'il n'y ait du hazard dans la Medecine, de même qu'il y en a dans tout ce qui n'eſt pas infaillible, comme ſont les choſes humaines. Quelque juſtes que ſoient les meſures qu'on prend pour faire réuſſir une entrepriſe, il arrive ſouvent des accidens qu'on n'a pû prévoir, qui renverſent les deſſeins les mieux concertés. Ce ſont des hazards qui ne retombent point ſur les auteurs du projet.

L'art de la guerre, & la politique ou l'art de gouverner les Etats, nous

en fourniſſent beaucoup d'exemples ; doit-on pour cela attribuer au hazard les ſuccès qui arrivent, quand un bon General ou un bon Politique ont bien conduit leurs entrepriſes ? Dira-t-on qu'il n'y a point de ſçavoir à bien commander une armée, ou à gouverner un Etat ? Il en eſt de même de la Medecine ; il y a de certaines diſpoſitions qu'on ne peut connoître par aucun ſigne ſenſible, leſquelles empêchent la réuſſite des remedes ordonnez avec toute la prudence dont un habile homme eſt capable : cela ne doit point retomber ſur l'Art qui n'enſeigne point à faire l'impoſſible.

Il eſt donc certain que quoiqu'il y ait du hazard en quelque choſe, cela n'exclud pas la prudence & le ſçavoir, qui ſont abſolument inutiles dans ce qui eſt de pur hazard. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans de certains jeux qui dépendent en quelque choſe du hazard, & dans leſquels neanmoins le ſçavoir a beaucoup de part, tels que ſont le Trictrac & l'Ombre.

L'objection que l'on tire de la diverſité qui ſe trouve dans les ſentimens des Medecins, quelque plauſible qu'-

elle paroiſſe, n'eſt pas mieux fondée que les autres. Cette variété n'eſt quelquefois qu'apparente & ne conſiſte que dans les termes differens dont les Medecins ſe ſervent. Ceux qui veulent juger des choſes ſans connoiſſance, croyent que les Medecins ne s'accordent pas entr'eux, parce qu'ils expriment leur penſée par des mots differens, quoique veritablement ils ſoient de même avis.

Il eſt vrai que l'on voit tous les jours des Medecins être de ſentimens en effet contraires les uns aux autres, mais cela vient aſſez ſouvent de ce que les uns ſont habiles & que les autres ne le ſont pas, ce qui ne doit point retomber ſur la Medecine : & quoiqu'il arrive auſſi que les bons Medecins ſoient de differens avis, cela montre bien que l'on n'a pas une connoiſſance auſſi parfaite de cet Art qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on en eût, mais on ne doit pas en conclure qu'il ſoit inutile & mépriſable ; car il faudroit dire la même choſe des profeſſions les plus honorables & dont on tire le plus d'avantages.

En effet les grands Capitaines ſont-ils toujours de même avis ? Ne voit-on

pas souvent au contraire que quand il y a deux Generaux dans une armée, l'un veut donner une Bataille, l'autre s'y oppose? L'un veut faire un mouvement, l'autre en veut faire un autre: s'agit-il de secourir une place? l'un prétend qu'il vaut mieux attaquer les Assiegeans, l'autre soutient qu'il est plus sûr de leur couper les vivres. Doit-on pour cela mepriser l'Art militaire, & dire que ce n'est qu'incertitude? Quoique la jurisprudence ait ses principes assurés, neanmoins dans la décision des procès, les Juges ne sont pas toujours d'une même opinion; au contraire il est plus ordinaire que leurs sentimens soient partagés; ne voit-on pas souvent qu'un Tribunal casse une Sentence qu'un autre a prononcée? Ne se rencontre-t-il pas de la diversité dans la décision des cas de conscience? Doit-on en inferer que la morale n'est remplie que d'obscurité & d'incertitude?

Si l'on parcouroit toutes les professions, on n'en trouveroit aucune où les sentimens fussent toujours uniformes. La Medecine étant le plus difficile de tous les Arts, pourquoi y demander

une certitude plus grande que dans tous les autres, & se récrier si fort contre la varieté des sentimens de ceux qui l'exercent ?

Si l'on examine à fond en quoi consiste cette diversité, on reconnoîtra aisément qu'elle n'est pas une preuve contre l'utilité de la Medecine. Car pour ce qui est de la varieté des opinions touchant les causes & la nature des maladies, elle marque bien le peu de connoissance que les hommes ont de la nature, d'où vient qu'ils ont imaginé un grand nombre de systêmes differens pour les expliquer, mais ces systêmes sont inutiles pour la pratique de la Medecine; puisque si la cause & la nature de la maladie dépendent de ce qui tombe sous les sens, il ne faut point de systême pour les connoître, comme quand on a découvert par le moyen de la sonde, qu'un malade est attaqué de la pierre. Mais quand la cause & la nature de la maladie consiste en une disposition vicieuse des parties insensibles qui composent le corps, comme il arrive dans presque toutes les maladies, elles sont alors au dessus de la portée de l'esprit humain, tout ce qu'on en peut dire n'est

qu'imagination : & malheur au malade, dont le Medecin ſe regle ſur quelque ſiſtême pour preſcrire des remedes.

Les bons Medecins ſe conduiſent par l'experience ou par des raiſons qui en ſont tirées, & s'ils expliquent quelquefois la cauſe & la nature des maladies ſuivant quelque ſiſtême, ce n'eſt que pour ſatisfaire la curioſité du malade ou des perſonnes qui ſont préſentes ; mais tout ce qu'ils en diſent influe peu dans leur pratique.

La varieté qui ſe rencontre quelquefois parmi les Medecins lorſqu'ils déterminent l'eſpece de la maladie, ſeroit la plus forte preuve qu'on pourroit alleguer contre la Medecine, ſi elle ſe trouvoit dans toutes les maladies. Mais bien loin que cela arrive toujours, comme les Adverſaires de la Medecine voudroient le faire croire, il eſt plus ordinaire que l'eſpece de la maladie ſoit évidemment connue. Par exemple lorſque quelqu'un eſt attaqué d'une fievre continue ſans que le pous ſoit fort changé, quoiqu'il y ait un grand abbatement accompagné de fâcheux ſymptomes, qui à cauſe de leur grandeur ne répondent pas au peu de changement qui ſe trouve au pous,

& au peu de chaleur que l'on remarque dans le malade, on peut assurer alors que c'est une fievre maligne. Quand une personne a une fievre violente avec toux, crachement de sang, grande douleur de côté, & beaucoup de difficulté à respirer, il est certain qu'elle a une pleuresie. Si un malade se plaint d'une douleur violente aux reins, qui soit fixe & s'étende vers la vessie, avec supression d'urine & engourdissement dans la cuisse du même côté, il est indubitable qu'il a une colique nephretique, & l'on ne trouvera point de Medecin qui sçache sa profession, qui ne dise d'abord quelles sont ces maladies.

Pour ne point faire un plus grand détail de celles que les Medecins ne manqueront pas de désigner uniformement, combien y en a-t-il qui sont connues de tout le monde, & sur l'espece desquelles on ne peut gueres se tromper? Le dévoyement, la dysenterie, la migraine, le crachement de sang, la jaunisse, les pâles couleurs, l'épilepsie, les fievres tierces & quartes & quantité d'autres, sont si aisées à connoître qu'il n'est pas necessaire d'être Medecin pour les distinguer.

Mais quand les accidens qui accompagnent une maladie sont équivoques, de sorte qu'ils conviennent à deux ou à plusieurs maladies, ou que c'en est une qui participe de la nature de plusieurs sans qu'on puisse la ranger positivement sous une certaine espece, doit-on être surpris que les sentimens des Medecins soient partagés, cela ne fait rien contre l'utilité de la Medecine.

Si cette incertitude étoit un obstacle invincible au traitement de la maladie, le pis aller seroit d'abandonner ces sortes de malades à la nature seule; il ne s'ensuit nullement qu'on doive en user de même à l'égard de ceux dont on connoît certainement la maladie, lorsque l'experience a fait connoître qu'un plus grand nombre en guérit en se servant de certains remedes, qu'en ne faisant rien du tout. Mais ce qui montre encore l'utilité de la Medecine, c'est que dans les occasions où l'espece de la maladie n'est pas bien connue, elle ne laisse pas de prescrire des regles certaines & utiles pour la guérison des malades, comme je le ferai voir au chapitre quatriéme.

A l'égard de la varieté qu'on remarque aux ordonnances de differens Me-

decins dans la même maladie, on n'en peut rien conclure contre l'utilité de la Medecine. Si ce ſont d'habiles gens, les remedes qu'ils preſcrivent ſont tels pour l'ordinaire, que la nature réuſſit mieux avec leur ſecours, que ſi elle agiſſoit ſeule, & la diverſité qu'il y a dans les ſentimens de ces Medecins, ne vient alors que de la difficulté qui ſe trouve à découvrir le meilleur remede. Ainſi quoiqu'on voye de bons Medecins embraſſer des Methodes toutes differentes dans le traitement d'une ſemblable maladie, on a tort d'en conclure qu'aucune des deux ſoit abſolument mauvaiſe, ſi l'on n'en a fait une comparaiſon avec ce que fait la nature ſeule dans ces mêmes occaſions.

En effet ſi chacune eſt capable d'aider la nature, on ne doit pas la condamner. Il ſe trouve quelquefois des rencontres où la Methode qui generalement parlant n'eſt pas la meilleure, ſera préferable aux autres à cauſe des circonſtances particulieres. Il ſe peut faire même que les differens remedes qu'on propoſe ſoient à peu près également bons, & que chacun préfere le ſien aux autres, parceque s'en ſervant ordinairement,

il en connoît mieux les bons effets. Car comme on peut arriver au même endroit par differens chemins, on peut auſſi par differens moyens rétablir la ſanté dans un malade. C'eſt ce que l'experience montre tous les jours, puiſqu'on voit que differentes perſonnes ſont guéries de la même maladie par des remedes tres differens.

CHAPITRE III.

Sur les Adverſaires de la Medecine.

SI c'étoit les raiſons que j'ai rapportées dans le Chapitre précedent, qui déterminaſſent les Ennemis de la Medecine à ſe déclarer contr'elle, il ſeroit ſuperflu de rien dire davantage pour détruire leur prévention; car l'utilité de la Medecine a été ſuffiſamment établie dans le premier Chapitre, & les objections que l'on fait pour la combattre, ont été réfutées dans le ſecond, d'une maniere à ne laiſſer aucun doute dans l'eſprit de ceux qui ſe conduiſent par les lumieres de la raiſon. Mais comme ce n'eſt pas elle que les ennemis de la Medecine con-

ſultent, & que leur préoccupation a d'autres principes, il eſt à propos de les découvrir, afin de ſapper par les fondemens une erreur ſi préjudiciable au bien public.

L'expérience étant le ſeul moyen par lequel on puiſſe s'aſſurer ſi l'on a découvert quelque choſe de propre pour guérir les maladies, on ne peut décider raiſonnablement qu'un remede ne ſert de rien, qu'après en avoir été convaincu par une ſuffiſante quantité d'obſervations. Pour cela il ſeroit neceſſaire d'avoir vû un grand nombre de fois l'application de ce remede, dans la même eſpece de maladie, accompagnée des mêmes accidens : il faudroit avoir reconnu qu'après s'en être ſervi, la maladie n'a pas moins duré que quand on n'a fait aucun remede : que les accidens n'ont pas été moins fâcheux : qu'il n'y a pas eu une plus grande quantité de malades qui en ſoient réchapés : en un mot il faudroit avoir obſervé qu'après l'uſage du remede, il n'eſt pas arrivé plus ſouvent de la diminution à la maladie, que quand le malade a été abandonné à la nature ſeule ; outre cela il faudroit ſçavoir

que

que le Medecin qui a employé les remedes, eût eu les connoissances necessaires pour s'en bien servir ; car sans cela on ne pourroit rien conclure des observations qu'on auroit faites.

Si dans toutes sortes de maladies, ou du moins dans la plûpart de celles que les Medecins prétendent guérir, on avoit remarqué qu'après l'usage des remedes, il ne fût arrivé aucun changement favorable aux malades, qu'il y eût lieu d'attribuer aux remedes qu'on auroit employés, on pourroit alors assurer que les remedes ne serviroient de rien, & que la Medecine seroit une science vaine & inutile. Mais entre tous les Ennemis de la Medecine, on n'en trouvera aucun qui puisse assurer qu'il ait pris la peine d'entrer dans cette discussion, & de faire cette recherche avec toutes les précautions que je viens de marquer, quoiqu'elles soient absolument necessaires pour décider juste. C'est pourtant une chose d'une assez grande consequence pour n'en pas juger au hazard, puisque rien ne doit intereresser davantage les hommes, que ce qui regarde leur vie & leur santé.

Pour être entierement convaincu que

l'averſion qu'ils ont pour la Medecine, ne vient pas d'une veritable perſuaſion fondée ſur un examen exact de l'efficacité des remedes, il ſuffit de conſiderer que quand ils tombent malades, ils ont recours aux Medecins comme les autres. S'ils étoient bien perſuadés que la nature fiſt mieux ſeule, qu'avec le ſecours des remedes, il y auroit de l'extravagance à eux, dans une occaſion où il s'agit de leur ſanté ou même de leur vie, de prendre le parti qu'ils ſçauroient certainement être le plus mauvais.

Quoiqu'il s'en rencontre quelques-uns qui dans de legeres maladies perſiſtent dans leur prévention, ils n'en uſent pas de même dans celles qui ſont violentes ; & ſi quelqu'un à qui ils prennent interêt, ſe trouve atteint d'une grande maladie, par exemple d'une apoplexie qui menace d'une mort prochaine, ou d'une colique nephretique qui fait ordinairement ſouffrir des douleurs violentes, ou s'il étoit attaqué d'un cholera-morbus, dans lequel outre l'abbatement univerſel cauſé par les dejections abondantes, & preſque continuelles qui ſe font par haut & par bas, on ſent de grandes douleurs dans

le ventre, souvent accompagnées de sueurs froides, & quelquefois suivies de syncopes; auroient-ils alors la constance de ne rien faire & d'être seulement spectateurs? Non, la nature les obligeroit elle-même de quiter leur opinion, & les forceroit de chercher du secours. Ce mouvement naturel leur devroit bien faire connoître, que les hommes n'en sont pas entierement dépourvûs.

Ce n'est donc point par raison & par amour pour la verité qu'ils se déterminent à se declarer contre la Medecine & les Medecins. Mais qu'y-a-t-il qui puisse leur faire prendre ce parti? C'est ce qu'il faut découvrir, pour montrer que les fondemens de leur opinion sont tout-a-fait déraisonnables.

La plus grande partie des gens qui ont cette prevention, s'y sont laissé engager par l'exemple de ceux qu'ils ont entendu blâmer la Medecine & les Medecins, & dont ils ont aveuglément approuvé l'opinion, suivant en cela la pente que donne un fond de malignité qui est dans les hommes, lequel les porte à penser & à dire du mal d'autrui.

Les autres ne sont ennemis de la

Medecine que parceque quelque paſſion leur a fait concevoir des préjugés contre elle : ce qui ſuffit pour faire connoître combien ils ſont mal fondés ; car quand on juge de quelque choſe ſuivant ſes paſſions, on ſe trompe pour l'ordinaire, parcequ'elles répandent un nuage qui offuſque la raiſon, & l'empêche d'apercevoir les objets tels qu'ils ſont.

Comme l'amour de la vie eſt une des plus fortes paſſions des hommes, la principale vûe de la Medecine étant de conſerver la vie, il ſemble qu'on devroit ſe ſentir porté à croire que cette ſcience n'eſt pas vaine & chimerique, & qu'ainſi il n'y ait pas lieu de ſoupçonner ceux qui la combattent, de le faire par paſſion. Néanmoins ſi l'on ſe donne la peine de ſonder leur ſentiment, on découvrira que leur préoccupation n'a point d'autre cauſe, quand l'exemple ne les a pas engagés dans cette opinion. Quoiqu'ils aiment la vie autant que les autres, cet amour ne ſe faiſant guéres ſentir vivement, que quand elle court quelque riſque, il n'empêche pas que hors de là, l'eſprit ne ſoit entraîné par quelque paſſion, qui fera

pour lors une impression plus forte.

Un excès de vanité engage plusieurs personnes à se declarer contre la Medecine ; la qualité d'esprit fort leur paroît d'un assez grand relief, pour tâcher de l'acquerir en se dechaînant contre cet Art & contre les Medecins. On prétend par là s'élever au dessus du commun en s'éloignant des sentimens vulgaires. Encore vaut-il mieux obtenir ce beau titre par ce moyen, qu'en secouant le joug de la Religion, les suites n'en sont pas si dangereuses. Mais comme c'est contre le bon sens qu'on le donne aux libertins, c'est aussi fort mal à propos qu'on l'attribue aux Ennemis de la Medecine. Car ne se pas rendre à des raisons convainquantes, c'est entêtement, & se laisser persuader par de fausses lueurs de verité, ou plûtôt suivre sa passion en tâchant de la couvrir de quelque legere apparence de raison, c'est foiblesse : ce sont pourtant ces deux vices d'esprit, qui composent ce que l'on nomme esprit fort tant à l'égard de la Religion, qu'à l'égard de la Medecine. Il y auroit bien plus de raison d'appeller ces sortes de gens, esprits foibles : cela seroit peut-être ca-

pable d'en ramener plusieurs, & empêcheroit les autres de faire de leur erreur un sujet d'ostentation.

Si la sensualité peut porter tant de gens à des excès capables d'abreger leurs jours, on ne doit pas s'étonner qu'elle en engage plusieurs à parler contre la Medecine, quoiqu'elle tende à prolonger la vie des hommes. Entre les Ennemis que la sensualité lui attire, il y en a dont l'aversion qu'ils ont pour elle, n'a point d'autre source que la repugnance qu'ils sentent pour les remedes, dont la plûpart sont à la verité assez desagreables pour donner quelque répugnance à s'en servir : mais si parmi les choses qui flattent le goût, il s'en trouve rarement de propres pour guérir les maladies, doit-on s'en prendre à la Medecine & aux Medecins ? La santé est un assez grand bien pour ne pas refuser de l'obtenir aux dépens de quelques momens de déplaisir.

D'autres trouvant dans la Medecine un frein à leur gourmandise, en veulent secouer le joug, & se déchaînent contr'elle, s'appuyant sur cette maxime, *qui vivit medicè, vivit miserè* ; elle est en effet bien digne de ces gens,

qui ſont leur Dieu de leur ventre, & ſemblent n'être nés que pour manger. Comme ils mettent le ſouverain bonheur dans les excès de la bouche, ils croyent que la Medecine tend à les rendre malheureux, en leur recommandant la ſobrieté; & c'eſt le fondement de leur prévention contre cet Art.

Il y a des gens qui conçoivent de l'averſion pour la Medecine, par chagrin de ce qu'eux, ou d'autres à qui ils prennent interêt, ne ſont pas guéris auſſitôt qu'ils le ſouhaiteroient. On en voit d'autres, qui étant affligés de la mort d'une perſonne qui leur étoit chere, cherchent du ſoulagement dans les plaintes; & afin que leurs coups ne portent point à faux, ils prennent pour objet le Medecin qui a traité le malade, & exhalent leur douleur en invectives contre lui. Sçavent-ils les uns & les autres s'il y a de la faute du Medecin? Ils ſe le perſuadent, ſans l'examiner. Ce procedé eſt fort injuſte, car tout ce qu'on peut raiſonnablement exiger d'un Medecin, c'eſt qu'il prenne les meilleurs moyens de guérir le malade; ainſi pour le blâmer, il fau-

droit ſçavoir qu'il ne l'a pas fait, & qu'il y a d'autres remedes qui réuſſiſſent plus ſouvent dans cette occaſion, que ceux qu'il a employés. S'ils avoient cette connoiſſance, que ne s'en ſervoient-ils, au lieu de ſuivre ſes avis. Mais non, ils ne font point toutes ces reflexions, ils ne regardent que le mauvais ſuccès: le Medecin n'a pas réuſſi, il ne leur en faut pas davantage pour le condamner, & pour comprendre dans la condamnation tous les Medecins & même la Medecine.

La haine eſt la paſſion qui corrompt le plus la raiſon, & qui forme les jugemens les plus injuſtes & les plus bizarres, comme elle eſt auſſi une des paſſions les plus vives, c'eſt elle qui a porté les plus grands coups à la Medecine, & qui lui a ſuſcité les plus celebres, & les plus implacables ennemis qui l'ayent attaquée, à ſçavoir Petrarque, Montagne, & Moliere.

Petrarque avoit beaucoup d'eſprit; il ſe fit une grande reputation par ſes poëſies Italiennes qui ſont remplies de penſées fines & de belles ſaillies. Etant en France il eut quelques démêlés avec des Medecins, ce qui l'avoit fort animé contre

contr'eux. C'eſt une choſe qui ſe diſoit communément de ſon tems, comme il le témoigne lui-même. [a] *Je ſçai*, dit-il, *que bien des gens ſont entierement perſuadés que je ſuis l'ennemi public des Medecins, à cauſe des differens que tout le monde ſçait que j'ai eus en France avec eux.* Mais ſa haine augmenta à l'occaſion de la maladie du Pape Clement VI. auquel Petrarque étoit attaché. Il écrivit à ce Pape une Lettre injurieuſe à la Medecine, & aux Medecins qui le gouvernoient. Un Medecin fit réponſe à cette Lettre, ſans neanmoins ſe faire connoître.

Petrarque en étant irrité fit quatre invectives contre le Medecin Anonyme, & ne pouvant découvrir la main qui l'avoit frappé, il y déclame contre la Medecine & tous les Medecins, afin d'y envelopper ſon ennemi. Ces invectives, & pluſieurs autres Ouvrages qu'il a faits en Latin, n'approchent pas de ſes Poeſies. Il y a répandu beaucoup de reproches & d'injures contre les Medecins, & tout cela ſans aucune preuve. Il s'y contredit fort ſouvent, comme il arrive à ceux qui parlent par

[a] *Rerum Senilium lib. 5. cap. 4.*

paſſion. Il dit dans une Lettre qu'il écrit à un de ſes Amis, qui relevoit de maladie : [a] *Vous m'écrivez que vous n'avez point mandé de Medecin en votre derniere maladie, je ne m'étonne plus de ce que vous avez été ſi-tôt guéri ; il n'eſt point de plus court chemin pour arriver à la ſanté, que de ſe paſſer de Medecin.* La maladie n'étoit peut être pas conſiderable ; & quand elle l'auroit été, perſonne ne doute qu'on ne puiſſe guerir quelquefois par les ſeules forces de la nature ; il dit la même choſe dans la Lettre qu'il écrivit au Pape. *Il ne faut pas s'arrêter aux Medecins, quand on eſt malade.* Il lui conſeille enſuite *de choiſir un Medecin fidéle, & ſçavant.* Il dit en un endroit qu'il ne connoiſſoit pas un bon Medecin ; en un autre, [b] qu'*il y a de certains Medecins qu'il cherit,* [c] *& qui ont la prudence neceſſaire au plus noble de tous les Arts.* Il a quelquefois de bons intervalles ; il va même juſqu'à dire que [d] *le petit nombre des bons Medecins ne fait que rendre la Profeſſion plus honorable, & que la difficulté qui ſe trouve à parvenir à la perfe-*

a *Rerum Senilium lib. 5. cap. 4.*
b *Lib. 12. Epiſt. ult.* c *Invectiv. 2.* d *Ibid.*

ction de cet Art, doit ſervir d'aiguillon aux nobles eſprits, pour les exciter à s'élever au rang illuſtre des bons Medecins. Il dit ailleurs, [a] qu'*il ne hait pas l'Art, mais ceux qui en font profeſſion.* Dans un autre lieu il entre en ſa fureur, & dit que [b] *la Medecine ne ſubſiſte que dans l'idée de Dieu, & qu'elle n'eſt chez les hommes que l'Art de tromper, de voler, & de tuer.*

Voila les Medecins bien accommodés, il les accuſe ſeulement d'être tous fourbes, voleurs, & aſſaſſins. Il paroît par ce paſſage qu'il s'étoit formé une belle idée d'une Medecine parfaite, à laquelle il attachoit ſans doute une connoiſſance entiere de tout ce qu'il y a de plus caché dans la nature, puiſqu'il ne le fait ſubſiſter qu'en Dieu; il comparoit celle des hommes avec ſon idée, & trouvoit qu'elle étoit bien éloignée de cette perfection. Il y a bien des gens qui ont une pareille penſée. Mais y a-t-il du bon ſens à demander aux hommes une ſcience ſi accomplie? N'eſt-elle pas infiniment au deſſus de la portée de leur eſprit? Cela fait bien voir combien la haine que

a *Lib.* 11. *Epiſt.* 1. b *Lib.* 12. *Epiſt.* 2.

Petrarque portoit aux Medecins l'avoit aveuglé.

Montagne n'étoit pas moins ennemi de la Medecine que lui, quoiqu'il ne se soit pas déchaîné contr'elle avec autant de violence : mais c'est un effet de son temperament, qui n'étoit emporté que dans les plaisirs. D'ailleurs, n'ayant pas été personnellement offensé par les Medecins, il ne se sentoit point picqué au jeu. Ce qu'il dit contre la Medecine n'en fait que plus d'impression ; car l'aigreur & l'emportement nuisent plûtôt qu'ils ne servent à persuader. C'est un adversaire d'autant plus dangereux, qu'il s'insinue fort aisément, ayant tout ce qui est necessaire pour plaire & pour imposer. Ce qu'il dit paroît bien imaginé ; il y a dans ses discours un air naturel, un tour aisé, une naïveté agreable ; la varieté qui s'y trouve est tout-à-fait amusante : son expression est vive, & donne à ses pensées un brillant qui éblouit ; de sorte que sans être convaincu par ses raisons, on se laisse gagner par la maniere dont il dit les choses. Car ce ne sont pas des raisonnemens fondés sur quelques principes ; il n'a pas assez

d'ordre pour cela. Toutes les preuves de ce qu'il avance, ne sont presque que traits d'Histoire, pensées des Anciens, bons mots, contes pour rire qu'il sçait parfaitement bien diversifier.

Il falloit que Montagne eût une memoire surprenante pour retenir tous les noms de Philosophes & d'Auteurs qu'il cite, & dont il apporte les passages. Il a neanmoins fait comme beaucoup de gens, qui se plaignent du défaut de leur memoire, & semblent fort contens de leur jugement; c'est pourtant ce qui paroît lui manquer le plus, ou s'il en avoit, il étoit étouffé par la force & la vivacité de son imagination. On a lieu de le croire par le peu de raisonnemens suivis qu'il y a dans son Livre; & par le mauvais choix qu'il fait de ses preuves; il les entasse souvent les unes sur les autres sans discernement, comme s'il vouloit plutôt accabler l'esprit par leur nombre, que le persuader par leur justesse. Les sentimens qu'il adopte sont encore une marque bien évidente, qu'il ne suivoit guéres le bon sens; car il est plein de maximes Epicuriennes, aussi contrai-

res à la droite raiſon, que conformes à ſes inclinations. Ce ſont ces beaux ſentimens qui l'ont engagé à rabaiſſer l'homme juſqu'à la condition des bêtes, afin de pouvoir ſuivre ſes brutalités ſans aucun remords: d'où vient qu'il n'a aucune retenue en parlant de ſes vices honteux; car il le fait d'une maniere qui auroit été blâmée des honnêtes Payens. Y a-t-il de la raiſon dans un homme ſi corrompu de compoſer un Livre, pour faire connoître au public ſes humeurs & ſes inclinations? C'eſt neanmoins ſon principal deſſein, & il a ſoin d'en avertir dans ſa Préface, de peur que l'on ne s'en apperçoive pas. *C'eſt moi*, dit-il, *que je peins, je ſuis moi-même la matiere de mon Livre.* On le remarque aſſez en le liſant, car il y a des chapitres où il ne parle que de lui, & il y en a peu où il ne faſſe quelque petite digreſſion pour en parler. Il y fait connoître un grand nombre de deſordres dans leſquels il étoit engagé, mais ſans marquer aucune confuſion, ni aucun repentir; il en parle indifferemment comme de toute autre choſe; il pouſſe même ſon impieté juſqu'à dire, [a] *Si j'avois à revivre, je*

[a] *Liv. 3. Chap. 2.*

revivrois comme j'ai vêcu ; ni je ne plains point le paſſé, ni je ne crains point l'avenir.

Des ſentimens ſi déraiſonnables ſur la Morale, doivent inſpirer du mépris pour ſon livre, auſſi-bien que pour ce qu'il a dit au deſavantage de la Medecine, contre laquelle il avoit conçû dès ſon enfance une grande prévention, qui lui avoit été inſpirée par ſes parens ; car ils avoient pour la Medecine une antipathie naturelle, qui avoit paſſé juſqu'à lui, comme il le dit lui-même. Outre cette prevention qui le rendoit peu capable d'en décider, il n'avoit pas une experience ſuffiſante pour en juger comme il faut, non plus que les autres Ennemis de la Medecine, puiſqu'il eſt neceſſaire de faire une comparaiſon de ce que fait la nature ſeule, avec ce qu'elle fait étant aidée de l'Art. Ainſi on doit le regarder comme un Juge prevenu, ſans jugement & ſans connoiſſance de la choſe dont il veut décider. C'eſt pourquoi ſa déciſion contre l'utilité de la Medecine, ne doit pas être d'un grand poids. Quelle cauſe eſt aſſez bonne pour être decidée favorablement, quand le Juge eſt dans ces diſpoſitions!

Montagne est different des autres Ennemis de la Medecine, en ce qu'il dit précisément qu'il attaque l'Art & non pas les Medecins, au lieu que les autres blâment plus les Medecins que la Medecine. Au reste, dit-il [a], *j'honore les Medecins pour l'amour d'eux-mêmes, en y ayant vû beaucoup d'honnêtes hommes & dignes d'être aimez. Ce n'est pas à eux que j'en veux : c'est à leur Art, & ne leur donne pas grand blâme de faire leur profit de nôtre sotise.* C'est en quoi il fait paroître bien peu de jugement, car si la Medecine étoit une science vaine & trompeuse comme il le pense, aucun Médecin ne devroit être regardé comme honnête homme & digne d'être aimé.

Entre les preuves que Montagne apporte pour établir son opinion, il cite l'exemple de son pere, de son grand pere, & de son bisayeul tous grands Ennemis de la Medecine, qui ne se sont point servis de remedes, & n'ont pas laissé de vivre long-tems. Mais qu'est-ce que ces exemples prouvent ? n'y a-t-il pas aussi beaucoup de personnes qui parviennent à une grande vieillesse,

[a] *Liv. 2. Chap. 37.*

après s'être servi de remedes dans leurs maladies ? Parcequ'on voit quelques débauchez d'une bonne complexion devenir vieux, doit-on conclure que pour vivre long-tems il vaut mieux s'abandonner à la débauche, que de vivre avec temperance ? Il dit encore [a] *qu'il ne voit nulle race de gens si-tôt malade & si-tard guerie, que celle qui est sous la jurisdiction de la Medecine.* Un peu de retour sur lui-même lui auroit fait voir le contraire ; car il dit quatre lignes plus bas, *j'ai essayé quasi de toutes sortes de maladies* ; & cela quoi qu'il neût jamais été soumis à la Medecine.

Puisqu'il n'avoit pas encore cinquante ans lorsqu'il parloit de la sorte, il faut necessairement qu'il ait été bien infirme. A la verité il assure dans le même chapitre qu'il s'est bien porté jusqu'à quarante-sept ans. C'est donc une contradiction manifeste ; mais on ne doit pas en être surpris, elles sont très-frequentes dans son livre, & se suivent même très-souvent de fort près. Cela montre bien qu'on ne doit asseoir aucun jugement sur ce qu'il avance. Quoi qu'il en soit, il arrive d'ordinaire que ceux qui

a *Liv. 2. Chap. 37.*

ſont d'un bon temperament après avoir été gueris de grandes maladies par le ſecours des remedes, jouiſſent d'une parfaite ſanté pendant la meilleure partie de leur vie.

Il faut avouer neanmoins qu'il y a des gens qui ſont ſouvent malades, quoiqu'ils ayent recours à la Medecine ; mais cela vient de leur mauvaiſe conſtitution, ſoit qu'elle leur ſoit naturelle, ſoit qu'elle vienne de leur déreglement. Les mauvaiſes montres ſont ſouvent entre les mains des Horlogeurs, doit-on accuſer ceux-ci d'être la cauſe qu'elles ſe détraquent ? Ainſi Montagne n'a pas eu raiſon de penſer que c'étoit les Medecins qui faiſoient venir les maladies, puiſqu'au contraire, ce ſont les maladies qui font venir les Medecins ; car on ne les envoye chercher qu'après que les maladies ſont venues.

Enfin il en appelle à ce qui arrive aux Medecins mêmes : *Nous font-ils voir,* dit-il [a], *de l'heur & de la durée en leur vie, qui nous puiſſe témoigner un apparent effet de leur ſcience.* On auroit pû lui répondre que cela eſt ainſi, puiſque par-

a *Liv. 2. Chap. 37.*

mi ceux qui ont exercé la Medecine, il y en a eu un très-grand nombre qui sont parvenus à une extréme vieillesse, à la tête desquels on peut mettre Hippocrate, que l'on a pour cette raison surnommé le Divin Vieillard, & qui a vêcu au moins quatre-vingt-dix ans. On n'est pas assuré que la vie de Galien, ait été aussi longue : on infere de ses Ecrits qu'il avoit soixante-trois ans, quand Severe parvint à l'Empire, & il dit lui-même qu'il fit de la Theriaque pour cet Empereur. Neanmoins on ne sçait pas précisément quand il est mort, ni combien il a vêcu, les Auteurs étant fort partagés là-dessus. Il y en a qui ont dit qu'il étoit mort âgé de cent quarante ans.

Supposé même que dans cette Profession on ne vêcut qu'autant que dans les autres, ce seroit toûjours une preuve avantageuse pour la Medecine, puisque par elle-même elle ruine considerablement la santé, à cause du mauvais air que l'on respire toûjours auprès des malades, & de la grande étude qu'il faut pour devenir habile en cet Art ; car toute sorte d'étude est préjudiciable à la santé, sur tout celle de la

Medecine, qui outre le travail de l'esprit demande une grande fatigue du corps, pour acquerir l'experience qu'il faut joindre à l'étude. Pour ce qui est des autres raisons que Montagne apporte, ou elles ont été refutées dans le chapitre précedent, ou elles ne meritent pas de l'être.

Moliere a été plus loin que les autres Ennemis de la Medecine, car il l'a fait monter sur le Theatre ; & la tournant en ridicule, il l'a donnée en spectacle au public pour le divertir. La haine n'en a pas été la seule cause, l'interêt a aussi eu beaucoup de part à ce dessein : il trouva par là le moyen de se vanger d'une Famille de Medecins, avec laquelle il avoit eu quelque different. Mais outre cette satisfaction, il prévit bien qu'il y trouveroit du profit, en attirant par ce moyen un plus grand nombre de spectateurs. Il connoissoit assez le plaisir que l'on prend à entendre dire du mal, pour esperer un grand succès des railleries sur la Medecine, dont il a rempli quelques-unes de ses Pieces.

Quelque ingenieuses que soient toutes ces invectives, elles ne pourroient

pas faire grand tort à la Medecine, si tout le monde jugeoit sainement des choses ; car il n'y a rien de si parfait & de si respectable, qu'on ne puisse tourner en ridicule, en faisant envisager les choses d'un certain biais. Les Libertins n'en usent-ils pas de la sorte à l'égard de la Religion ? Ne le pourroit-on pas faire aisément au sujet de l'administration des Etats & de la Justice ? S'il n'y avoit que le respect qui retînt les Faiseurs de Comedies, on peut s'assûrer qu'ils ne manqueroient pas de franchir le saut, comme on fit à l'égard du Roi Louis XII. On eut l'insolence de le jouer sur le Theatre, comme un avare qui buvoit dans un vase rempli de pieces d'or, sans se pouvoir rassasier. Ce qui donna occasion à cette Scene, c'est que, comme remarque Mezerai, il faisoit très-peu de liberalités ; parcequ'ayant de grandes guerres à soûtenir, & les revenus ordinaires de l'Etat n'y suffisant pas, il n'auroit pû faire de liberalitez qu'aux dépens de ses Sujets, ce qu'il eut toûjours grand soin d'éviter ; car jamais Prince ne les épargna davantage, jusque-là même qu'il aima mieux perdre

ſes conquêtes, que de fouler ſes peuples.

Les railleries ſont dangereuſes en cela, qu'elles donnent aux penſées les moins ſolides, une pointe qui penetre aiſément l'imagination, & fait ſouvent plus d'impreſſion que les meilleurs raiſonnemens, ſi l'on ne ſe tient ſur ſes gardes. Les perſonnes judicieuſes ne s'y laiſſent guéres ſurprendre, & quoique le penchant naturel les porte à concevoir du mépris pour ce qui eſt raillé, la raiſon chez eux eſt aſſez forte pour les retenir. Quand ils rient des plaiſanteries qu'on dit ſur une choſe qui ne merite point d'être moquée, ce n'eſt point de la choſe qu'ils rient, mais du tour qu'on y donne.

Il n'en eſt pas de même des petits eſprits, comme ils n'éxaminent rien à fond, ils jugent des choſes non pas par raiſon, mais ſuivant la diſpoſition où ils ſe trouvent à leur égard. Parcequ'ils ſont vivement frappés des plaiſanteries que débite un Comedien, dont le métier eſt d'émouvoir les ſpectateurs par le ton de la voix, & par l'action dont il anime ce qu'il dit, ils ne manquent guéres de regler leurs

sentimens sur ce qu'ils entendent, principalement quand cela est conforme à leur penchant. En vain voudroit-on les désabuser par des raisonnemens, comme ils tiennent pour l'ordinaire du sérieux & du sublime, ils sont au-dessus de leur portée; car il faut de la contention d'esprit pour les concevoir, & de la justesse pour en sentir la force; c'est ce qui fait que les petits esprits ne les comprennent pas assez pour en être touchés. On ne doit donc pas s'étonner que les railleries que Moliere a faites sur la Medecine, ayent reçû tant d'applaudissemens, & que même elles aient produit dans beaucoup de gens un grand mépris pour cet Art. Car le nombre des genies mediocres est incomparablement le plus grand dans toutes sortes d'états & de conditions.

Si l'on veut éxaminer avec attention tous les traits satiriques dont Moliere attaque la Medecine & les Medecins, on ne trouvera rien qui leur puisse porter atteinte, que le stile agreable & comique. Il y a lieu de croire qu'il ne pensoit pas veritablement sur le sujet de la Medecine, comme il fait parler ses personnages; car après l'avoir raillée

dans plusieurs de ses Pieces, il change de langage dans la Preface de la Comedie du Tartuffe. *La Medecine*, dit-il, *est un Art profitable, & chacun la revere comme une des plus excellentes choses que nous ayons.* On doit plûtôt juger de ses veritables sentimens par ce qu'il dit en cet endroit, que par ce qui est répandu dans ses Comedies. Car dans une Préface, un Auteur parle lui-même, & dans une Comedie il fait parler differens personnages, dont il n'épouse pas les sentimens.

L'on peut donc conclure de là qu'il estimoit la Medecine en elle-même, & que tout ce qu'il a dit de satirique doit être principalement appliqué aux Medecins. Ainsi il faut croire que sa pensée étoit ou que les Medecins ne sçavoient pas la Medecine, ou qu'ils ne la pratiquoient pas comme il faut. Car cette Science étant bonne en soi-même, comme il le dit, si les Medecins la sçavoient & la pratiquoient bien, tant s'en faut qu'on pût les mépriser, qu'au contraire on seroit dans une obligation indispensable de les honorer. Voions donc si Moliere avoit raison de juger que les Medecins ne

sçûssent ou n'exerçassent pas bien leur profession.

La veritable science d'un Medecin consiste à sçavoir distinguer non seulement les maladies les unes d'avec les autres, mais encore les accidens qui demandent une variation dans la cure, à connoître les remedes les plus convenables qu'on a pû trouver pour les guerir, & à les sçavoir ordonner à propos. Tout cela est si essentiel à un Medecin, que quand il auroit toutes sortes de connoissances, s'il manquoit de quelqu'une de celles-ci, il devroit être regardé comme un mauvais Medecin; au contraire il seroit bon Medecin s'il les sçavoit, quoiqu'il ignorât tout le reste. C'est une verité qu'on ne peut révoquer en doute.

Ainsi pour juger que les Medecins ne sçavoient pas ou n'exerçoient pas bien la Medecine, Moliere auroit dû être certain qu'ils n'avoient pas ces connoissances, ou qu'ils ne s'en servoient pas. Pour assûrer que les Medecins ne sçavoient pas distinguer les maladies les unes d'avec les autres, il auroit fallu qu'il les eût distinguées lui-même: pour décider qu'ils ne conoissoient

pas les meilleurs remedes qu'on a découverts pour les guérir, il auroit fallu qu'il eût connu quels sont les meilleurs : pour accuser les Medecins de ne s'en pas servir à propos, il auroit fallu qu'il n'eût pas ignoré les occasions où l'on doit les employer : s'il avoit eu toutes ces connoissances, il auroit été lui même bon Medecin, ce que ni lui ni personne n'a jamais pensé.

De là on doit conclure que c'est contre toute sorte de raison qu'il s'est mêlé de décider si les Medecins sçavoient ou éxercoient la Medecine comme il faut ; aussi n'y a-t-il pas d'apparence qu'ayant de l'esprit comme il en avoit, il ait prétendu d'abord que ses invectives fussent regardées comme des verités : il n'avoit sans doute d'autre but que de railler les Medecins, sans sortir de la vrai-semblance selon les regles de son Art ; mais ayant reçû de grands applaudissemens, & ses railleries ayant fait impression sur l'esprit du Public, l'amour propre l'aveugla au point de lui faire croire, que ce quil avoit dit étoit veritable, & que les Medecins meritoient d'être meprisés.

C'est ainsi que ces trois fameux Adversaires de la Medecine l'ont attaquée

avec une pareille animosité, quoique d'une maniere fort differente. Petrarque l'insulte avec furie, Montagne la mépriſe comme de ſang froid, & Moliere l'a tourne en ridicule. Tous trois en jugent ſans connoiſſance & ſans experience. Pour les preuves, ils n'en rapportent aucune aſſez ſolide & aſſez convainquante pour perſuader ceux qui veulent faire uſage de leur raiſon. Ils n'ont pas laiſſé neanmoins d'avoir bien des partiſans, & de ſuſciter un grand nombre d'Ennemis à la Medecine. Cela vient de ce qu'il y a peu de gens capables de bien diſcerner le vrai d'avec le faux, & qu'on ſe laiſſe plûtôt perſuader par la maniere dont on dit les choſes, que par la force des raiſons.

En effet ſi le bon ſens regloit les ſentimens des hommes, le conſentement unanime de ceux qui paſſent leur vie auprès des malades, & qui connoiſſent par experience l'effet des remedes, ne devroit-il pas convaincre entierement de l'utilité de la Medecine? Si ce qu'en diſent les Medecins paroît ſuſpect, il en faut juger ſur ce qu'ils font dans leurs maladies, ou dans celles des perſonnes qui leur ſont les plus cheres,

comme de leurs femmes & de leurs enfans. On doit être persuadé qu'en ces occasions, ils agissent comme ils pensent, c'est-à-dire qu'ils prennent le parti qu'ils croient le meilleur ; que l'on examine donc ce qu'ils font alors, on verra qu'ils se servent des remedes qu'ils prescrivent aux autres, que souvent même ils appellent leurs confreres pour prendre leurs avis ; c'est une preuve bien évidente qu'ils ont reconnu qu'il valoit mieux s'en servir, que de s'abandonner à la nature seule.

Ceux que leur profession engage à voir souvent des malades, comme les Apoticaires & les Chirurgiens, en usent de la même maniere que les Medecins. Les personnes qui ont passé leur vie dans les Hopitaux auprès des malades, se servent aussi de remedes dans leurs maladies, ce qu'ils ne feroient pas sans doute, s'ils n'avoient remarqué qu'ils eussent été utiles aux autres. Or comme personne ne peut mieux juger de ce qui regarde un Art, que ceux qui en font profession, c'est aussi à eux qu'il faut s'en rapporter sur les differens qui naissent au sujet de cet Art. Ainsi pour éclaircir

un doute qui regarde la Marine, on consulte les gens qui ont été long-tems sur mer ; pour lever une difficulté qui concerne l'art militaire, on prend l'avis des Officiers qui ont vieilli dans le service.

De même si l'on veut sçavoir à quoi s'en tenir sur le fait de la Medecine, & connoître lequel est le plus avantageux, d'abandonner la cure de la maladie à la nature seule, ou de l'aider avec les remedes, il faut en croire ceux qui en peuvent juger par l'éxperience qu'ils en ont, d'autant plus qu'il n'est pas raisonnable de se défier de leur sincerité, puisqu'ils les mettent en usage pour eux mêmes.

CHAPITRE IV.

Des principes de la Medecine.

C'Est un reproche qu'on fait très-souvent aux Medecins, que leur Art n'a aucun principe assuré ; quelques-uns même d'entr'eux en tombent aisément d'accord, ne faisant attention qu'aux connoissances évidentes

qui ſont communes à tous les hommes, & qui leur ſont données avec la raiſon. Rien n'eſt plus facile que de déſabuſer ceux qui ſont dans cette erreur, il ne faut pour cela que rapporter quelques-uns de ces principes.

On entend par principe une connoiſſance certaine, évidente, & generale, dont on ſe ſert dans une ſcience pour en tirer les conſequences qui lui appartiennent.

Il y a de deux ſortes de principes qui ſervent de fondement aux ſciences humaines ; les uns ſont des verités évidentes par elles-mêmes, & qui perſuadent l'eſprit dès qu'on les conçoit ; les autres ſont des verités qui ne ſont pas connues par les lumieres de la raiſon, mais que l'experience a fait découvrir.

Les Mathématiques qui de toutes les ſciences ont été traitées avec le plus d'éxactitude, ſont établies ſur ces deux ſortes de principes. Dans l'Algebre, la Géometrie & l'Arithmetique tous les principes ſont de la premiere eſpece ; dans l'Optique, la Mechanique, la Muſique & l'Aſtronomie on ſe ſert de ces deux ſortes de principes.

Quoique les verités que l'on découvre par l'experience, ne ſoient pas auſſi generalement connues que les verités évidentes par elles-mêmes, & que ce ne ſoit pas aſſez de les concevoir pour en être perſuadé, elles ne laiſſent pas d'être ſuffiſantes, pour ſervir de fondement aux ſciences : puiſque les parties des Mathematiques où l'on s'en ſert, ſont eſtimées de tout le monde comme très-certaines, & les raiſonnemens dans leſquels on les emploie, ſont regardés comme de bonnes demonſtrations. Car par exemple, ce n'eſt que de l'experience qu'on tient ce principe, ſur lequel eſt fondée la Dioptrique, que les rayons de lumiere paſſant de l'air dans le verre ſont rompus, enſorte que le ſinus de l'angle d'inclinaiſon eſt au ſinus de l'angle rompu comme 3 eſt à 2, & que la lumiere paſſant de l'air dans l'eau, les rayons ſont rompus, enſorte que le ſinus de l'angle d'inclinaiſon, eſt au ſinus de l'angle rompu, comme 4. eſt à 3. Quoique ce ſoit une verité certaine, on a beau en concevoir le ſens, on n'en eſt point convaincu ſi l'on n'en a fait l'experience.

La Catoptrique est fondée sur cet autre principe, que l'angle de reflexion est égal à l'angle d'incidence, ce que l'experience seule a fait connoître.

C'est aussi par l'experience qu'on a trouvé ce principe qui sert de fondement à la Mechanique, que les poids inégaux sont en équilibre, quand ils sont eloignés du point d'appui en distance reciproque de leur poids.

Il est inutile d'en rapporter plus d'exemples; ceux qui ne sçavent pas ces parties de Mathematique en seroient ennuyés; & ceux qui les sçavent, sont assez persuadés par la connoissance qu'ils en ont, qu'elles renferment plusieurs principes tirés de l'experience: & même sans chercher des exemples, il n'y a qu'à considerer que pour une demonstration il suffit que la consequence soit juste, & que les principes sur laquelle elle est établie soient assurés: or qu'une verité soit naturellement connue, ou que nous l'ayons découverte par l'experience, dès qu'elle est évidente, elle est toujours certaine.

La Medecine n'a point de principes évidens

évidens par eux-mêmes, & connus naturellement de tous les hommes. Dieu n'ayant pas voulu leur découvrir les secrets ressorts de la nature, il leur a caché ceux desquels dépendent les fonctions de leur corps. C'est pourquoi nous n'avons point de connoissance des parties insensibles qui en composent les organes & les humeurs, ni par consequent des desordres qui arrivent à ces parties, & dont la plûpart des maladies tirent leur origine : & même nous ne connoissons pas naturellement les parties sensibles qui sont au dedans du corps, & que l'on découvre par l'ouverture qu'on fait des cadavres.

On est aussi peu éclairé sur la nature des remedes capables de rétablir les desordres qui surviennent au corps, puisque leur vertu consiste principalement dans une disposition particuliere des parties insensibles dont ils sont composés, laquelle étant par consequent inconnue, on ne peut découvrir la convenance ou la disconvenance que ces parties insensibles ont avec celles du corps humain, du vice desquelles dépendent les maladies. Ainsi

la lumiere naturelle ne nous decouvrant rien sur ce sujet, la seule ressource qui est restée aux hommes est l'experience, & c'est par son secours qu'ils ont trouvé ce que la Medecine a d'utile.

Tout ce qu'on a decouvert d'assuré au sujet des fonctions doit être regardé comme des principes de la Medecine, dont l'objet est de conserver ces fonctions en leur état naturel, & de rétablir le dérangement qui y survient. Car puisque ce sont des verités évidentes dont la consideration appartient à la Medecine, puisqu'elles sont aussi étendues que l'objet de cet Art, & qu'elles servent pour la conservation & le rétablissement de la santé, pourquoi ne les regarderoit-on pas comme des principes de la Medecine?

Or il est indubitable qu'on connoît certainement quantité de choses dans les fonctions du corps: voila donc déja plusieurs principes. De plus les observations reiterées que les Medecins ont faites jusqu'à présent de ce qui est bon ou mauvais, soit quand on est en santé, soit lorsqu'on est malade, ont établi la verité de plusieurs preceptes très-

utiles pour conſerver la ſanté, & pour guérir les maladies : ce ſont encore d'autres principes; il faut rapporter des exemples des uns & des autres.

La principale des fonctions eſt la circulation du ſang : c'eſt par elle que les parties reçoivent leur nourriture, & que le ſang eſt preſervé de corruption, de même que l'eau qui coule ſe conſerve dans ſa bonté par ſon mouvement, au lieu qu'elle ſe corrompt quand elle ſejourne ; ce qui arriveroit d'autant plûtôt au ſang, qu'il eſt plus facile à ſe corrompre que l'eau. Tant que dure la circulation du ſang, la vie ſubſiſte auſſi : dès que cette circulation ceſſe, la vie finit à l'inſtant.

Le ſang n'a pas le mouvement de circulation par lui-même, il faut qu'il ſoit pouſſé par la force des parties ſolides. La principale eſt le cœur qui comme une pompe refoulante placée au milieu du corps, pouſſe le ſang juſqu'aux extremités. Le mouvement des parties voiſines des vaiſſeaux aident à la circulation, comme il paroît dans les ſaignées du bras : car on y voit le ſang ſortir avec plus de viteſſe quand on remue les doigts, ce

qui ne vient que de l'action de leurs muſcles ſur les vaiſſeaux voiſins. Il y a auſſi quelque apparence que les arteres ont un mouvement de compreſſion & de dilatation, par lequel elles chaſſent le ſang qu'elles contiennent & en reçoivent de nouveau.

La reſpiration n'eſt pas moins neceſſaire à la vie que la circulation du ſang, non ſeulement parce que le ſang de tout le corps paſſant par le poumon y eſt ranimé par l'air, comme le montre la couleur qu'il a en y entrant qui eſt d'un rouge obſcur, laquelle devient d'un rouge éclatant après qu'il y a paſſé, mais principalement parce que le ſang ne ſçauroit traverſer les poumons ſans la reſpiration, qui le fait aller dans le ventricule gauche du cœur, d'où il eſt enſuite pouſſé vers toutes les parties du corps, ſans quoi la circulation du ſang ſeroit interrompue, & la vie qui en depend finiroit bientôt.

Toutes les parties du corps tant fluides que ſolides ſouffrant à tout moment quelque déchet, ont beſoin d'être continuellement réparées : ſans cela toute la machine du corps ne pour-

roit long-tems subsister : delà vient la necessité de prendre de tems en tems de la nourriture, pour remplacer ce qui s'est dissipé. Mais avant que les alimens fournissent cette nourriture, il est necessaire qu'ils ayent reçu differentes préparations. Ils sont d'abord convertis en chyle dans l'estomach & dans les intestins ; ce que le chyle contient de plus fluide & de plus subtil va se mêler au sang, avec lequel il est pousse vers toutes les parties du corps, pour les maintenir en bon état, & pour les rendre capables d'exercer leurs fonctions.

Quelque bien que le chyle soit preparé, il contient toujours quantité de superfluités, qui n'étant pas propres aux usages auxquels le sang est destiné, il y a dans toutes les parties, des émonctoires qui font l'office de tamis, en separant du sang ce qui est utile d'avec ce qui est inutile. Ces superfluité sont ensuite rejettées dehors par les endroits convenables.

Ce sont là les principales fonctions du corps, sur lesquelles il n'est pas necessaire de s'étendre davantage, puisque ce n'est pas ici le lieu d'entrer

dans un grand détail de tout ce que l'on connoît de certain touchant les fonctions.

Entre les preceptes de la Medecine qui concernent la conservation de la santé, & qu'on doit regarder comme des principes de cette science, les plus generaux & les plus communs sont ceux qui suivent.

Pour conserver sa santé il faut éviter toutes sortes d'excès, parce qu'ils font violence aux parties, or l'on sçait que plus on tourmente quelque corps, plus il s'use; c'est pourquoi l'excès dans le boire & dans le manger sont préjudiciables : car soit que la digestion se fasse par la fermentation, comme quelques-uns le soutiennent, soit que le broyement seul en soit la cause, comme d'autres le pretendent, soit qu'elle se fasse d'une autre maniere, il est constant que l'estomach ne peut digerer qu'une certaine quantité d'alimens ; c'estpourquoi si l'on en prend davantage, ou ils ne se digereront qu'imparfaitement, ou même ils se corrompront tout-à-fait ; & comme ce defaut de coction ne se repare point par les autres preparations que le chyle

reçoit avant que d'être propre à nourrir les parties, il s'ensuit qu'elles seront plûtôt chargées & embaraſſées par les matieres crues & indigeſtes qui y viendront, qu'elles ne seront réparées par un suc convenable à leur entretien. Ainſi les fonctions en seront troublées, à moins que les parties ne faſſent de grands efforts pour chaſſer ce qui leur eſt nuiſible: c'eſt ce qui fait que les perſonnes adonnées aux excès ne vivent pas ſi long-tems que les autres, ſi elles ne ſont d'une complexion extrémement robuſte.

Les exercices trop violens & trop frequens uſent les parties du corps par les ſecouſſes qu'ils leur donnent. On peut dire la même choſe à proportion des veilles exceſſives, & de la debauche des femmes, &c. les paſſions violentes font encore le même effet.

Le trop grand repos eſt auſſi fort contraire a la ſanté, parceque les ſuperfluités qui proviennent des alimens ne ſont pas ſi facilement chaſſées du corps, que quand on fait un exercice moderé, qui faiſant circuler le ſang avec plus de vigueur, les ſuperfluités ſont pouſſées plus fortement dans les

émonctoires, ainsi elles traversent plus aisément ces tamis, au lieu que lorsqu'elles y abordent avec peu de force, elles s'y arrêtent plûtôt & bouchent le passage aux autres qui se presentent pour entrer. Le sommeil trop long fait à peu près le même effet que le trop grand repos. Le chagrin & l'inquietude ralentissent les fonctions & les derangent à la fin, d'où vient que les fous qui en sont exempts, ne sont pas si souvent malades que les autres.

Quand on veut faire quelque changement considerable dans la maniere de vivre, il faut que ce soit dans la santé, parce qu'alors toutes les parties étant en bon état, elles soutiendront mieux ce dérangement.

Après les repas il faut éviter les exercices violens & les grandes applications, parceque la digestion en est troublée, & comme elle est d'une grande importance pour la santé, on doit être porté à fuir tout ce qui est capable d'y nuire.

Il ne faut point faire de remedes quand on est en bonne santé : car les remedes different des alimens en ce que ceux-ci sont pour conserver le

corps dans l'état qu'il est, & ceux-là pour changer l'état où il se trouve. Ainsi quand on se porte bien si l'on se sert de remedes, on doit apprehender qu'en changeant l'état du corps ils ne le rendent malade. D'où vient que les purgations affoiblissent & fatiguent plus les gens sains, que ceux qui ne le sont pas, comme Hippocrate * l'a fort bien remarqué ; d'ailleurs si l'on prend des remedes violens, ils usent le corps : & si l'on en prend de doux, on se prive par là des avantages qu'on en pourroit tirer quand on devient malade. Car alors ils ne font plus d'effet, parce que le corps y est accoutumé : de sorte qu'on est obligé de se servir de remedes violens qui fatiguent trop.

La Medecine prescrit plusieurs regles pour la guérison des maladies qui ne sont pas moins certaines, que les principes que je viens de rapporter touchant la conservation de la santé, comme on en peut juger par celles qui suivent.

Il est plus avantageux d'avoir moins de sang & qu'il circule mieux, que d'en avoir une plus grande quantité,

* *Aphorism. 36. & 37. Sect. 2.*

& qu'il circule moins bien ; parce que la circulation du sang se faisant mieux, c'est un acheminement à la guérison, au lieu que quand elle se fait plus mal, le vice du sang augmente, & par consequent la maladie.

Lorsqu'on sent quelque douleur fixe dans une partie, on en doit conclure qu'il y a quelque humeur qui s'y arrête, il faut pourtant excepter les occasions où il y a dans quelque partie un corps étranger, qui y cause de la douleur.

Quand il y a une trop grande plenitude d'humeurs, il faut faire quelque évacuation, puisque cette trop grande quantité d'humeurs est un obstacle à leur circulation.

Dans la cure des maladies on doit suivre la route qui est marquée par la nature. Ainsi quand un malade a l'estomach chargé & qu'il a des envies de vomir, on doit seconder ce mouvement de la nature & procurer le vomissement.

Comme le but qu'on a, en donnant des remedes, est d'aider la nature à chasser la maladie ; lorsqu'elle fait assez bien elle seule, on doit la laisser agir & ne point user de remedes.

Dans les grands maux il faut des remedes très-efficaces, car ſi l'on employe des remedes trop peu actifs, la nature eſt ſouvent accablée par la violence du mal, n'ayant pas des ſecours aſſez prompts & aſſez puiſſans.

Il eſt plus à propos de traiter une maladie avec peu de remedes, que d'en employer beaucoup, pourvû neanmoins qu'on ait lieu de croire qu'elle ſera auſſi ſûrement & auſſi promptemen guérie.

Il vaut mieux traiter une maladie avec des remedes doux qu'avec des remedes violens, quand les uns & les autres ſont également bons : parce que les premiers fatiguent moins le corps.

On doit plus s'attacher à remedier à la maladie qu'aux ſymptomes, mais quand ils ſont plus dangereux que le mal même, il faut leur donner la principale attention. Par exemple lorſque dans une fievre il ſurvient une hemorragie ſi conſiderable, qu'elle jette les malades dans un grand danger, il faut plus s'appliquer alors à arrêter l'hemorragie, qu'à guérir la fievre.

C'eſt une plus grande faute de donner un remede qui ne convient pas, que de manquer d'en donner un qui convient, parcequ'en donnant un remede qui ne convient pas on empêche la nature d'agir; au lieu que quand on ne donne pas ce qui ſeroit à propos, rien ne fait obſtacle à la nature qui travaille toujours à guérir la maladie.

D'où il ſuit qu'on ne doit jamais ordonner de remedes ſans avoir de bonnes raiſons pour croire qu'ils ſont propres pour ſoulager le malade. Parce que ſi on lui en donne ſans avoir de bonnes raiſons, il arrivera le plus ſouvent qu'on lui en fera prendre qui ne lui conviendront pas.

Comme il eſt au-deſſus du pouvoir des hommes de trouver des moyens de guérir infailliblement quelque maladie que ce ſoit, il faut ſe ſervir de ceux qui réuſſiſſent plus ſouvent & que la nature ſeule & que les autres remedes. Tous les preceptes que la Medecine preſcrit pour la cure des maladies en particulier, ne ſont que des applications de celui-ci.

La principale vûe qu'on doit avoir

dans la cure des maladies, est d'empêcher le malade de mourir ; l'on doit ensuite se proposer d'appaiser la violence de la maladie, & d'en abreger la durée ; en troisiéme lieu il faut faire son possible pour menager les forces du malade, afin qu'il ne soit pas si long-tems à se rétablir.

De ce principe il suit que dans toutes sortes de maladies, il faut preferer la methode la plus sûre pour sauver la vie, quand même elle ne seroit pas si bonne pour abreger le cours de la maladie, & en moderer la violence.

Il suit encore qu'un remede qui affoiblit plus, & qui en même tems est meilleur pour abreger le cours de la maladie & en calmer la violence, doit être preferé à celui qui affoiblit moins & qui n'y est pas si bon. C'est ce qui fait voir l'erreur de quantité de personnes, qui s'allarment dès qu'on propose un remede qui affoiblit, sans considerer s'il y en a d'autres qui réussissent aussi bien & qui n'affoiblissent pas tant.

Dans les maladies qui prennent par accès, il faut choisir les intervalles pour donner de la nourriture & faire

les remedes pour guérir la maladie, on doit n'en donner dans l'accès que pour en moderer la violence s'il eſt neceſſaire.

Plus les maladies ſont violentes, moins il faut nourrir le malade ; parceque plus les fonctions ſont en deſordre, moins la digeſtion ſe fait bien. Il faut accorder plutôt des alimens ſolides aux enfans, qu'aux perſonnes avancées en âge. On doit auſſi plutôt permettre les alimens ſolides aux convaleſcens, quand ils ont de l'appetit, que quand ils en manquent. Et lorſqu'un convaleſcent eſt ſans appetit, il ne faut pas le ſolliciter à prendre beaucoup de nourriture.

J'ai dit dans le ſecond Chapitre que la Medecine preſcrivoit des regles certaines pour la cure des maladies, ſur l'eſpece deſquelles on eſt en doute : en voici quelques-unes.

Quand on ne connoît pas préciſément l'eſpece de la maladie, parceque les ſignes en ſont équivoques ; il faut examiner à quelles ſortes de maladies ces ſignes conviennent. Ce doute ne tombe pour l'ordinaire que ſur deux ou trois eſpeces differentes. On doit alors preſcrire des remedes qui leur convien-

nent à toutes s'il y en a, comme il arrive assez souvent : ainsi quand un malade est attaqué d'une fièvre continue avec des vomissemens, une pesanteur de tête, une grande douleur aux reins, on peut conjecturer que c'est la petite verole, ou que ce n'est qu'une fièvre qu'on appelle putride ; quoiqu'on ne puisse pas alors déterminer précisément l'espece de la maladie, on ne laisse pas de faire saigner le malade selon la violence des accidens, & de lui donner quelquefois l'émetique ; parceque ces remedes peuvent convenir dans l'une & dans l'autre de ces maladies, sur tout au commencement.

S'il ne se trouvoit point de remede qui fût propre à toutes les maladies sur lesquelles tombe le soupçon, & que la violence des accidens demandât de prompts secours ; il faudroit ordonner des remedes convenables à la maladie qui est la plus dangereuse de celles qu'on soupçonne, lesquels neanmoins ne fussent pas contraires aux autres maladies.

Lorsqu'entre les maladies sur lesquelles tombe la conjecture, il y en a une qui n'est pas mortelle, & que les

autres le ſont de maniere que le malade n'en puiſſe pas revenir, il le faut traiter comme s'il étoit attaqué de celle qui n'eſt pas mortelle; puiſque s'il en a une qu'on ne puiſſe guérir, tous les ſecours qu'on lui donneroit pour lui ſauver la vie ſeroient inutiles. Par exemple, quand il y a des ſignes qu'une partie noble eſt gâtée, en ſorte neanmoins que ces ſignes ſe trouvent auſſi, quand la maladie ne vient que d'une certaine alteration d'humeurs, il faut traiter le malade comme ſi on ſçavoit que tout ſon mal conſiſtât dans ce vice des humeurs. Mais dans tous ces cas il eſt néceſſaire de faire attention aux autres maladies ſur leſquelles on eſt en doute, afin de ne rien faire au moins qui puiſſe y être contraire.

On ne doit pas regarder ces principes comme les ſeuls que la Medecine renferme, ce n'eſt pas ici le lieu de les rapporter tous. Ce que l'on vient de dire n'eſt que pour faire voir que la Medecine a ſes principes aſſurés comme les autres Sciences; il faut répondre à préſent à quelques objections qu'on pourra faire contre ces principes.

Comme

Comme un principe doit être une verité certaine, generale, & telle qu'on en puisse tirer des consequences utiles dans la Science dont il fait partie, on peut attaquer ces principes sur leur certitude, sur leur generalité, & sur leur utilité.

La certitude étant la principale condition necessaire pour un principe, c'est le détruire entierement que de montrer qu'il n'est pas tout-à-fait certain. Ainsi pour bien établir ceux qu'on a rapportés, il faut réfuter les raisons qui pourroient en faire douter.

On dira sans doute, pour montrer que les principes qui regardent la conservation de la santé sont incertains, qu'on voit plusieurs personnes qui les observent exactement, devenir souvent malades, & que d'autres qui ne les observent pas, jouissent d'une parfaite santé. On peut faire une objection pareille contre les maximes qui regardent la cure des maladies, puisque beaucoup de gens guérissent de leurs maux, quoi qu'on n'ait pas suivi ces preceptes en les traitant, & que d'autres meurent après avoir été traités suivant toutes ces regles.

Pour detruire ces raisons il suffit de faire observer que la certitude d'un principe ne depend pas de l'infaillibilité de son application. L'art de la Marine le fait assez voir, car quoiqu'il ait des principes certains qui sont fondés sur des principes geometriques, il arrive neanmoins qu'en les suivant on ne laisse pas de faire naufrage ; & même quelque inconteſtables que soient les verités geometriques, leur application est sujette à l'erreur : si plusieurs Geometres mesurent séparément une distance considerable par la Trigonometrie, s'ils toisent la même surface ou le même solide, s'ils font le nivellement de quelques lieux éloignés, quoiqu'ils ayent observé de leur mieux toutes les regles de Geometrie, il se trouve le plus souvent de la difference dans leurs calculs, & par consequent de l'erreur ; on auroit tort neanmoins d'en conclure que leurs regles sont incertaines ; car cela vient & du defaut des instrumens dont ils se servent & de l'impossibilité qu'il y a d'operer aussi juste qu'on pense.

Mais si l'on veut des exemples plus familiers, les jeux d'Ombre & de Tric-

trac peuvent en ſervir. Car dans ces jeux il y a des façons de jouer qui ſont inconteſtablement preferables à d'autres, comme quand en jouant d'une certaine façon il y a deux ou trois manieres de gagner & une de perdre, il eſt indubitable qu'il faut la preferer à une autre où il y auroit trois manieres de perdre, & une ſeule de gagner. Ainſi on peut regarder ces regles comme certaines, puiſque pour bien jouer il eſt certain qu'il faut s'y conformer, mais quoiqu'on joue ſelon toutes les regles, on ne laiſſe pas ſouvent de perdre.

On peut dire la même choſe de la Medecine, quoiqu'une partie des principes ſur leſquels ſa pratique eſt fondée ſoient certains, le ſuccès n'en eſt pas toujours heureux. Cela vient de ce qu'il y a ſouvent dans les maladies quelque choſe de caché & d'impenetrable aux hommes : ce qui fait que les remedes font quelquefois un effet tout contraire à celui qu'on en attendoit. C'eſt pourquoi on ne peut pas être auſſi ſûr de l'évenement, que ſi on avoit une pleine & entiere connoiſſance du corps de l'homme, des

maladies dont il eſt attaqué, & des remedes propres à les guérir. Mais cela n'empêche pas qu'un precepte ne doive paſſer pour aſſûré, lorſqu'en le ſuivant on eſt certain de faire ce qui réuſſit le plus ſouvent.

Pour combattre la generalité des principes qu'on a rapportés, on pourra dire qu'il y en a pluſieurs qui doivent être reſtraints & que l'on feroit bien des fautes, ſi l'on ſe regloit ſur ces principes en toutes ſortes d'occaſions. Il eſt vrai qu'il y en a qui ſouffrent quelques exceptions ; mais ils ne laiſſent pas dêtre aſſez étendus pour leur donner le nom de principes. Quoiqu'il y ait des exceptions à faire dans la plus grande partie des principes de la Morale & de la Juriſprudence, ils ſont neanmoins regardez de tout le monde comme de veritables principes. Par exemple c'eſt un des principes les plus generaux de la Juriſprudence, que celui qui porte, qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient ; il y a pourtant des cas où on ne le doit point faire : comme quand un homme étant en colere demande ſon épée pour en percer quelqu'un, il ne faut pas la lui

rendre alors. C'eſt un principe de Morale qu'on doit garder inviolablement le ſecret ; mais quand ce ſecret regarde les crimes contre la perſonne du Prince, ou les interêts de l'Etat, on tient communément que ce precepte n'oblige plus.

A l'égard de l'utilité qu'on peut retirer de la plûpart des principes rapportés ci-deſſus, elle eſt aſſez manifeſte pour n'avoir pas beſoin d'être prouvée, de ſorte que s'il y a quelque difficulté, c'eſt ſur les connoiſſances certaines que l'on a touchant les fonctions ; mais il eſt aiſé de faire voir l'utilité de ces connoiſſances, puiſque les Medecins s'en ſervent tous les jours avec ſuccès pour trouver les remedes qui conviennent dans un grand nombre de maladies ; & afin de ne laiſſer aucun doute ſur ce ſujet, il en faut voir quelques applications.

La connoiſſance de la circulation du ſang nous decouvre l'utilité de la ſaignée dans toutes les inflammations. Car le mouvement du ſang ayant peine à ſe faire dans la partie enflammée, il arrive qu'il s'y altere conſiderablement, & même s'y corrompt tout-à-

fait & se change en matiere purulente. Or comme la saignée facilite la circulation du sang, on peut conclure que ce remede convient dans les inflammations. Ce raisonnement doit passer pour une demonstration, pourvû qu'il soit assûré que la saignée facilite la circulation du sang : c'est ce qu'il est aisé de démontrer ; car le mouvement du sang dependant de la force des solides, si cette force n'est pas diminuée à proportion de la quantité du sang qu'on tire, la force qui demeure après la saignée sera plus grande par rapport au sang qui reste : ainsi elle le poussera plus facilement. Or l'experience fait voir que la force qu'ont les parties solides à pousser le sang, n'est pas diminuée à proportion de la quantité du sang qu'on tire, lorsque cette quantité ne va pas au de-là de ce que le malade peut supporter, comme il paroît par quantité d'experiences, & entr'autres par celle-ci. Quand la respiration a été pendant quelque tems empêchée par une cause exterieure, en sorte que la personne soit si mal, qu'à peine on lui sente le pous, ou que même il soit tout-à-fait imperceptible, il est certain

que la circulation du sang est fort diminuée ; le meilleur remede pour faire revenir cette personne est de la saigner, si on le fait assez tôt, le pous augmente peu à peu, & la circulation se rétablit à la fin, ce qui n'arriveroit pas si la force des solides étoit affoiblie par la saignée, à proportion de la quantité du sang qu'on lui a tiré. Ainsi on peut conclure certainement que la saignée facilite la circulation du sang, & que par consequent elle convient dans les inflammations : ce qui s'accorde parfaitement avec l'experience.

On peut faire deux objections contre ce raisonnement, la premiere est que le mouvement des muscles, & par consequent celui du cœur dépend du sang, comme l'experience le fait voir ; car si on lie l'artere qui fournit du sang à un muscle, il perd aussi-tôt son mouvement ; d'où il semble s'ensuivre que si on diminue la quantité du sang, la force du cœur diminue à proportion.

Il est vrai que le mouvement des muscles dépend en partie du sang, mais non pas entierement ; puisque si l'on fait une ligature au nerf qui se distribue à

un muscle, son mouvement est aboli, quoique l'artere lui porte du sang à l'ordinaire. Ainsi les nerfs contribuant au mouvement des muscles, soit que la saignée ne diminue que très-peu, ou même point du tout ce que le nerf qui va au cœur fournit pour son mouvement, soit que cela arrive de quelqu'autre maniere, il faut s'en tenir à l'experience qui fait voir que la saignée ne diminue pas la force des solides à proportion de la quantité du sang qu'on tire, quand elle n'est pas excessive.

La seconde objection est, qu'on ne sçait pas précisément quand la quantité du sang qu'on tire, est proportionnée à l'état du malade; & comme la saignée ne facilite la circulation du sang qu'avec cette circonstance, quand il seroit vrai que dans cette occasion la saignée facilitât la circulation du sang, on n'en peut pas faire une regle de pratique.

Mais quoiqu'on ne puisse determiner avec une précision geometrique, la quantité de sang qu'on peut tirer à un malade sans aller au delà de ce qu'il peut supporter, on peut au moins s'en

tenir

tenir pour l'ordinaire à une quantité qui certainement n'excedera pas ſes forces, & quoiqu'on puiſſe s'y tromper, quand la violence des ſymptomes oblige d'en tirer tout ce qu'on croit que le malade pourra ſoutenir, cela ne fait rien contre la certitude du precepte. Car en Juriſprudence c'eſt une maxime generalement reconnue comme principe, qu'il ne faut punir que les coupables, quoiqu'en certains cas il ſoit difficile de connoître ſi un homme eſt coupable ou non, & que quelquefois on puniſſe un innocent en penſant punir un coupable. De même quoiqu'en certaines occaſions on puiſſe ſe tromper ſur la quantité du ſang qu'on croit pouvoir tirer à un malade, ſans aller au delà de ce qu'il peut ſupporter, cela n'empêche pas qu'on ne doive regarder comme une verité conſtante, que la ſaignée facilite la circulation du ſang, quand elle ne va pas à l'excès.

Ce qu'il y a de connu ſur la reſpiration, & ſur l'étroite liaiſon qui ſe trouve entre cette fonction & la circulation du ſang, n'eſt pas ſans utilité. Car on en doit inferer que la difficulté de

reſpirer eſt un ſymptome très-fâcheux dans toutes ſortes de maladies, mais principalement dans celles où le ſang eſt fort vicié : parceque le mouvement du ſang étant neceſſaire pour l'empêcher de ſe corrompre, lorſqu'il eſt déja vicié & que ſon mouvement de circulation diminue, il acheve plutôt de ſe corrompre entierement ; il ſuit de là que dans cette occaſion la ſaignée eſt un bon remede, parcequ'elle facilite la circulation du ſang, c'eſt auſſi ce que l'experience fait voir. Car il n'y a aucun remede dont on reçoive plus de ſoulagement que de la ſaignée, dont l'effet eſt ſouvent alors ſi ſenſible, qu'à meſure que le ſang ſort, le malade s'aperçoit que cette difficulté diminue.

Ce que l'on connoît de certain ſur la digeſtion eſt encore très-utile en beaucoup d'occaſions. Par exemple cela ſert à faire connoître l'erreur de bien des gens qui voyant un malade fort affoibli par une grande maladie, dès qu'il commence à ſe rétablir, le preſſent de manger, ſans prendre garde s'il eſt en état de digerer comme il faut ce qu'ils veulent lui donner. Car puiſque les alimens doivent être bien digerez pour

nourrir, il est certain que si le malade mange plus qu'il ne peut digerer, bien loin qu'il en soit fortifié, cet excès empêchera qu'il ne se retablisse : comme Hippocrate l'a fort bien remarqué Aphorism 8. Sect. 2. *Quand celui qui relève de maladie mange bien, & qu'il ne recouvre point ses forces, c'est signe qu'il prend trop de nourriture.*

On peut objecter que quand on a bon appetit, c'est une marque que l'on est en état de bien faire la digestion. Il est vrai que l'appetit qu'on remarque dans un malade, est un signe que la nature se rétablit, & qu'il commence à bien digerer. Il y auroit donc de l'imprudence à un Medecin de prescrire à un malade une nourriture trop legere ; mais il est certain que souvent la grande envie que les convalescens ont de manger, vient autant de la foiblesse de leur imagination, qui est vivement frappée par le sentiment de la faim, que par un veritable besoin d'une grande quantité d'alimens : une preuve de cela, c'est qu'il arrive souvent qu'après avoir demandé à manger avec grand empressement, & s'être fait préparer beaucoup d'alimens, dès qu'ils en ont tâté,

ils s'en degoûtent auſſi-tôt, ou s'ils en mangent beaucoup, ils s'en trouvent incommodés : c'eſt pourquoi il eſt de la prudence du Medecin de bien examiner ce qu'il y a de veritable, & ce qu'il y a d'imaginaire dans l'envie que les convaleſcens marquent avoir de manger.

On peut dire en general qu'il leur eſt plus utile de manger un peu moins qu'un peu trop dans chaque repas. Car s'ils ne mangent point tout-à-fait dans un repas ce qu'ils peuvent digerer d'alimens à la fois, tout le mal qui en peut arriver c'eſt qu'ils ayent faim un peu plutôt, la digeſtion étant plus promptement faite. Mais s'ils mangent plus qu'ils ne peuvent digerer, la coction des alimens étant mal faite, le chyle ne ſera pas bien preparé, & pourra cauſer quelque fâcheux accident, ou même une rechute.

La connoiſſance qu'on a des ſecretions fournit auſſi des lumieres pour ſe conduire dans la cure des maladies. Car quand il en arrive quelqu'une après la ſupreſſion d'une évacuation ſoit naturelle, ſoit contre l'ordre de la nature, c'eſt une regle de s'attacher principalement à faire revenir l'é-

vacuation ſupprimée, ou au moins d'en ſubſtituer quelqu'autre qui en tienne lieu; parcequ'on doit juger que les ſuperfluités qui ſont retenues dans le corps ſont la cauſe du mal, ou du moins l'augmentent, & ſont un obſtacle à la guériſon de la maladie.

Il eſt donc manifeſte que ce que l'on connoît de certain touchant les fonctions du corps, étant d'une grande utilité pour la cure des maladies, doit paſſer pour de veritables principes de la Medecine, auſſi-bien que ceux qui regardent la conſervation de la ſanté & la guériſon des maladies, & que j'ai rapportés ci-deſſus; d'où il ſuit que c'eſt ſans raiſon qu'on reproche aux Medecins que leur Art eſt ſi incertain, qu'il ne s'y trouve aucun principe ſur lequel on puiſſe ſe fonder.

La Medecine ayant un ſi grand nombre de principes aſſûrés doit paſſer pour une veritable ſcience, & non pas pour un Art ſimplement conjectural comme la plûpart du monde ſe le perſuade, & comme quelques Medecins le croyent, par la raiſon que le ſuccès des remedes n'eſt pas aſſuré. C'eſt en quoi on ſe trompe fort: car quoiqu'on ne ſoit pas

certain de réuſſir en ſuivant les preceptes de la Medecine, on ne laiſſe pas de ſe conduire par de bonnes demonſtrations en s'y conformant : par exemple quand la maladie eſt bien caracteriſée & qu'elle eſt aſſez commune tant par ſon eſpece que par les circonſtances qui l'accompagnent, on peut ſçavoir par les obſervations ce qui réuſſit le plus en cette occaſion ; & là deſſus faire ce raiſonnement. Dans toute la conduite de la vie, lorſqu'on ne peut pas avoir ce qui eſt parfaitement bien, il faut choiſir ce qu'il y a de mieux ; or l'on ſçait qu'il n'y a point de remedes infaillibles, & l'on connoît par un grand nombre d'obſervations qu'un certain remede réuſſit le plus ſouvent dans le cas dont ils'agit, il faut donc uſer alors de ce remede. Ce raiſonnement eſt une veritable demonſtration, étant fondé ſur des verités, & la conſequence en étant juſte.

On ne peut pas même dire que l'eſperance qu'on a du ſuccès des remedes ne ſoit fondée que ſur une ſimple conjecture, puiſque l'experience montre qu'en les employant on réuſſit beaucoup plus ſouvent quon ne manque. Ainſi l'on

peut croire quand on veut s'en servir, que le succès sera vrai-semblablement tel qu'on souhaite. Or ce qui est vraisemblable ne doit pas être regardé comme une simple conjecture.

Il est vrai qu'on peut dire que les sistêmes de la Medecine ne sont établis que sur des conjectures ; encore est-ce les traiter bien favorablement. Mais ces sistêmes n'appartiennent pas à la veritable Medecine, comme je le ferai voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Sur les sistêmes de la Medecine.

LA constitution forte & robuste des premiers hommes, jointe à leur maniere de vivre simple & uniforme, les rendoit moins sujets aux maladies que n'ont été leurs Descendans. L'usage des remedes étant par consequent assez rare dans les premiers tems, les connoissances qu'Adam en avoit communiquées à sa posterité étoient moins generalement répandues, & n'ont pû se conserver sans qu'il se glissât beau-

coup d'erreurs sur le tems, la maniere & l'occasion de s'en servir. La rareté des maladies faisoit qu'il étoit très difficile de ramasser un assez grand nombre d'observations sur les effets des remedes pour corriger ces erreurs, & pour donner des preceptes sur les moyens de traiter les maladies. C'est pourquoi dans ces tems-là il n'y avoit point d'Art de Medecine. Quand une personne avoit remarqué le bon effet d'un remede, ou sur lui, ou sur quelque autre, il s'en servoit en pareille occasion, ou le communiquoit à ceux qu'il croyoit attaqués de la même maladie; c'est ce que l'Histoire nous apprend avoir été pratiqué parmi les plus anciens peuples dont on ait connoissance, qui sont les Egyptiens & les Babiloniens. Ils faisoient porter leurs malades dans les places publiques, afin que si quelques-uns des passans sçavoient des remedes qui convinssent aux maladies qu'ils voyoient, ils en fissent part aux malades. On voit par là que la Medecine n'étoit point alors chez eux une profession particuliere.

Cette methode de traiter les malades étoit à la verité sujette à de grands in-

conveniens, mais il étoit difficile de faire mieux alors. Les maladies étant par la ſuite devenues plus frequentes, on a eu plus d'ocaſions de faire des obſervations ſur les mêmes cas, & de remarquer ce qui réuſſiſſoit le mieux. Ces obſervations ayant été recueillies par des perſonnes qui y firent une attention particuliere, on en fit des regles tant pour l'adminiſtration & le choix des remedes, que pour le regime de vivre, pour toute la conduite qu'on doit tenir dans le traitement des malades, & pour la connoiſſance & le diſcernement de leurs maladies, ſans quoi on ne peut rien faire de bien. C'eſt de cette maniere qu'a commencé l'Art de la Medecine, & qu'il a ſubſiſté juſqu'au tems des Philoſophes.

Les merveilles de la nature ayant toujours excité la curioſité des hommes, il s'en eſt trouvé qui ſe ſont donnés beaucoup de peine pour en avoir une connoiſſance plus exacte que les autres, & pour en découvrir les cauſes. Pluſieurs d'entre les Grecs croyant avoir fait du progrès dans cette recherche, ſe donnerent le titre ſuperbe de Sages mais d'autres ſe contenterent de la qua-

lité de Philosophe, qui veut dire amateur de la sagesse, noms qu'ont retenu ceux qui dans la suite se sont appliqués à la connoissance de la nature.

L'homme étant le principal ouvrage de la nature, les premiers Philosophes s'appliquerent soigneusement à le connoître, & à développer le principe de ce qui se passe tant dans son ame que dans son corps; ils tâcherent de découvrir les causes des fonctions du corps en examinant ses parties & tout ce qui y a du rapport. La recherche qu'ils firent de ce qui se passe en l'homme dans l'état naturel, les porta insensiblement à faire attention à ce qui lui arrivoit lorsqu'il ne se trouvoit plus dans cet état, c'est-à-dire lorsqu'il étoit malade, & à sçavoir ce qui pouvoit le retablir en santé.

Il y en eut même plusieurs qui n'en demeurerent pas à la simple speculation, ils s'ingererent de traiter aussi les malades, & se firent Medecins d'une nouvelle espece. Car ceux qui les avoient precedés ne s'etoient reglés que sur l'experience sans beaucoup de raisonnemens: mais ces Philosophes pensant avoir penetré dans les secrets de

la nature, fonderent leur Medecine sur ce qu'ils pretendoient en avoir découvert ; s'imaginant ainsi qu'ils connoissoient les causes tant des maladies que de l'effet des remedes, ils crurent faire la Medecine en gens bien éclairés & non pas comme les autres Medecins qui ne suivoient que l'experience. C'est pourquoi ils ne se contentoient pas d'ordonner des remedes, ils faisoient encore des raisonnemens pour prouver que ces remedes étoient propres pour guérir les maladies.

On prend plus volontiers les remedes qu'un Medecin ordonne, quand il a sçû persuader qu'ils sont propres pour guérir le mal dont on est attaqué. Quelque confiance qu'on ait en lui, on aime mieux d'ordinaire être convaincu par ses raisonnemens, que de s'en rapporter entierement à sa capacité. Ceux qui ne suivent que l'experience manquent souvent de raisons pour prouver l'utilité de ce qu'ils conseillent, ce qui deplaît à plusieurs, & leur donne du mepris pour le Medecin : au lieu que ceux qui suivent les opinions philosophiques, ne sont gueres embaraſſés à trouver des raisons quelles qu'elles soient ; c'est ce

qui fit que ces nouveaux Medecins imposans par leurs grands raisonnemens, prirent bientôt le dessus, de maniere que ceux qui dans la suite se sont addonnés à cette profession, ont été obligés de s'appliquer à l'étude de la Physique pour se mettre en credit, & depuis ce tems-là on trouve peu de Medecins qui ayent eu quelque reputation dans le monde sans être Philosophes.

Les sentimens qu'ont eu les Philosophes sur la nature étant fort differens & ayant changé de tems en tems, la Medecine asservie à la Physique, a subi les mêmes changemens. Ceux qui se sont trouvé assez de genie pour inventer quelque nouveau sistême, n'ont gueres manqué de se produire par cet endroit. Il leur a paru plus beau de se faire chefs de parti, que de suivre les opinions d'autrui. Mais cette multitude de sistêmes differens a fait naître du degoût en plusieurs personnes pour toutes sortes de sistêmes, il les regardent comme des chimeres ingénieuses, & blâment fort les Medecins qui les suivent dans la pratique de la Medecine.

Ce n'est pas une discussion de petite consequence que d'examiner lesquels

ont raiſon ou de ceux qui approuvent les ſiſtêmes, ou de ceux qui les rejettent. Il eſt vrai qu'il importe peu qu'on ſe trompe dans les choſes qui ſont de pure ſpeculation, mais il n'en eſt pas de même de celles qui regardent la pratique de la Medecine ; car alors il s'agit de la ſanté & de la vie des hommes : il eſt donc neceſſaire d'examiner cette queſtion avec toute l'exactitude poſſible.

Dieu n'ayant pas voulu nous donner en naiſſant aucune connoiſſance de la nature des corps, ni des cauſes inſenſibles des effets naturels, & d'ailleurs étant impoſſible de les découvrir par experience, puiſqu'elles ne tombent point ſous les ſens, on devroit les regarder comme des choſes que l'on ne peut connoître, & dont il eſt inutile de tenter la découverte ; c'eſt auſſi ce que nous enſeigne l'Ecriture ſainte. * *Toutes les choſes du monde ſont difficiles, l'homme ne les peut expliquer par ſes paroles.* Mais la difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité, n'a point rebuté les Philoſophes : la lumiere naturelle & l'experience qui ſont les ſeules ſources des connoiſſances ſur leſquelles on puiſſe

* *Eccleſiaſte chap. 1. v. 8.*

faire quelque fond, ne satisfaisant point l'envie qu'ils ont eu de penetrer dans les secrets de la nature, ils se sont avisés d'un autre moyen, qui est de les deviner. Ainsi pour decouvrir en quoi consiste la nature des corps, & quelles sont les causes cachées des effets naturels, ils ont crû qu'il suffisoit d'imaginer quelque chose dans les corps, qui pût leur donner les proprietés qu'ils ont de produire les effets qu'on y observe; comme dans l'explication des énigmes on se flatte d'avoir trouvé le veritable mot, quand celui qu'on a pensé, convient à tout ce qui est énoncé dans l'égnime. Voila la route que tous les Philosophes ont prise, & que les Medecins ont suivie après eux, pour parvenir à la connoissance de la nature.

La diversité qui se trouve dans leurs opinions sur les mêmes sujets, suffit toute seule pour rendre fort suspect ce prétendu moyen de connoître la nature, & ce qui est arrivé de nos jours devroit le faire rejetter entierement. On croyoit avoir bien avancé dans la connoissance des choses naturelles, après qu'un grand nombre de Philosophes qui ont été re-

gardés comme des genies sublimes, s'étoient occupés pendant trois mille ans à développer les secrets de la nature en imaginant des moyens dont les effets naturels pouvoient être produits, lorsque Descartes est survenu, & a changé toute la face de la Philosophie, de sorte que les sentimens qui étoient suivis communément quand il commença de paroître, sont à présent rejettés de presque tout le monde. La maniere dont ce nouveau venu, a deviné que les choses se passoient, étant bien imaginée & plus intelligible que ce que la plûpart des autres en avoient dit avant lui, il s'est fait un grand nombre de sectateurs ; & quoiqu'il ait été vivement attaqué par beaucoup de Philosophes, son sistême s'est élevé avec éclat sur les ruines de l'ancienne Physique, malgré la quantité d'écrits que l'on a faits pour le renverser. Il faut avouer que ce sistême est bien suivi, l'ordre en est tout-à-fait geometrique, & si Descartes ne l'avoit en effet proposé, comme il l'insinue en quelques endroits de ses ouvrages, que comme des imaginations ajustées aux effets naturels, on pourroit regarder sa Physique comme

le Roman le plus ſpirituel qu'on ait jamais fait.

Le ſiſtême de Deſcartes ayant renverſé la Phyſique qui étoit ſuivie quand il parut, & la Medecine ſe trouvant étroitement liée avec cette ſcience, le contrecoup porta ſur la Medecine, & l'a toute boulverſée comme elle l'eſt encore à preſent par la multitude de ſiſtêmes auſquels les Medecins ſe ſont attachés depuis. Car comme Deſcartes avoit établi qu'il ne falloit point s'en rapporter à l'autorité de qui que ce fût en matiere de Phyſique, ſes ſectateurs l'ont exactement ſuivi en ce point, & chacun a pris ou changé à ſa phantaiſie les ſentimens de ce Philoſophe. Ceux d'entre les Medecins qui à ſon exemple & ſuivant ſes principes, ont voulu penetrer dans les ſecrets de la nature en ce qui concerne leur Art, en ont uſé de même. Ainſi donnant carriere à leur imagination, comme ils ne pouvoient pas conformer leurs connoiſſances à la nature, ils ont voulu conformer la nature à leurs connoiſſances, c'eſt-à-dire qu'ils ont diſpoſé & arrangé les cauſes cachées de la nature ſelon ce qui leur eſt venu dans l'eſprit, afin de pouvoir

pouvoir rendre quelque raiſon apparente des effets naturels.

Le mal n'auroit pas été fort grand dans le renverſement qu'une telle doctrine apporta en Phyſique, ſi cette revolution n'avoit pas été plus loin que cette ſcience. En effet que les Phyſiciens croyent que le vuide ſoit neceſſaire pour la production des effets naturels, ou qu'ils jugent qu'il eſt abſolument impoſſible, la nature va toujours ſon train : qu'ils penſent que la lumiere ſoit compoſée de petits globules ou de corps autrement figurés, on n'en voit ni pis ni mieux. Il n'en eſt pas de même des ſiſtêmes de la Medecine, pluſieurs les prenant pour regle de ce qu'ils doivent faire dans le traitement des maladies, leur prarique eſt fondée ſur des imaginations, quand ils les ſuivent ſans conſulter l'experience, ainſi ils traitent alors les malades au hazard. C'eſt donc un deſordre auquel il eſt important de remedier, puiſqu'il eſt viſiblement préjudiciable à la ſanté & à la vie des hommes.

La verité étant unique & la nature toujours la même, pour être convaincu de la vanité des ſiſtêmes, il ne faut que faire attention à la multitude qu'on

en a imaginée, & en considerer la revolution perpetuelle. Ceux qui sont en vogue à présent, ou n'étoient pas encore imaginés il y a cinquante ans, ou du moins étoient fort peu suivis ou même ne l'étoient point du tout ; les choses étoient neanmoins de la même maniere qu'elles sont. Mais cette raison qui est assez évidente pour faire rejetter les systêmes par ceux qui en jugent sans prevention, ne suffit pas pour ceux qui en sont entêtés de quelqu'un, ils penseroient qu'elle n'est bonne qu'à l'égard des autres, c'est pourquoi afin de les faire revenir de leur erreur, je vais essayer de detruire tous les systêmes en les sappant par le fondement.

On entend, en Physique & en Medecine par le mot de systême un assemblage de principes, d'experiences, & d'hypotheses ou suppositions sur quoi on fait des raisonnemens pour parvenir à la connoissance de la nature des corps, & des causes insensibles qui produisent les effets que l'on y remarque.

Il faut avouer que dans les systêmes on employe quelques principes assurés & des experiences très certaines, mais ce sont des appas pour engager dans

l'erreur qui vient à la suite. Si l'on ne se servoit que de ces principes & de ces experiences dans les raisonnemens qu'on y fait, les consequences n'en seroient point douteuses, mais elles ne feroient pas connoître la nature des corps, & les causes insensibles des effets que l'on en observe, parceque ces experiences ne suffisent pas pour les découvrir. C'est pourquoi on y a ajoûté des suppositions par le moyen desquelles il semble qu'on parvienne à ce que l'on cherche, mais comme ces suppositions sont des imaginations, les raisonnemens qui sont appuyés dessus, sont imaginaires, & l'on ne doit nullement s'y arrêter.

Les Auteurs de ces sistêmes ne font que s'éblouir eux-mêmes & tromper les autres par le mélange qu'ils font de principes certains & d'experiences indubitables avec des suppositions imaginaires dans leurs raisonnemens, les consequences qu'ils en tirent n'en sont pas plus assurées. Car lorsqu'un raisonnement est fondé sur une supposition, il n'est bon qu'autant que cette supposition est veritable : par exemple, si un homme demandoit en Justice qu'un au-

tre lui restituât une certaine somme, fondé sur ce raisonnement on doit rendre le depôt qui a été confié ; or je suppose que j'aye confié en depôt à mon adverse partie une certaine somme, donc il me doit rendre cette somme ; il est visible que s'il ne donne pas de preuve suffisante pour montrer que sa supposition est vraie, son raisonnement quoique fondé d'ailleurs sur un principe inconteſtable, ne prouve point la justice de sa demande. De même les raisonnemens que l'on fait dans les sistêmes, étant mêlés de suppositions tout-à-fait douteuses, pour ne rien dire de plus, ils ne servent de rien pour découvrir la verité.

Les défenseurs des sistêmes demeurent bien d'accord que leurs raisonnemens ne sont pas des demonstrations, mais croyant que leurs suppositions sont vraisemblables, ils jugent que les consequences qu'ils en tirent le sont aussi ; or les hommes se trouvant dans une grande obscurité sur ce qu'il y a de caché dans la nature, tout ce qu'on peut faire c'est d'avoir des vrai semblances ; & c'est une verité constante que l'on doit s'en contenter au defaut de la certitude, quand il

est necessaire d'agir. Cette raison paroît assez specieuse, mais n'etant fondée que sur l'équivoque du mot de *vrai-semblance*, pour la detruire il est necessaire d'expliquer ce terme.

Vrai-semblable se prend en deux manieres, il se dit des choses qui sont telles qu'il y a plus de lieu de croire qu'elles se passent de cette façon qu'autrement; ainsi l'on dit qu'il est vrai-semblable qu'un jeune homme survive à un vieillard. Vrai-semblable se prend aussi pour ce qui ne paroît pas impossible, c'est ainsi qu'il faut l'entendre quand on dit, que le sujet d'un Roman ou d'une Comedie doit être vrai-semblable.

Si les suppositions dont on se sert dans les sistêmes étoient vrai-semblables au premier sens, il est sûr que n'ayant pas de certitude, on pourroit s'en servir dans un raisonnement, & la consequence qu'on en tireroit, seroit vrai-semblable dans le même sens: ce qui suffiroit dans le traitement des maladies, parcequ'on pourroit conclure qu'en observant ce que l'on propose, il y auroit lieu de croire que le malade guériroit plutôt, qu'en se conduisant autrement, & c'est tout

ce qu'on peut raisonnablement demander, puisqu'il n'est pas possible d'avoir de la certitude dans cette occasion. Mais quand les suppositions des systêmes seroient vrai-semblables au dernier sens, il faut convenir qu'il est tout-à-fait déraisonnable de fonder aucun raisonnement dessus, principalement quand il s'agit de la vie & de la santé des hommes. Car tout ce qu'on pourroit conclure alors, ce seroit qu'en faisant ce que l'on propose, il ne paroîtroit pas impossible que le malade guérît ; & c'est une chose manifeste qu'il seroit ridicule de faire aucun fond sur une telle consequence.

Or bien loin que les suppositions d'aucun systême soient tellement vrai-semblables, qu'il y ait sujet de croire que les choses se passent de la maniere qu'on le suppose, plutôt que de toute autre, il est fort incertain qu'elles soient même possibles, c'est-à-dire que quand les corps seroient faits suivant les suppositions des systêmes, il est très-douteux qu'ils pussent avoir les mêmes proprietés qu'ils ont, & que tout pût se passer de la maniere qu'il arrive. Il seroit inutile de faire voir ces verités à

l'égard des suppositions qui se trouvent dans les sistêmes des anciens qui sont communément rejettés ; il suffit de montrer que les suppositions des sistêmes qui sont à present les plus suivis, sont aussi defectueuses que je viens de le dire.

Les suppositions de ces sistêmes consistent en ce qu'on imagine une certaine grosseur, un arrangement, une configuration, un mouvement, ou quelqu'autre qualité dans les parties insensibles capable de produire les effets dont on cherche la cause. Les Auteurs des sistêmes regardant la nature de la même maniere qu'une enigme, disent que comme pour expliquer une enigme, on cherche une chose à laquelle convienne tout ce qui y est énoncé, & quand on l'a trouvée, on croit avec raison avoir deviné le mot de l'enigme, de même lorsqu'on a imaginé un mechanisme propre à produire les effets qu'on observe, il est assez vrai-semblable qu'on a rencontré juste. Ainsi, ajoutent-ils, pour expliquer comment une montre marque les differentes heures du jour par le moyen d'une aiguille qui tourne, il suffit d'imaginer un corps élastique qui donne le mouvement à

plusieurs roues, lequel soit moderé par un balancier, de sorte qu'étant enfin communiqué à une roue à laquelle l'aiguille est attachée, il lui fasse faire un seul tour dans l'espace de douze heures ; & c'est ce que l'on découvre quand on examine le dedans de la montre.

Il est sans doute fort aisé d'expliquer ainsi les choses quand on les a vûes, & si Dieu avoit fait voir aux Auteurs des systêmes quels sont les ressorts qui font mouvoir la nature, ils en expliqueroient aussi-bien les effets qu'ils expliquent la proprieté qu'a la montre de marquer les heures ; mais s'ils avoient voulu deviner les ressorts de quelque machine sans les avoir vûs, par exemple ceux d'un metier à faire des bas, & qu'ils eussent tâché d'imaginer tout l'arrangement des pieces dont il est composé, & qui le rend propre à l'usage auquel il sert, on doit croire qu'ils auroient plutôt inventé une nouvelle machine propre au même usage, qu'ils n'auroient imaginé celle dont on se sert : & même ce seroit un bonheur s'ils en trouvoient une qui vînt à réussir, car il pourroit leur arriver plutôt, comme à quantité d'autres qui ont voulu inventer des machi-

nes

nes, d'en faire dont l'execution ne répondît pas à leur esperance. S'ils entreprenoient de deviner comment se fait une épingle, il est fort douteux qu'ils découvrissent seulement la maniere dont on fait la tête : ils pourroient bien trouver un moyen pour faire une épingle ; mais de rencontrer précisément celui qui est en usage, & qui est assez facile pour donner les épingles à si bon marché, c'est ce qui vrai-semblablement n'arriveroit pas ; car cet art, comme tous les autres, n'est pas venu d'abord au point où il est à present, il a eu de petits commencemens, il s'est perfectionné peu à peu, & pourra l'être encore davantage dans la suite ; il n'y a donc aucune apparence que ceux qui voudroient imaginer comment se fait une épingle, rencontrassent précisément la maniere qui est en usage aujourd'hui.

Si les Auteurs des sistêmes s'étoient essayés sur ces petites choses, ils auroient reconnu par les difficultés qui s'y seroient présentées, & par le peu de succès qu'ils auroient eu, quelle est la petitesse de l'esprit humain ; d'où ils auroient dû conclure qu'il y a de la

temerité à entreprendre de penetrer dans les myſteres de la nature, & encore plus de préſomption à ſe flatter de les avoir découverts.

Selon leurs principes mêmes, il eſt aiſé de leur faire voir qu'ils ne peuvent pas s'aſſurer que leurs ſuppoſitions ſoient poſſibles; car comme pour croire qu'on a deviné le mot d'une énigme, il faut que celui qu'on a trouvé, convienne generalement à tout ce qui eſt énoncé dans l'énigme, de même pour juger que le méchaniſme qu'on imagine dans les corps, pût ſe trouver veritablement tel qu'on le ſuppoſe, il faudroit que ce méchaniſme convînt à tous les effets que ces corps ſont capables de produire; & comme on ne doit point eſperer de parvenir jamais à la connoiſſance de tous ces effets, on ne peut pas ſçavoir ſi le méchaniſme imaginé peut en être la cauſe.

C'eſt une verité ſi conſtante que l'on ne connoît pas toutes les proprietés des corps naturels, que perſonne ne s'eſt jamais aviſé de la revoquer en doute; & la découverte que l'on fait de tems en tems de quelques-unes, le fait connoître évidemment. C'eſtpour-

quoi quand on auroit été aſſez heureux pour imaginer un méchaniſme dans les corps, qui fût propre à produire tous les effets que l'on connoît; on ne pourroit nullement conclure qu'il pût produire ceux que l'on ne connoît point; & par conſequent on ne peut pas s'aſſurer que ce méchaniſme imaginé ſoit tel en effet qu'on le ſuppoſe.

Mais bien loin que les méchaniſmes qu'on a imaginés juſqu'à preſent, conviennent à toutes les proprietés des corps connues & inconnues, on n'en a encore inventé aucun qui pût même s'ajuſter à tous les effets que l'on remarque dans la nature; car le peu d'étendue de l'eſprit humain ne permet aux Auteurs des ſiſtêmes, de faire attention qu'à un certain nombre d'effets, auſquels ils accommodent leurs ſuppoſitions. C'eſt ce qui a été cauſe que tous les ſiſtêmes qui ont été inventés, n'ont eu cours que pendant un certain tems. L'agrément de la nouveauté les a fait recevoir ſans les examiner ſuffiſamment; mais dans la ſuite, après y avoir fait plus d'attention, on a remarqué qu'ils ne quadroient pas à

quelques effets, & quoique leurs partisans ayent fait leur possible pour en pallier les défectuosités, on y a découvert à la fin des défauts si essentiels qu'on les a abandonnés. C'est le sort commun de tous les systêmes qu'on a imaginés jusqu'à present : & c'est ce qui est arrivé de nos jours au systême fondé sur des levains.

Nous avons vû un tems où quantité de Medecins faisoient dépendre la vie & la mort, des levains qu'ils avoient imaginés par tout le corps, pour expliquer les fonctions naturelles, & les desordres qui y arrivent. Ils ne sont plus à present à la mode. On regle tout par poids dans le corps ; on ne considere plus guere que l'équilibre des solides & des liquides. Il y en a neanmoins qui y ajoûtent l'assaisonnement des souffres tant grossiers que déliés, des sels acides, alcali, composés, &c. Si la fortune eût favorisé le systême de la trituration, nous l'aurions vû dans peu prendre le dessus ; mais il n'a pas eu le bonheur de tant d'autres qui ne valoient pas mieux.

Ce qui montre encore plus visiblement l'illusion de ceux qui se fondent

ſur des ſuppoſitions, c'eſt qu'outre qu'on ne doit pas juger qu'elles conviennent aux proprietés des corps qui nous ſont inconnues, outre qu'il y en a de connues auſquelles elles ne quadrent nullement, on peut dire même avec verité qu'à l'égard des proprietés auſquelles ces ſuppoſitions ſemblent le mieux s'ajuſter, on n'a pas lieu de croire que quand ces ſuppoſitions ſeroient en effet telles qu'on les imagine, les corps euſſent veritablement ces mêmes proprietés. La raiſon de cela, eſt que l'experience fait voir, qu'on ſe trompe ſouvent dans les idées qu'on ſe forme des choſes, l'effet ne répondant pas à celles qu'on en avoit conçues.

Combien a-t-on imaginé de machines qui paroiſſoient propres à de certains uſages à quoi on les deſtinoit, leſquelles étant miſes en œuvre ne produiſoient pas l'effet qu'on en avoit attendu ? Combien a-t-on fait de machines qui dans la ſpéculation ſembloient devoir conſerver un mouvement perpetuel, ſans qu'aucune ait jamais pû réuſſir ? On inventa il y a quelques années des machines qu'on croyoit propres pour faire remonter promp-

tement & sans beaucoup de peine, les batteaux sur les rivieres les plus rapides. Comme cela auroit été très-commode, & auroit épargné de grands frais, on consulta ceux qui excellent dans la science des Méchaniques, lesquels firent esperer que l'entreprise réussiroit. C'est pourquoi on fit construire de ces machines tant à Paris qu'en d'autres lieux. Et quoiqu'elles n'eussent point de succès, on ne se rebutta pas d'abord ; on y fit plusieurs changemens à differentes repriſes, dans l'esperance qu'elles réussiroient mieux, tant on étoit persuadé que la construction en étoit telle, que le succès devoit s'ensuivre ; ce fut neanmoins toute peine perdue, & les machines sont demeurées inutiles.

Il est assez vrai-semblable qu'il en arriveroit de même, si Dieu donnoit aux faiseurs de sistêmes, le pouvoir de faire des corps suivant le méchanisme qu'ils y conçoivent, quelque propre qu'il leur paroisse à produire les effets que l'on observe. Il y a d'autant plus de sujet de le croire que dans les machines dont je viens de parler, on n'employoit qu'un méchanisme sensible, & des corps palpables, dont on

connoissoit exactement la figure, la disposition & la force, sur lesquels par consequent on pouvoit moins se tromper ; au lieu que le méchanisme des parties insensibles qui composent les corps, ne tombant en aucune façon sous les sens, il y a bien plus de sujet de craindre la mépriſe & l'erreur.

L'enchaînement qui se trouve entre les causes naturelles, prouve encore l'incertitude du succès qu'auroient les méchanismes qu'on imagine, si on avoit le pouvoir de faire des corps suivant ces suppositions. Car on sçait que les causes naturelles se trouvent dans une dépendance mutuelle les unes des autres dans leurs productions ; par exemple, les fonctions du corps dépendent de la qualité des humeurs & de la disposition des parties solides. Ces deux choses dépendent de la nature des alimens, & de la temperature de l'air, lesquelles dépendent à leur tour de la constitution des saisons : cette constitution des saisons dépend des vapeurs & des exhalaisons qui partent de la terre ; ces vapeurs & ces exhalaisons dépendent des fermentations qui se font dans la terre, ou de quelqu'autre cause qui

n'eſt pas connue, &c. Ainſi, pour expliquer comment ſont produites les fonctions du corps, il ne ſuffit pas d'imaginer un méchaniſme dans les humeurs & dans les parties ſolides, capable de produire ces fonctions ; il faudroit encore ſçavoir ſi ce méchaniſme s'accorde avec les autres cauſes naturelles avec leſquelles il doit avoir du rapport. Or la plus grande partie de ces cauſes nous étant inconnues, on ne peut pas ſçavoir ſi le méchaniſme imaginé eſt propre à entretenir cette correſpondance, qui ſe doit neceſſairement trouver entre les cauſes naturelles.

La poſſibilité des ſuppoſitions ſur leſquelles ſont établis les ſiſtêmes, étant auſſi incertaine que je viens de le faire voir, il eſt manifeſte que l'on ne doit point s'en ſervir dans la Medecine. Mais ce qui montre encore plus évidemment combien il eſt déraiſonnable d'y faire aucun fond dans le traitement des maladies, c'eſt que quand il ſeroit certain que ces ſuppoſitions fuſſent poſſibles ; quand il ſeroit vrai que ſi les corps étoient faits ſuivant le méchaniſme qu'on ſuppoſe, ils euſſent toutes les proprietés qu'ils ont, tant

celles que l'on connoît, que celles qui ſont inconnues, on ne pourroit pas conclure que ce méchaniſme fût effectivement dans les corps comme on ſe l'imagine, à moins que l'on ne fût aſſuré que Dieu n'auroit pû avoir d'autres moyens, pour donner aux corps les proprietés qu'ils ont, que de les former ſelon ce méchaniſme.

Mais un homme de bon ſens ne ſera pas aſſez temeraire pour reſtraindre ainſi la puiſſance de Dieu. Au contraire, on doit penſer que ſa puiſſance étant infinie, il a pû donner aux corps dont la nature eſt compoſée, les mêmes proprietés qu'ils ont, en les formant d'une infinité de manieres differentes. Ainſi quand on ſeroit ſûr d'avoir été aſſez heureux pour imaginer un méchaniſme qui rendît les corps propres à produire tous les effets dont ils ſont capables, on ne devroit nullement juger que ce fût ce moyen-là que Dieu eût choiſi préferablement à tous les autres.

S'il n'y avoit que vingt moyens dont Dieu eût pû ſe ſervir pour donner aux corps les proprietés qu'ils ont, & que quelqu'un ayant découvert un de ces moyens, crût avoir trouvé le verita-

ble, il seroit dix-neuf fois plus vraisemblable qu'il se tromperoit, que non pas qu'il eût rencontré juste. Or la puissance de Dieu étant infinie, on doit croire qu'il y a une infinité de moyens dont Dieu a pû se servir pour donner aux corps les proprietés qu'ils ont; c'est pourquoi quand on auroit découvert quelqu'un de ces moyens, il y auroit infiniment plus de vraisemblance à penser que celui-là fût un de ceux qu'il n'a pas plû à Dieu d'employer, qu'à croire qu'on eût rencontré justement celui que Dieu a choisi; & tout ce qu'on pourroit en conclure, ce seroit qu'il n'y auroit pas d'impossibilité que ce ne fût le veritable.

Ainsi quand on seroit assuré de la possibilité des suppositions de quelque sistême, ce seroit une erreur manifeste de juger qu'elles fussent tellement vraisemblables, que l'on dût penser que les choses se passassent suivant ces suppositions, plutôt que de toute autre maniere.

C'est ce qui montre qu'il y a de la sotise aux hommes de prétendre jamais parvenir à la découverte de ce qu'il y

a de caché & d'insensible dans la nature, puisque cette entreprise est au dessus de leur pouvoir. Il n'est pas permis d'en douter après l'assurance qu'en donne l'Ecriture sainte au chapitre huitiéme de l'Ecclesiaste verset dix-sept, où Salomon qui a été le plus éclairé de tous les hommes, dit après avoir tenté inutilement d'entrer dans les secrets de la nature : *J'ai reconnu que l'homme ne peut trouver aucune raison de toutes les œuvres de Dieu qui se font sous le Soleil, & que plus il s'efforcera de la découvrir, moins il la trouvera. Quand le Sage même diroit qu'il a cette connoissance, il ne la pourra trouver.* Ainsi les hommes peuvent bien, suivant ce que l'Ecriture sainte dit ailleurs, s'appliquer à découvrir l'usage des choses naturelles, mais cet endroit leur fait connoître qu'ils ne doivent point perdre le tems à en examiner les causes cachées.

Il faut donc regarder les suppositions des sistêmes comme de pures imaginations, & non pas comme des vrai-semblances suivant lesquelles on puisse se conduire au defaut de la certitude, quand il est impossible d'en avoir.

Bien loin que ces suppositions puis-

ſent être regardées comme vrai-ſemblables, on ne doit pas s'aſſurer qu'elles ſoient poſſibles, puiſqu'on ne ſçait point ſi elles peuvent s'ajuſter avec les proprietés des corps qui ſont inconnues: & ſi l'on examine ſans prevention celles des ſiſtêmes qu'on a ſuivis juſqu'à préſent, on n'y trouvera pas même une poſſibilité apparente, puiſqu'il n'y a point de ſiſtême dont les ſuppoſitions quadrent ſi bien avec les proprietés des corps qui nous ſont connues, qu'il ne s'y trouve de très-grandes difficultés, pour ne rien dire de plus.

D'où l'on doit conclure que tout ce qu'on peut obtenir par le moyen des ſuppoſitions, c'eſt de trouver un ſiſtême qui ait une poſſibilité apparente, mais qu'on n'y eſt pas encore parvenu, bien loin d'en avoir trouvé quelqu'un qui ſoit veritablement poſſible; & quand on en auroit imaginé un qui fût en effet poſſible, il ne faudroit pas juger de là qu'il fût veritable, parce-qu'on ne doit pas conclure de la poſſibilité à la réalité: *à poſſibili ad actum nulla eſt conſecutio.*

Les partiſans des ſiſtêmes ont beau dire qu'ils ne peuvent pas concevoir

que les choſes ſe paſſent d'une autre maniere que de celle qu'ils s'imaginent ; ils ont beau inferer de-là, que ne pouvant faire mieux on doit s'en contenter, & qu'ils ont lieu de croire que leur ſentiment eſt aſſez vrai-ſemblable, pour s'y regler dans la cure des maladies. Cette idée eſt auſſi vaine & auſſi preſomptueuſe qu'elle eſt fauſſe, puiſqu'elle ſuppoſe qu'ils ayent aſſez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il n'y a gueres de choſes qui échapent à leur eſprit. Car s'ils étoient perſuadés, comme c'eſt la verité, que tout ce que les hommes ſçavent, n'eſt preſque rien en comparaiſon de ce qu'ils ignorent, ils auroient tort de conclure qu'une choſe eſt d'une certaine façon, parcequ'ils ne peuvent pas la concevoir autrement.

On doit être d'autant plus perſuadé de la fauſſeté de cette raiſon, qu'elle eſt commune à tous les partiſans des ſiſtêmes, quel que ſoit celui qu'ils ayent embraſſé. Ainſi elle prouveroit les faux ſiſtêmes comme celui qui ſeroit veritable, s'il y en avoit. Car tous ceux qui ſuivent quelque ſiſtême, ſe ſervent de cette même raiſon pour montrer

qu'il eſt préferable à tous les autres, parceque chacun étant prevenu du ſien, il connoît mieux les defauts des ſiſtêmes que les autres ſuivent, la préoccupation ne l'aveuglant pas ſur ce point; c'eſtpourquoi il juge que le mechaniſme des ſiſtêmes differens du ſien, n'eſt pas propre à produire les effets naturels dont on cherche la cauſe, & il ſe perſuade que le ſiſtême qu'il ſuit eſt bien plus convenable pour les expliquer, la prévention l'empêchant de connoître ce qu'il y a de défectueux.

L'incertitude des ſiſtêmes eſt ſi grande que ceux qui y ſont le plus attachés, n'oſent dire qu'ils puiſſent s'y fier ſans être ſoutenus de l'experience, c'eſt-à-dire que quoique ſuivant les principes de leur ſiſtême un remede convienne à une maladie, ils ſont obligés de reconnoître, que pour s'en ſervir il eſt encore neceſſaire d'avoir connu par pluſieurs obſervations, qu'il eſt propre en pareille occaſion: ce qui eſt une preuve du peu de fond que la raiſon veut qu'on y faſſe, puiſqu'ils ne peuvent ſe defendre d'avouer une verité qui donne un ſi juſte ſujet de ſe défier de leurs ſiſtêmes, ceux qui les ſuivent n'étant pas

moins obligés de recourir à l'experience, que ceux qui les rejettent.

Mais, dira-t-on, en se reglant sur un sistême & sur les observations pour le traitement des maladies, on fera mieux que si on se conduisoit uniquement suivant l'experience, parce qu'on ne sçauroit être trop bien appuyé, quand il s'agit de la vie & de la santé d'un homme. Cela seroit vrai si les sistêmes étoient assez vrai-semblables, pour faire croire que les choses se passassent plutôt de la maniere qu'on les y explique, que tout autrement : mais j'ai fait voir qu'il n'y a aucun sistême qui soit tel qu'on y puisse prendre aucune assurance, puisqu'ils ne peuvent avoir tout au plus qu'une possibilité apparente.

Les raisons tirées des sistêmes ne confirment donc pas plus l'experience que le feroit le hazard des dés : de sorte qu'ayant trouvé par un nombre suffisant d'observations, qu'un remede est utile dans une maladie, si l'on prouve la même chose par des raisons tirées de quelque sistême, il n'est pas plus raisonnable de s'assurer là-dessus qu'il convienne, que de s'en rapporter au sort des dés, & de pretendre confirmer l'ex-

perience par un hazard qui lui seroit favorable. Car tout le monde conviendra aisément qu'un faux sistême ne peut servir de rien pour confirmer l'experience ; or quelque sistême qu'on suive, il y a beaucoup plus de raison de croire qu'il est faux, que de penser qu'il est veritable, comme je l'ai fait voir ; on ne doit donc pas s'y fier plus qu'on feroit au hazard des dés.

La varieté & l'incertitude des sistêmes étant si manifeste, il est étonnant qu'on s'y soit appliqué si long-tems. Mais on doit encore être plus surpris, qu'après que tant de gens d'esprit s'y sont appliqués avec si peu de succès, il y ait encore des personnes qui y soient si fort attachées, & même qu'il s'en trouve d'assez témeraires, pour produire dans le public leurs imaginations, sous le nom de nouveaux sistêmes, par lesquels ils pretendent faire connoître ce qu'il y a de plus caché dans la nature, comme s'ils étoient plus clair-voyans que tous ceux qui les ont precedés, ou que la nature eût été dévoilée pour eux.

Si on ne sçavoit pas à quel excès peut aller la vanité & la presomption

des

des hommes, on pourroit s'en convaincre en considerant l'extreme confiance que les inventeurs de sistêmes ont en leurs propres lumieres. Car pour entreprendre d'en trouver un, & pour le proposer ensuite comme veritable, il faut necessairement qu'on soit convaincu que tous les sistêmes qui ont été en vogue & ceux qui le sont encore soient faux, & qu'ainsi les personnes qui les ont inventés & celles qui les ont suivis se soient trompées. Il faut qu'on pense que tous les Medecins qui ont précedé, ont suivi une fausse route dans le traitement des maladies ; car s'ils n'ont point eu de sistême, on croit qu'ils se sont conduits en aveugles : & s'ils en ont eu, comme on les juge faux quand on entreprend d'en introduire un nouveau, il faut necessairement qu'on pense que les ayant suivis ils se sont égarés ; on se flate donc d'avoir pénetré plus avant dans les secrets de la nature, & d'en avoir mieux développé les ressorts que tous les autres hommes.

Mais sur quel fondement un faiseur de sistême peut-il avoir une si grande confiance en sa penetration ? Quelle

raiſon a-t-il de pretendre avoir mieux rencontré que les autres, puiſqu'il ſe ſert des mêmes moyens, & qu'il employe auſſi des ſuppoſitions qui ne ſont moins incertaines ? Comment peut-il ſçavoir, ſi tous les effets naturels s'accordent avec le mechaniſme qu'il imagine ? Puiſque la multitude de ceux même qui ſont connus eſt trop grande, & la vie d'un homme trop courte, pour en pouvoir faire une comparaiſon auſſi exacte qu'il ſeroit neceſſaire, pour avoir lieu de prendre quelque aſſurance ſur une pareille découverte.

Si les auteurs des ſiſtêmes cherchoient de bonne foi la verité, & qu'ils euſſent un deſir ſincere de procurer le bien du public, ils ne publiroient jamais leurs ſiſtêmes que lorſqu'ils ſeroient parvenus à une extreme vieilleſſe, prenant ainſi le plus de tems qu'il leur ſeroit poſſible pour les examiner. Car la raiſon voudroit qu'ils uſaſſent de toutes les precautions dont ils ſont capables, pour ne point jetter dans l'erreur, une infinité de gens diſpoſés à donner dans toutes les nouveautés. Mais une telle precaution ſeroit directement oppoſée à la fin qu'ils ont de ſe faire un nom

dans le monde, d'étendre leur reputation & de s'élever au dessus des autres. Ils n'auroient pas le tems de posseder ces avantages, s'ils attendoient si tard à mettre au jour les productions de leur esprit. Comme le bien public est ce qui les touche le moins, pourvû que ce qu'ils avancent ait quelque fausse lueur de verité, ils ne se mettent point en peine du reste, cela leur suffit pour parvenir à leur but.

Ce qui fait que les inventeurs de sistêmes en examinant ceux des autres en reconnoissent les defectuosités, & n'y trouvent pas de vrai-semblance, c'est qu'ils en jugent par raison, mais ils ont pour leurs propres imaginations, les mêmes foiblesses que les peres ont pour leurs enfans, ils en admirent ce qui ne merite pas d'être approuvé, ils en excusent & en pallient autant qu'ils peuvent, tout ce qu'il y a de reprehensible. Comme ils s'attachent principalement à les considerer par les endroits les plus avantageux, il ne faut pas s'étonner qu'ils les jugent bien plus propres que ceux des autres, pour découvrir les causes des effets naturels.

Les sistêmes qu'on invente si frequemment ne manquent gueres d'avoir des approbateurs, parceque ceux qui les imaginent s'attachent à y mêler le plus qu'ils peuvent de principes assurés & d'experiences manifestes. Sans cela ils auroient de la peine à insinuer leurs suppositions, mais par cette ruse ils viennent à bout de les faire recevoir.

Les raisons que j'ai apportées jusqu'ici pour prouver la vanité des sistêmes, sont assez fortes pour convaincre de leur inutilité dans la Medecine, & du danger qu'il y a de les suivre dans l'exercice de cette profession. Mais l'experience le prouve encore plus évidemment, & ne l'a fait que trop connoître, depuis que cet Art en a été infecté. Il y a plus de deux mille ans que les Philosophes se sont avisés de les y introduire, & comme les hommes se repaissent volontiers de chimeres, on y a tant pris de goût, que les Medecins se sont trouvés dans la necessité de s'y appliquer, car sans cela il leur a été difficile d'acquerir quelque reputation.

Si les sistêmes étoient de quelque

utilité dans la Medecine, tant de gens d'esprit qui s'y sont addonnés pendant un si long espace de tems, en auroient tiré quelque avantage pour la cure des maladies. C'est ce qu'il est impossible de montrer, au contraire le tems & l'application que les Medecins ont été obligés de donner aux sistêmes, les a empêchés d'étudier comme il faut la nature, & les a detournés de la voye des observations que les premiers Medecins avoient suivie, & par le moyen de laquelle ils ont fait des découvertes si utiles au genre humain.

Les connoissances que fournit la Medecine pour la guérison des maladies, se reduisent à sçavoir distinguer les maladies les unes d'avec les autres, & à connoître ce qu'il y a de plus convenable pour les guérir chacune en particulier.

On ne peut distinguer les maladies les unes des autres, que par les signes sensibles dont elles sont accompagnées; Par exemple on ne distingue l'apoplexie du mal caduc ou épilepsie, qu'en ce que dans cette derniere maladie le malade tombe en une convulsion generale de tout le corps, il écume, il se

tourmente ; dans la premiere les parties ſont relâchées & flaſques, les malades perdent tout ſentiment & tout mouvement, ils ne donnent aucun ſigne de vie que par la reſpiration, & par le battement du pous. Or il eſt indubitable que ces ſignes ne ſont point tirés des ſiſtêmes, mais de l'obſervation ; par conſequent ce n'eſt point par leur ſecours qu'on diſtingue les maladies les unes d'avec les autres.

Les défenſeurs des ſiſtêmes demeurent d'accord de cette vérité, mais ils diſent que c'eſt uniquement par les ſiſtêmes qu'on peut connoître la nature & les cauſes des maladies, & qu'on peut découvrir la nature des medicamens, & la convenance qu'ils ont pour les guérir : d'où ils inferent que les ſiſtêmes ſont d'une grande utilité dans la Medecine. Mais on ne doit pas ſe flater d'acquerir ces connoiſſances par le moyen des ſiſtêmes ; car ſi la nature & les cauſes d'une maladie conſiſtent dans quelque choſe de ſenſible, c'eſt ſeulement par l'experience qu'on les connoît, & non point par les ſuppoſitions des ſiſtêmes ; ſi la nature & les cauſes des maladies dépendent de ce

qu'il y a d'insensible dans les parties solides ou fluides, les systêmes ne nous en donnent aucune connoissance; comme ils ne font pas connoître ce qu'il y a d'insensible dans la cause des fonctions, & dans la maniere dont elles s'éxecutent en l'état naturel, ils ne peuvent fournir aucune lumiere sur les dérangemens qui y arrivent & qui font les maladies. La diversité qui se trouve dans ce que l'on dit de la nature & des causes cachées des maladies suivant les differens systêmes, montre assez le peu de cas qu'on doit faire de ces pretendues découvertes, & fait voir la temerité qu'il y a de s'y regler en aucune maniere.

Si l'on servoit à un homme plusieurs mets entre lesquels il n'y en eût qu'un tout au plus qui fût salutaire, & que tous les autres fussent pernicieux, sans qu'il y eût aucune marque pour distinguer le bon d'avec les mauvais, & sans même qu'on fut assuré qu'il s'en trouvât un seul de salutaire, ce seroit une imprudence extreme de manger d'aucun de ces mets; de même y ayant une si grande varieté de sentimens sur la nature & sur les causes insensibles

de quelque maladie que ce soit, quoiqu'il ne puisse y en avoir qu'un seul de veritable, que même il soit fort incertain qu'il s'en trouve aucun qui le soit, & qu'il n'y ait aucun moyen de le distinguer des autres, c'est une très-grande témerité d'en prendre aucun, pour se conduire dans le traitement des maladies.

En vain pense-t-on établir l'utilité, & même la necessité des systêmes dans la Medecine, sur ce qu'il faut connoître, à ce qu'on pretend, la cause & la nature des maladies pour les guérir, n'y ayant pas d'autre moyen de parvenir à cette connoissance que par les systêmes. Car il est aussi faux qu'il faille absolument connoître la nature & les causes des maladies, pour en entreprendre la cure, qu'il est faux qu'on puisse acquerir ces connoissances par le moyen des systêmes.

Les fievres intermittantes nous fournissent une bonne preuve, pour faire voir qu'il n'est pas necessaire de connoître la nature & les causes cachées des maladies pour les guérir. Car c'est une chose certaine, que dans le Perou on guérissoit mieux les fievres intermittantes

mittentes, qu'on ne faisoit en Europe avant qu'on y eût apporté du Quinquina, quoiqu'on puisse assurer que ceux qui se servoient de ce remede dans le Perou ne suivissent aucun sistême, & qu'au contraire il y ait eu en Europe quantité de Medecins de reputation attachés à la doctrine de differens sistêmes, par lesquels ils prétendoient connoître la nature & les causes insensibles de ces maladies.

On peut dire la même chose à l'égard de l'Ipecacuanha pour la dysenterie, & de plusieurs autres remedes dont les Americains se servent avec succès pour differens maux.

Dans plus de trois quarts de la Terre on n'a aucune connoissance des sistêmes. On ne laisse pas neanmoins d'y sçavoir guérir plusieurs maladies peut-être mieux qu'en Europe, où les sistêmes sont en si grande vogue.

Mais sans chercher des preuves dans les pays éloignés, ne voyons-nous pas tous les jours que des Medecins, qui ont des sentimens très differens sur les causes de la même maladie, ne la guérissent pas moins bien les uns que les autres, pourvû qu'ils employent les

remedes dans les circonstances où l'usage a montré qu'ils étoient propres. Ces differens sentimens ne pouvant être tous veritables, il est necessaire qu'il y ait de ces Medecins qui se trompent là-dessus ; & comme neanmoins ils ne traitent pas cette maladie moins heureusement que ceux qui suivent d'autres opinions, on doit croire que les connoissances tirées des systêmes sur la nature & sur les causes des maladies sont entierement inutiles pour découvrir les moyens de les guérir.

A l'égard des connoissances qu'on a des remedes convenables pour guérir les maladies, ou elles sont venues de Dieu même qui les a données à notre Premier Pere, ou elles ont été tirées de l'experience. Car la vertu des remedes consistant en quelque chose que les sens ne peuvent découvrir, il n'y a pas plus de moyen de la connoître par le secours des systêmes, qu'il n'y en a de connoître la nature & les causes des maladies.

Une bonne partie des remedes qui sont à présent le plus en usage, étoient connus avant qu'on eût introduit les systêmes dans la Medecine ; & ceux dont on a commencé depuis à se servir, n'ont

été découverts que par l'experience. C'eſt auſſi par elle qu'on a connu à quelles perſonnes, à quels âges, à quels temperamens, les differens remedes étoient propres; c'eſt par elle qu'on a appris ce que l'on ſçait du tems & des circonſtances convenables pour les appliquer, & les ſiſtêmes n'ont contribué en rien à ces connoiſſances.

Ceux qui ſuivent les ſiſtêmes, ſçachant que l'experience eſt le fondement le plus ſolide de la Medecine, ne manquent pas d'y avoir recours pour ſoutenir & étayer leurs ſiſtêmes, qui ſeroient trop chancelans, ſi leurs partiſans ne tâchoient de leur donner un auſſi ferme appui.

C'eſt pourquoi ils prétendent que les ſiſtêmes qu'ils ſuivent, s'accordent parfaitement bien avec les obſervations qu'ils ont faites de l'effet des remedes. Mais comme ils tiennent tous le même langage, & que chacun d'eux aſſure la même choſe du ſiſtême dont il eſt entêté, on ne doit pas faire grand cas de leurs prétendues obſervations, d'autant plus qu'on eſt perſuadé qu'il faut peu de choſes à un eſprit prevenu, pour le confirmer dans ſon ſentiment.

Comme la nature guérit quelquefois les malades independamment des remedes que le Medecin ordonne, les partisans des sistêmes jugent souvent que les remedes qu'ils ont ordonnés suivant leurs sistêmes, sont la cause de la guérison des maladies que la nature seule guérit: ce qui les confirme dans la pensée qu'ils ont que leur sistême est tout-à-fait conforme à l'experience. D'ailleurs le sens commun suffisant pour porter à suivre l'experience, preferablement à toutes sortes de raisonnemens lorsqu'elle est manifeste, les défenseurs des sistêmes la suivent alors; & comme ils prennent un grand soin d'ajuster autant qu'ils peuvent leurs sistêmes à l'experience, ils s'imaginent se conduire par leurs sistêmes, lorsque c'est l'experience qui les guide.

Ainsi l'usage ayant fait connoître que les remedes spiritueux conviennent dans la syncope, ceux qui pensent que cette maladie consiste dans un relâchement des fibres, disent que les remedes spiritueux les tendent, & que par consequent ils conviennent alors. Ceux qui croyent que la syncope vient de l'épaississement du sang, jugent que ces re-

medes y sont bons, parcequ'étant composés de parties subtiles, penetrantes & aisées à mettre en mouvement, ils sont propres pour rendre le sang plus fluide. Les Anciens qui croyoient que cette maladie provenoit d'un manquement subit des esprits vitaux, disoient que les remedes spiritueux y étoient convenables, parcequ'ils abondent en parties propres à produire en peu de tems des esprits.

C'est pourquoi lorsque ces remedes viennnent à réussir, ceux qui soutiennent ces differentes opinions, s'imaginent que c'est une bonne preuve pour leurs sistêmes, & neanmoins cette experience n'est avantageuse à aucun de ces sentimens, parceque l'on connoît bien que les remedes spiritueux sont utiles dans la syncope : mais de sçavoir comment ils font leur effet, c'est ce qu'on ne peut découvrir, non plus que la nature & les causes insensibles de cette maladie.

La raison faisant voir évidemment la vanité des sistêmes, & l'experience de deux mille ans ne nous fournissant aucune preuve de leur utilité, il ne paroît pas que rien puisse en autoriser l'usage

que l'exemple de tant d'habiles gens qui les ont ſuivis : mais quelque habiles qu'ils fuſſent, ils étoient ſujets à l'erreur comme les autres hommes ; la coutume & le goût que le public a eu pour les ſiſtêmes, les ont engagés à s'y appliquer, & à les ſuivre du moins en apparence.

D'ailleurs ſi l'on prend les ſiſtêmes en particulier, l'autorité ne ſera favorable à aucun d'eux, puiſqu'il n'y en a point, qui n'ait été condamné par un plus grand nombre de perſonnes, qu'il n'y en a eu qui l'ayent ſuivi. Car quelque vogue qu'ait eu un ſiſtême, il a été rejetté par tous ceux qui en ſoutenoient un autre, & il y en a eu un ſi grand nombre, que ceux qui ſuivoient les autres ſiſtêmes pris enſemble, ont toujours ſurpaſſé ceux qui ſe ſont attachés à quelque ſiſtême que ce fût.

Il eſt à la verité étonnant que les ſiſtêmes étant ſi inutiles dans la Medecine, tant de Medecins d'une grande reputation s'y ſoient attachés ; & ce qui doit ſurprendre encore davantage, c'eſt que l'inutilité des ſiſtêmes devant être aſſez reconnue après qu'on s'y eſt appliqué pendant plus de deux mille ans ſans

en tirer aucun avantage, tant s'en faut qu'on s'en soit desabusé, qu'au contraire on ne s'y est jamais tant addonné que depuis cinquante ans.

Les causes de cet égarement sont aisées à decouvrir, c'est la curiosité & la vanité des hommes, lesquelles ayant donné entrée aux systêmes dans la Physique & ensuite dans la Medecine, les y ont fait subsister pendant un si long espace, & les ont mis enfin dans une si grande vogue en ces derniers tems.

La curiosité ayant porté les premiers Philosophes à la recherche de ce qui leur étoit inconnu dans la nature, la vanité les engagea à deviner ce qu'ils ne pouvoient pas découvrir par les lumieres de la raison ni par l'experience, afin de faire croire qu'ils sçavoient ce qui étoit inconnu aux autres ; ils introduisirent ensuite, comme je l'ai déja dit, leurs systêmes dans la Medecine.

L'envie de tout sçavoir étant naturelle à l'homme, & rien ne l'interessant davantage, que ce qui regarde le rétablissement de sa santé lorsqu'il est malade, depuis que les systêmes ont eu entrée dans la Medecine, on a toujours gouté les raisonnemens que les Medecins ont faits

sur la cause & la nature des maladies, & pour montrer la convenance des remedes qu'ils ont ordonnés pour les guérir, quoique ces raisonnemens ne fussent fondés que sur des sistêmes.

Quels que soient les raisonnemens, ils satisfont la curiosité des malades & de ceux qui sont auprès d'eux, ils les empêchent de s'inquieter ; car la plûpart n'ayant que peu ou point de science, sont faussement persuadés que pour être habile en quelque chose, il faut n'ignorer rien de ce qui y a quelque rapport. Ainsi comme ils mépriseroient un Medecin, & ne pourroient avoir aucune confiance en lui, s'il avouoit franchement qu'il ne connoît point la cause, & la nature de leurs maladies, & s'il ne rendoit pas d'autre raison, pourquoi il leur prescrit les remedes qu'il ordonne, sinon que l'experience fait voir qu'ils sont propres pour la maladie de la personne qu'il traite, ils seroient dans une grande inquietude, de laquelle ils sont delivrés par les raisons qu'on leur apporte quelque mauvaises qu'elles soient.

C'est pourquoi les Medecins pour soutenir leur reputation & avoir la confian-

ce des malades, ont été obligés d'avoir recours à quelque sistême, qui leur fournit toujours assez de matiere pour discourir sur les maladies, mais qui ne leur donne aucune connoissance pour les guérir. Ainsi la vanité & l'interêt même les engageant à acquerir & à conserver l'estime des malades, & de ceux qui les approchent, ils n'ont pû se dispenser d'emprunter des sistêmes, de quoi contenter leur curiosité.

La vanité n'a pas seulement porté les Medecins à avoir recours à quelque sistême, c'est elle aussi qui a fait naître cette multitude qu'on en a imaginée, principalement dans ces derniers tems. Car après que Descartes a eu publié sa Physique, le Public a montré tant de goût pour les nouveaux sistêmes, que les Medecins qui ont eu assez d'imagination pour en inventer quelqu'un, n'ont pas manqué de s'en faire honneur : & si le Public ne revenoit pas de cette erreur, on en imagineroit encore bien d'autres dans la suite, car l'esprit humain est très fecond en chimeres. Mais il faut esperer que la grande diversité des sistêmes, desabusera le monde à la fin, & qu'on les bannira entierement de la Medecine.

Si le desir de sçavoir est utile aux hommes quand ils veulent le retenir dans les bornes d'une juste moderation, leur intemperance dans ce desir leur est & leur a toujours été préjudiciable, lorsqu'ils ont voulu l'étendre au delà de ce qui leur étoit permis de connoître. Les saintes Ecritures nous en fournissent un exemple bien funeste à tout le genre humain en la personne d'Adam, qui ne se laissa seduire que dans la fausse esperance de sçavoir ce qui lui étoit inconnu. Pour vouloir acquerir les connoissances qui lui manquoient, il se trouva déchû de tous les avantages qu'il possedoit.

Le desir de tout sçavoir, & de penetrer dans les secrets les plus cachés de la nature, a produit dans la Medecine un effet qui a quelque rapport au malheur qui a suivi la fatale curiosité d'Adam. Car comme la mort & les maladies ausquelles les hommes ont été sujets depuis ce tems-là, en sont les malheureuses suites; de même l'envie indiscrete qu'ont eu les hommes de découvrir les secrets de la nature, & en particulier celle qu'ont eu les malades de sçavoir la cause & la nature

de leurs maladies, & de connoître la convenance que les remedes ont pour les guérir, a été fort préjudiciable à la vie & à la ſanté des hommes ; car elle a été cauſe que les Medecins ſe ſont tellement occupés à inventer, & à apprendre les ſiſtêmes, qu'ils ſe ſont beaucoup écartés de la ſeule voye de perfectionner la Medecine, qui eſt celle des obſervations.

Il eſt arrivé de-là que la connoiſſance des maladies & des remedes qui y conviennent, étant plus défectueuſe, les Medecins n'ont pas été à beaucoup près ſi habiles qu'ils l'auroient été ; de ſorte qu'ils n'ont point prolongé les jours de quantité de perſonnes qui ſont mortes des maladies, dont ils auroient été guéris, ſi leurs Medecins avoient eu les connoiſſances que l'application qu'on a donnée aux ſiſtêmes, a empêché d'acquerir : quantité de perſonnes ont auſſi été malades beaucoup plus long-tems qu'il ne ſeroit arrivé, ſi l'on avoit fait les découvertes qui auroient appris les moyens d'abreger leurs maladies, comme on auroit fait en beaucoup de rencontres, ſi l'on ne s'étoit point amuſé à de vaines ſpeculations.

L'application que les Medecins ont eue à imaginer & à apprendre les ſiſtêmes, n'a pas été ſeulement un obſtacle au progrès de la Medecine, il en eſt encore arrivé un mal plus conſiderable, c'eſt qu'une grande partie des Medecins ſe ſont tellement attachés aux ſiſtêmes, qu'ils les ont regardés comme des verités, ou du moins comme des vrai-ſemblances, ſur leſquelles on pouvoit ſe regler dans la cure des maladies : de ſorte que dans les cas où l'experience ne leur découvroit pas un remede qui fût convenable, ils n'ont fait aucune difficulté de ſuivre uniquement leurs ſiſtêmes, pour ſe conduire dans le traitement de ces maladies. C'eſt ce que font encore aujourd'hui ceux qui ſont attachés à quelque ſiſtême, comme il eſt aiſé de le remarquer, ſi l'on veut examiner leur pratique.

Or les ſiſtêmes étant fondés ſur des hypotheſes ou ſuppoſitions, ſont, comme je l'ai montré, trop incertains pour y faire aucun fond, puiſque ces hypotheſes ſont des imaginations vaines & chimeriques, il s'enſuit que ces Medecins font alors la Medecine au hazard,

comme feroient ceux qui iroient chez un Apoticaire prendre le premier medicament qui tomberoit sous leurs mains, pour le donner à un malade ; ce qui ne peut manquer d'être fort préjudiciable à la santé & à la vie même de ceux qui se commettent à leurs soins.

Les siſtêmes n'ayant donc apporté aucune utilité à la Medecine, étant au contraire un obſtacle au progrès de cet Art, & d'ailleurs jettant ceux qui les ſuivent dans un égarement qui les éloigne ſi fort de la bonne voye de traiter les maladies, & qui cauſe la mort à bien des gens qui ne mouroient pas ſi on les gouvernoit autrement, on les doit regarder comme une peſte fatale au genre humain, laquelle eſt d'autant plus funeſte, que c'eſt un mal qui n'eſt pas borné dans une Ville, dans une Province ou dans un Royaume, mais qui eſt répandu dans toute l'Europe ; que c'eſt un mal qui ne ceſſe, & ne recommence pas par intervalles, mais qui a duré depuis plus de deux mille ans ſans diſcontinuer, & qui regne encore depuis cinquante ans plus qu'il n'a jamais fait. Pluſieurs grands Medecins ſe ſont declarés ouvertement contre cet

abus, tant dans leurs discours, que dans leurs livres ; mais il n'y a pas d'apparence qu'on puisse le reformer en parlant & en écrivant contre ; à moins que cela ne porte les personnes qui ont l'autorité en main, à se servir de leur pouvoir en prenant les mesures necessaires pour remedier à un si grand desordre.

CHAPITRE VI.

De l'usage de l'experience & des raisonnemens dans la Medecine.

L'Art de la Medecine n'ayant été dans son commencement, comme je l'ai dit au Chapitre précedent, qu'un recueil d'observations de ce qu'on avoit remarqué de bon ou de mauvais pour la santé, les premiers Medecins raisonnoient peu, & les raisonnemens qu'ils faisoient, n'étoient pas plus recherchés que ceux que fournit le sens commun.

Mais après que les Philosophes se furent ingerés dans cette profession, & qu'ils eurent fait le funeste alliage

de leurs sistêmes avec les preceptes, que ceux qui s'étoient apliqués auparavant à la Medecine, avoient établis sur les observations ; il y eut des Medecins, qui ne raisonnant que sur les connoissances qu'ils tiroient des sistêmes auxquels ils s'étoient attachés, employerent des remedes differens de ceux dont l'experience avoit fait voir l'utilité.

Il s'en trouva même plusieurs qui donnerent tellement dans les sistêmes, qu'à force de philosopher ils entreprirent de décrier des remedes, que l'experience de leurs predecesseurs avoit autorisés, & voulurent renverser tout d'un coup par leurs raisonnemens, ce qui avoit été établi sur les observations de plusieurs siecles.

Mais d'autres Medecins faisant attention aux mauvaises suites, qu'avoient ces raisonnemens tirés des sistêmes, resolurent de bannir de la Medecine toutes sortes de raisonnemens, prétendant que l'on devoit s'y conduire par l'experience seule, sans raisonner en aucune maniere. On donna le nom d'Empiriques à ces Medecins, d'un nom grec qui signifie experience.

Les Empiriques voulant ainſi éviter un écueil, donnerent dans un autre qui n'eſt guéres moins dangereux; car ſi c'eſt agir contre la raiſon que d'admettre des raiſonnemens fondés ſur des imaginations, & de s'y regler dans la cure des maladies, il n'eſt pas moins déraiſonnable de rejetter des raiſonnemens appuyés ſur des verités que l'experience nous démontre, tels que ſont les principes que j'ai rapportés au chapitre 4e; car bien loin qu'on doive les rejetter, le bon ſens veut qu'on admette même les raiſonnemens qui ſont fondés ſur des vrai-ſemblances, quand elles ſont telles que l'on doive croire que les choſes ſoient plûtôt de cette maniere que tout autrement, lorſque d'ailleurs on ne peut avoir de certitude.

Ces Médecins avoient raiſon de s'oppoſer à la temerité de ceux qui ſur de ſimples idées qui leur venoient dans l'eſprit, étoient aſſez imprudens pour preſcrire des remedes differens de ceux dont l'uſage avoit fait voir l'utilité dans de pareilles occaſions. Mais ils tomberent dans un vice qui eſt aſſez ordinaire aux hommes, qui eſt de donner dans l'excès oppoſé à celui qu'ils veulent éviter.

éviter. Voyant d'un côté que la plûpart des raisonnemens que faisoient les Medecins, n'étoient fondés que sur les sistêmes suivis en ce tems-là ; & de l'autre, que tout ce qu'il y a de bon dans la Medecine vient de l'experience, ils se laisserent aller à soûtenir qu'il falloit rejetter tout-à-fait les raisonnemens, & s'attacher uniquement à l'experience.

Plusieurs personnes sont encore aujourd'hui dans ce sentiment ; rebutés par la diversité des raisonnemens que produit la multitude de sistêmes qu'on invente, & sur quoi on les fonde, ils se persuadent qu'il vaut mieux s'en tenir à l'experience seule, que de s'amuser à tant raisonner.

C'est aussi le langage que tiennent les Charlatans ; mais ils sont bien éloignés d'avoir la capacité des anciens Medecins, appellés Empiriques, parmi lesquels il s'en est trouvé qui étoient bons Praticiens, parcequ'ils s'appliquoient fort à la connoissance des maladies, & des accidens qui les accompagnent, laquelle est sans contredit la principale partie de la Medecine ; au lieu que les Charlatans ne s'attachent

guéres qu'aux medicamens, qu'ils donnent d'ordinaire à tors & à travers, parcequ'ils n'ont pas la connoiſſance des occaſions où ils conviennent.

Comme c'eſt une erreur auſſi grande de rejetter les bons raiſonnemens, que d'admettre les mauvais ; on tombe en des inconveniens auſſi fâcheux, en ne ſe reglant que ſur l'experience dans la pratique de la Medecine, ſans jamais ſe conduire ſuivant les raiſonnemens fondés ſur de bons principes, qu'en voulant toujours raiſonner juſqu'à ſe ſervir de ſuppoſitions imaginaires pour fonder les raiſonnemens qu'on fait, afin de découvrir les moyens de conſerver la ſanté, & de guérir les maladies. Car en rejettant toutes ſortes de raiſonnemens, on fait ſouvent des fautes, dans leſquelles on ne tomberoit pas ſi on raiſonnoit comme il faut. Au contraire en pratiquant la Medecine ſuivant de mauvais raiſonnemens, comme ſont ceux que l'on fonde ſur des ſuppoſitions, on ſe conduit au hazard, & c'eſt un grand bonheur ſi l'on ne s'égare pas.

Il y a donc deux écueils qu'il faut également éviter ; l'un de ne point

vouloir raisonner du tout en Medecine, & de n'admettre que l'experience pour toute regle ; l'autre de vouloir raisonner toujours bien ou mal, sans s'attacher à suivre comme il faut l'experience. On doit avoir recours aux raisonnemens quand l'experience ne montre pas précisément ce qu'il y a de plus propre pour la santé ; mais lorsqu'elle nous découvre manifestement ce qui d'ordinaire réussit le plus dans l'occasion presente, il est inutile de raisonner.

Ces verités étant d'une très-grande importance, il est necessaire de les étendre davantage, & d'entrer dans un détail suffiant pour en montrer l'application, afin qu'on y fasse plus d'attention qu'on n'a coûtume d'y en faire dans l'exercice de la Medecine. C'est-pourquoi il faut examiner deux choses; la premiere de quelles sortes d'experiences on doit se servir en Medecine, & quel est l'usage qu'il en faut faire. La seconde quels doivent être les raisonnemens, & en quelles occasions il faut raisonner.

L'experience est sans contredit le fondement de la Medecine comme de

tous les autres arts. La nature des corps étant cachée aux hommes, ils ne peuvent rien connoître de leurs proprietés, que ce qu'ils en découvrent par les sens. Ainsi dans le besoin qu'ils en ont pour l'usage de la vie, l'unique moyen de s'en servir utilement, est d'observer ce qu'ils en peuvent remarquer de propre à leur procurer quelque commodité. C'est pour cette raison que les inventeurs des arts ont pris pour guide l'experience ; c'est par elle qu'on les a augmentés ; c'est aussi par elle que ceux qui les cultivent, peuvent les perfectionner.

Ceux-là se trompent eux-mêmes, qui disent que l'experience est aveugle & trompeuse, & qu'elle nous conduit à l'erreur ; ils lui imputent faussement ce qui ne vient que de notre faute par le mauvais usage que nous en faisons. Bien loin que l'experience soit aveugle & trompeuse, on peut dire au contraire qu'elle est toujours évidente & certaine, puisqu'elle consiste en des faits qui tombent sous les sens ; mais les jugemens que nous faisons à l'occasion de ces faits, sont souvent contraires à la verité, parceque nous raisonnons mal.

Dans la recherche qu'on fait des causes naturelles & de leurs effets, on ne se trompe pas quand elles agissent d'une maniere sensible, parceque les sens nous découvrant l'effet, nous font connoître aussi la cause ; mais ce qui occasionne une infinité d'erreurs, c'est qu'une grande partie des causes naturelles produisant un effet sensible, agissent d'une maniere insensible. Par exemple, après l'usage du senné on remarque un effet sensible, qui est la purgation ; comme la maniere dont le senné agit, ne tombe point sous les sens, il faut avoir recours au raisonnement pour juger si l'évacuation qui suit son usage, en est un effet ou non ; & quoiqu'on ne s'apperçoive pas qu'on raisonne, on ne laisse pas de faire ce raisonnement. L'experience montre qu'après l'usage du senné on est ordinairement purgé, il n'y a pas d'apparence que cette évacuation soit naturelle, & qu'elle arrive justement tous les jours qu'on a usé du senné ; il n'y a pas non plus d'autres causes auxquelles on puisse attribuer cette évacuation, lorsqu'on n'a pris que du senné, il faut donc que le senné en soit la

cauſe ; ce raiſonnement eſt juſte, parcequ'on n'avance rien que de veritable.

Mais il n'en eſt pas de même de quantité de raiſonnemens que l'on fait ſur l'experience. C'eſt une erreur fort ordinaire que de raiſonner ainſi ; cela eſt arrivé enſuite d'une telle choſe, il faut donc que cette choſe en ſoit la cauſe : *Poſt hoc ergò propter hoc.*

On voit qu'un malade guérit après l'uſage d'un remede, on ſe perſuade que la guériſon en eſt l'effet. Si au contraire le malade meurt, ou que le mal augmente, on juge que le remede en eſt la cauſe. On croit ſon ſentiment fondé ſur l'experience, & on le propoſe comme une regle à ſuivre. On a pû remarquer que dans la petite verole quelques malades ſont morts après avoir été ſaignés ; ſur cette obſervation on n'a point fait de difficulté d'établir une regle que l'on s'imaginoit fondée ſur l'experience, que la ſaignée eſt contraire dans la petite verole. On a obſervé qu'après l'uſage des remedes appellés cordiaux, quelques perſonnes attaquées de cette même maladie avoient été ſoulagées, on a crû pou-

voir fonder une autre regle generale sur cette experience, que les cordiaux sont d'excellens remedes dans la petite verole. Suivant cette maniere de raisonner on pourroit établir des regles toutes contraires ; car on a vû des gens guérir de la même maladie après avoir été saignés ; on en a vû d'autres mourir après avoir pris des cordiaux. On pourroit donc décider que la saignée y est utile, & que les cordiaux y sont pernicieux.

Des maximes si opposées ne pouvant pas être generalement vraies, cela donne lieu à quelques-uns de se defier de l'experience qui en est le fondement ; mais si on y prend garde, ce n'est pas l'experience qui trompe en cette occasion, c'est le raisonnement qu'on fait sur l'experience sans s'en appercevoir, lequel jette dans l'erreur. Un malade est attaqué de la petite verole, il est saigné & il meurt : un autre dans la même maladie est saigné & il rechappe ; tous ces faits sont veritables, & c'est precisement ce que montre l'experience ; on infere de là que c'est la saignée qui a guéri ou qui a fait mourir le malade : s'il y a de l'erreur, c'est

ce jugement qui eſt faux, & non pas l'experience.

La mépriſe ne vient que de ce que ſur une ſeule, ou ſur un petit nombre d'experiences qu'on a faites ſans les precautions neceſſaires, on juge que la ſaignée eſt la veritable cauſe de la guériſon ou de la mort. On voit par là qu'on attribue à l'experience une erreur qui ne vient que du mauvais jugement qu'on fait. Ce n'eſt donc point l'experience qui nous trompe, mais c'eſt qu'en cette occaſion on ne conduit pas ſa raiſon comme il faut.

Il eſt donc d'une grande importance de s'appliquer ſoigneuſement à verifier les jugemens que l'on forme ſuivant l'experience par rapport à la Medecine, puiſque c'eſt de-là qu'il faut emprunter les connoiſſances neceſſaires pour ſe ſe bien conduire dans la cure des maladies, Dieu ne nous en ayant donné aucune ſur ce ſujet en naiſſant, pour nous ſervir de guide, comme il a fait aux animaux en leur donnant un inſtinct, qui leur fait pour l'ordinaire connoître ce qui leur convient tant dans la ſanté que dans les maladies.

Pour ſçavoir de quelles experiences

on

on peut ſe ſervir en Medecine, il faut conſiderer qu'il y en a de trois ſortes. La premiere eſt lorſque de deſſein formé, mais ſans ſçavoir ni prevoir ce qui peut arriver, l'on fait épreuve de quelque choſe : comme quand un chimiſte ayant fait une nouvelle preparation, il la met en uſage pour ſçavoir à quoi elle eſt propre. La ſeconde eſt une obſervation des choſes à quoi on ne contribue pas, comme quand un Medecin remarque les accidens qui ſurviennent dans les maladies par la nature du mal. Les experiences de la troiſiéme ſorte regardent les effets des choſes, qu'on fait pour parvenir à une fin que l'on ſe propoſe ; telles ſont les experiences que font ordinairement les Medecins dans l'exercice de leur profeſſion, en obſervant le ſuccès des remedes qu'ils ordonnent.

Les experiences qu'on fait par épreuve ſont des eſſais témeraires ; qu'on ne mettra jamais en pratique quand on a de la religion & de l'honneur. C'eſt une perfidie inſigne & une eſpece de meurtre, que de riſquer la vie d'un homme qui ſe fie en nous, pour découvrir quel eſt l'effet d'une drogue ou d'une

compoſition dont on ne connoît pas les propriétés.

C'eſt pourquoi on ne peut que blâmer la temerité de ceux qui ont entrepris de mettre en uſage pluſieurs remedes chimiques, quoiqu'on s'en ſerve à préſent avec ſuccès. Comment ont-ils pû avoir la hardieſſe de faire prendre à des malades du Mercure doux & du Bezoard mineral, qui ſont compoſés avec les plus forts corroſifs? Quel effet pouvoient-ils attendre d'une preparation faite avec le vif argent & le ſublimé corroſif qui eſt le plus violent de tous les poiſons?

Il s'eſt rencontré heureuſement que ce mélange bien loin d'être dangereux, comme ils auroient dû le preſumer, eſt un remede fort doux & utile en pluſieurs occaſions. Mais ſi ces remedes ont réuſſi, combien en ont-ils eſſayé d'autres, dont les effets ont été funeſtes? On ne doit donc point être ſurpris que d'habiles Medecins ſe ſoient oppoſés à l'uſage de ces ſortes de remedes, avant qu'ils fuſſent aſſez éprouvés pour n'en point redouter les effets.

Ce n'eſt pas ſeulement à l'égard des preparations chimiques & des drogues

qui ne sont pas en usage, que l'on ne doit pas faire des essais dangereux; quoique des remedes soient emploiés avec succès en de certaines occasions, il y a encore de la témerité de s'en servir pour des maladies, dans lesquelles on ne les a point employés, si ce n'est dans des cas extraordinaires & avec une grande circonspection.

La seconde sorte d'experiences comprend tout ce que nos sens découvrent par rapport à la santé, sans que nous ayons contribué à le produire : telles sont les connoissances que l'anatomie nous donne de la structure des parties sensibles du corps humain, ce qui nous fournit les moyens d'en découvrir l'usage. C'est encore par ces experiences que dans le siecle passé on a fait de belles découvertes qui avoient échappé aux Anciens, comme celles de la circulation du sang, des vaisseaux lymphatiques, de la route du chyle depuis les intestins jusqu'à la veine sonclaviere gauche où il se mêle au sang. C'est aussi par ces sortes d'experiences que l'on découvre souvent les causes sensibles de la mort des malades par l'ouverture de leurs corps, d'où l'on peut tirer des lumieres

pour se conduire dans la suite à l'égard de ceux qui sont attaqués de la même maladie.

Ainsi dans la plûpart de ceux qui sont morts de la petite verole en 1710 & 1711, on a remarqué un gonflement dans les membranes & dans les vaisseaux du cerveau, ou même un amas de matiere purulente ou sereuse qui leur causoit un transport quelque tems avant que de mourir. C'est ce qui fit connoître l'utilité de la saignée du pied, laquelle fut employée avec succès dans le commencement de cette maladie. On pourroit tirer de grands avantages de ces sortes d'observations, si on les faisoit exactement.

C'est encore sur des experiences de cette seconde sorte, que l'on a établi les regles de Medecine qui regardent l'évenement des maladies, & les symptomes qui leur surviennent. Par exemple c'est par là qu'on a appris qu'un malade attaqué d'une pleurese ou d'une inflammation de poitrine, court grand risque quand il ne crache pas, à moins que les urines ne coulent abondamment; que dans les maladies de la tête il est avantageux qu'il survienne un

dévoyement; que c'eſt le contraire dans les veritables pleureſies. Hippocrate a laiſſé beaucoup d'obſervations pareilles, qui ſont faites avec tant de juſteſſe, que c'eſt principalement par là qu'il a merité l'eſtime particuliere qu'on a eue pour lui, malgré toutes les revolutions qui ſont arrivées depuis dans la Medecine.

La troiſiéme ſorte d'experience regarde le ſuccès de ce que l'on fait pour conſerver la ſanté quand on en jouit, & pour la rétablir lorſqu'on l'a perdue; ce qui eſt le but de toute la Medecine. C'eſt ſur ces experiences qu'il faut que ſoient fondés les preceptes qui concernent le tems, la maniere, & les occaſions de donner les remedes, auſſi-bien que ceux qui marquent les choſes à éviter. En un mot tout ce que l'on preſcrit pour la conſervation de la ſanté ou la guériſon des maladies, doit être le reſultat de ces ſortes d'experiences, & c'eſt en cela que conſiſte la bonne Medecine.

L'habileté d'un Medecin eſt principalement de pouvoir preſcrire en chaque occaſion, ce que l'on connoît de meilleur pour la ſanté. Or la nature étant

auſſi cachée aux hommes que je l'ai montré, on ne peut le ſçavoir que par l'experience, en examinant les choſes qui ont été ou profitables ou contraires en pareil cas ; & c'eſt en effet par cette voye que l'on a découvert ce que l'on ſçait de bon ou de nuiſible à la ſanté.

Les deux dernieres ſortes d'experiences ſont fort utiles dans la Medecine, puiſqu'elles ſervent à établir les principes & les maximes de cet Art. Mais ſi l'on en a tiré toutes les bonnes regles dont on ſe ſert heureuſement pour la cure des maladies, on y a auſſi fondé un grand nombre de faux preceptes, qui ne peuvent être que pernicieux aux malades que l'on traite quand on s'y conforme ; & cela n'eſt arrivé que parcequ'on n'a pas eu aſſez d'exactitude à bien démeler ce que l'experience faiſoit veritablement connoître, d'avec les fauſſes inductions qu'on en tiroit.

C'eſt pourquoi afin de ne point tomber dans des erreurs ſi dangereuſes, il faut s'appliquer à bien faire ce diſcernement, & l'on y doit donner d'autant plus d'attention, qu'il eſt fort aiſé de ſe méprendre ſur ce ſujet, & de propoſer

de fauſſes regles, pour de bonnes que l'on croira fondées ſur l'experience.

Ce qui occaſionne le plus ces erreurs, c'eſt qu'il y a beaucoup de choſes qui peuvent contribuer à la ſanté & aux maladies, de ſorte que le bien & le mal qui y ſurvient, eſt ſouvent attribué à une cauſe differente de celle qui l'a produit veritablement. De-là vient qu'en employant le même moyen, on s'attend à un pareil ſuccès, & ſouvent l'on eſt trompé. Au contraire on blâme un remede parcequ'on a obſervé qu'il a été ſuivi d'un mauvais effet, quelqu'un s'en ſert enſuite dans une occaſion qui paroît ſemblable, & l'on eſt ſurpris de voir qu'il réuſſit.

C'eſt là l'écueil de ceux qui jugent des choſes ſur de legeres apparences, comme la plûpart font en ce qui regarde la Medecine. Une perſonne ayant vécu long tems après avoir obſervé un certain regime, on conclut de-là que ce regime en eſt cauſe, & ſouvent on ſe trompe, parceque la longue vie de cette perſonne peut auſſitôt venir de la bonté de ſon temperament. De même un malade guériſſant après avoir uſé d'un remede, l'on

infere que c'eſt ce remede qui l'a guéri ; ce qui ſe trouve ſouvent faux, la guériſon étant alors l'ouvrage de la nature.

C'eſt pourquoi ſi l'on ſe regle ſur ces experiences & quelques autres ſemblables, & qu'on y établiſſe des preceptes de Medecine, bien loin d'être ſalutaires, ils pourront être préjudiciables à la ſanté ; il faut donc y apporter quelques précautions, comme je vais le montrer, à l'égard des preceptes qui concernent la guériſon des maladies, laquelle eſt l'objet de la principale & la plus grande partie de la Medecine; on en fera aiſément l'application aux preceptes qui regardent la conſervation de la ſanté.

Les preceptes de Medecine pour la guériſon des maladies ſont de deux ſortes : les uns ſont generaux, les autres ſont particuliers. Entre les preceptes generaux je comprens non ſeulement ceux qui conviennent à differentes eſpeces de maladie, comme eſt celui qui preſcrit qu'il faut ſuivre la pente de la nature dans les évacuations qu'on veut procurer ; j'y mets encore ceux qui conviennent à toute une eſpece en ge-

neral, tel qu'eſt celui qui marque que la ſaignée convient dans les pleureſies.

Les preceptes particuliers ſont ceux qui preſcrivent ce qu'il faut faire dans quelques circonſtances qui accompagnent une eſpece de maladie, lorſque cette circonſtance demande une variation dans la cure ; comme eſt celui qui dit qu'après avoir ſuffiſamment ſaigné un malade dans les pleureſies bilieuſes, il faut lui faire prendre des remedes qui procurent quelque évacuation des premieres voyes.

Pour éviter l'erreur en établiſſant les preceptes tant generaux que particuliers, il faut les fonder ſur un grand nombre d'experiences ; ce qui engage à cette précaution, c'eſt que les bons & les mauvais ſuccès qui ſuivent l'uſage des remedes, n'en ſont pas toujours l'effet, comme je viens de le dire. Les mauvais viennent ſouvent de la grandeur de la maladie, comme les bons ſont quelquefois l'ouvrage de la nature, c'eſt-à-dire du mechaniſme du corps ; car les parties en ſont ſi admirablement diſpoſées, que non ſeulement il ſe conſerve d'ordinaire aſſez long-tems dans l'état naturel ; mais

même cette constitution tend toujours, à réparer les desordres qui y arrivent, & en quoi consistent les maladies.

La nature peut guérir elle seule quand les forces naturelles surpassent le desordre qui est survenu. Mais quand le desordre est trop grand pour être réparé par la nature seule, il faut que l'art donne du secours, lequel souvent tire le malade de danger : mais si ce secours joint à l'action de la nature, est encore inferieur à la grandeur du desordre, alors le malade succombe, & la mort s'ensuit.

Par les forces naturelles il ne faut pas avec le vulgaire entendre seulement la vigueur, avec laquelle on exerce les mouvemens qui dépendent de la volonté, comme de remuer les bras, & les jambes, elles s'étendent à toutes les fonctions ; de sorte que sous le nom de forces naturelles on doit comprendre la disposition qui se trouve dans les parties tant fluides que solides pour exercer les fonctions avec justesse & avec vigueur, & pour surmonter les obstacles qui s'y rencontrent ; ainsi la circulation du sang étant la principale fonction, & celle d'où dépendent tou-

tes les autres, c'eſt à la maniere dont elle ſe fait qu'il faut faire le plus d'attention, pour juger des forces naturelles.

La proportion des forces naturelles & de la grandeur du mal donne lieu de diviſer en trois claſſes toutes les eſpeces de maladies qui ont trait à la mort. La premiere eſt de celles où les forces ſurpaſſent le mal. La ſeconde comprend celles dans leſquelles le mal égale, ou même ſurpaſſe les forces, de maniere neanmoins qu'avec le ſecours de l'art les forces deviennent ſuperieures. La troiſiéme eſt de celles où le deſordre ſurpaſſe tellement les forces, qu'elles ne peuvent le ſurmonter, quelque ſecours que l'art y donne.

Ces differences de maladies augmentent beaucoup la difficulté qu'il y a d'établir des preceptes pour les guérir : car comme on ne peut pas connoître préciſément dans laquelle de ces trois claſſes il faut mettre chaque maladie, on ne doit pas ſur un petit nombre d'obſervations attribuer à un remede la guériſon d'une maladie, ni imputer à un autre la mort d'un malade. Car ſi l'on donne un remede à une per-

ſonne attaquée d'une maladie dans laquelle les forces ſont ſuperieures au deſordre qui s'y trouve, pourvû que ce ne ſoit pas une choſe bien nuiſible, le malade rechappera ; ce qui ſera un effet de la nature, & non pas du remede.

Au contraire ſi l'on fait prendre un remede à quelque malade, dont le mal ſurpaſſe les forces de la nature & des remedes, le malade ne laiſſera pas de mourir ; mais la grandeur de la maladie ſera la cauſe de ſa mort, & non pas le remede. Si donc on ſe regle ſur un petit nombre d'obſervations, on court riſque que la plûpart ſoient de celles où la nature ſeule eſt cauſe de la guériſon, ou bien de celles où la grandeur de la maladie eſt uniquement cauſe de la mort. C'eſtpourquoi en jugeant là-deſſus que les remedes qu'on aura donnés, ſont bons ou mauvais dans ces maladies, & que ſur ces obſervations on établiſſe des regles, elles ſeront très-incertaines, ou même fauſſes.

Mais ſi l'on a un grand nombre d'experiences, on n'a pas lieu de craindre de ſe tromper de la ſorte ; car il peut

bien arriver qu'en ne faiſant qu'un petit nombre d'obſervations ſur une maladie dangereuſe, le hazard ne preſente que des cas où un remede, quoique bon en lui-même, n'aura pas de ſuccès, ayant été donné à des malades qui ne pouvoient guérir. Mais il n'en ſera pas de même ſi l'on fait un grand nombre d'obſervations. On pourra donc par ce moyen juger plus ſûrement de l'utilité des remedes qu'on aura employés ; & quoique les mêmes choſes ne produiſent pas toujours les mêmes effets dans des occaſions qui paroiſſent ſemblables, on ne laiſſera pas neanmoins de porter un jugement aſſez aſſûré ſur ce qui réuſſit le plus ſouvent, pourvû qu'on ait un grand nombre d'experiences. Ainſi l'on pourra faire de bonnes regles pour la guériſon des maladies. Plus le nombre de ces experiences ſera grand, plus la regle ſera ſûre. C'eſt de cette maniere qu'on a établi les preceptes de Medecine les plus generalement reçûs, par exemple, que la frequente ſaignée eſt utile dans l'eſquinancie, & que les remedes ſpiritueux conviennent dans les défaillances.

On peut faire à peu près le même raisonnement sur les preceptes qui concernent les maladies dont l'espece n'est pas mortelle. Comme dans ces occasions on n'a point d'autre but que d'abreger la longueur des maladies, & d'en rendre les accidens plus supportables, si on a un grand nombre d'experiences, on pourra faire une plus juste comparaison des differens moyens qu'on aura employés, & sur le succès on établira les regles qu'il faudra suivre.

A l'égard des preceptes generaux il ne suffit pas qu'ils soient établis sur un grand nombre d'experiences, il faut encore qu'ils soient expliqués & restraints par des preceptes particuliers, qui en fassent connoître l'application juste, & les exceptions necessaires; autrement ils seroient trop vagues; & quoiqu'ils pussent être utiles en de certains cas, ils feroient tomber en d'autres dans des fautes considerables. Par exemple, le precepte general que j'ai cité où il est dit, qu'il faut suivre les mouvemens de la nature, doit être expliqué & restraint par cet autre, qu'y ayant des évacuations critiques, & d'autres qui sont symptomatiques, il

faut aider les premieres & non pas les dernieres ; on doit au contraire les moderer. C'eſtpourquoi dans le colera-morbus où il ſe fait une grande évacuation par haut & par bas qui eſt ſymptomatique, ce ſeroit manquer que d'ordonner l'émetique, ou quelque purgatif.

Ce precepte qui reſtraint le premier, ſouffre lui-même une exception ; car il ne faut pas aider les évacuations critiques, quand elles ſont par elles-mêmes ſuffiſantes pour guérir la maladie. Il y a auſſi des occaſions où il faut aider les évacuations ſymptomatiques. L'Auteur du 5e livre des maladies épidemiques, qui ſe trouve entre les ouvrages d'Hippocrate, nous en donne un exemple dans un homme attaqué d'un cholera-morbus qui fut guéri avec de l'Ellebore. Il y a apparence que les évacuations tant par haut que par bas qu'on ne pouvoit arrêter, étoient excitées par quelques reſtes d'alimens corrompus qui demeuroient dans les premieres voyes ; mais le remede les ayant fait ſortir par le vomiſſement, ces évacuations s'arrêterent.

Il en eſt de même des preceptes gé-

neraux qui prescrivent quelque remede pour une espece de maladie en general ; car comme il se rencontre dans chaque espece de maladie des circonstances qui en font changer la cure, les preceptes generaux qu'on a établis pour l'espece, doivent avoir des exceptions pour ces cas-là.

Cette varieté que l'on remarque dans les maladies de la même espece, vient de la difference des causes qui les produisent, de la saison & du lieu où elles arrivent ; la diversité de l'âge, du sexe, du temperament, & de la maniere dont les malades ont vécu, y contribue aussi. Toutes ces choses font naître des accidens si differens, que dans les maladies les plus communes à peine peut-on en voir deux, qui soient entierement semblables depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce n'est pas que toutes les differences qui se rencontrent dans les maladies de même espece, en fassent varier la cure ; mais il y en a beaucoup qui demandent quelque changement dans la maniere de les traiter.

Comme donc on ne peut pas prescrire de regle generale qui convienne

en

en tous les cas d'une espece de maladie, on y supplée par les preceptes particuliers qui sont comme les exceptions des regles generales faites pour chaque espece. Par exemple, le precepte qui prescrit l'Ipecacuanha comme le meilleur remede connu pour la dysenterie, est restraint par ce precepte particulier, que lorsqu'il y a inflammation aux intestins, ou une fievre considerable, on doit calmer ces accidens par la saignée & par des remedes adoucissans, avant que de donner l'Ipecacuanha.

Pour les preceptes particuliers il faut aussi observer une chose absolument necessaire, qui est que les observations sur lesquelles on les fonde, soient faites en des cas semblables, c'est-à-dire qu'entre les circonstances qu'on y remarque, il n'y en ait aucune qui demande quelque variation dans la cure; car s'il y en avoit, cette observation ne serviroit de rien pour établir le precepte, puisqu'elle demanderoit une autre cure que celle qui est portée par ce precepte : mais si l'on a un grand nombre de cas semblables en toutes les circonstances essentielles, on pour-

ra décider au juſte ce qui convient le plus en cette occaſion.

La neceſſité d'avoir des preceptes particuliers eſt ſi grande, que ſans eux on ne pourroit guéres ſe fier aux preceptes generaux. Car quoiqu'un precepte general pour la guériſon d'une eſpece de maladie, convienne à pluſieurs malades qui en ſont attaqués ; comme il ſe rencontre beaucoup d'occaſions où il ne convient pas, ſi on le ſuivoit toujours, on feroit autant de fautes qu'il y a de cas exceptés. Il faut donc avoir des preceptes particuliers qui marquent ces occaſions, & qui faſſent connoître ce qu'il eſt plus à propos de faire alors.

Le grand nombre qu'il y a d'eſpeces differentes de maladies, & la grande varieté qui ſe trouve dans chaque eſpece, ſont cauſe qu'il eſt difficile de rencontrer beaucoup de cas ſemblables en toutes leurs circonſtances eſſentielles. Ainſi il n'eſt pas aiſé d'établir des preceptes particuliers de Medecine, & d'en avoir un auſſi grand nombre qu'il ſe rencontre de circonſtances, qui demandent quelque variation dans la cure des maladies. C'eſt ce qui a fait

que la plûpart de ceux qui se sont mêlés de donner des regles de Medecine, n'ayant pu ramasser autant d'observations qu'il étoit necessaire, ils ont fondé ces regles sur des systêmes, cette voye étant beaucoup plus facile & plus courte que celle des observations.

Mais que sert-il d'avancer beaucoup dans un chemin qui ne conduit pas où l'on veut aller ? Ne vaut-il pas mieux marcher pas à pas par un chemin difficile qui mene droit où l'on tend ? Si la peine est plus grande, le succès en est plus heureux ; aussi voyons-nous que ce qui a été établi sur l'experience avec les precautions necessaires, est demeuré stable, au lieu que ce qui a été fondé sur les systêmes, a toujours changé dans la suite des tems.

S'il n'y avoit point d'autre obstacle dans l'établissement des regles de la Medecine, que celui qui naît de la difficulté de rencontrer des cas entierement semblables dans les accidens qu'on y remarque, on pourroit faire au moins des regles infaillibles pour les cas ordinaires, & il y auroit lieu d'esperer que dans la suite on pour-

roit parvenir à faire un recueil des cas moins communs, & en ramaſſer enfin un aſſez grand nombre pour connoître ce qui y conviendroit le plus, & en donner des preceptes aſſez certains. Mais comme il y a des differences inſenſibles dans les temperamens, il y en a de même dans les maladies. Car il n'eſt pas rare de voir qu'un remede qui a réuſſi en une occaſion, manque dans un autre où toutes les circonſtances qui paroiſſent, ſont tout-à-fait ſemblables; il faut donc neceſſairement qu'il y ait quelque difference qui ne tombe pas ſous les ſens.

Comme ces differences inſenſibles des maladies, demandent quelquefois une variation dans la cure, auſſi-bien que les differences ſenſibles; il arrive que les regles qui ne ſont faites que par rapport aux differences ſenſibles, manquent dans des occaſions où toutes les circonſtances apparentes ſont ſemblables à celles, qui accompagnoient les maladies où ces regles ont eu le ſuccès qu'on en attendoit parcequ'il s'y trouve quelque difference inſenſible qui demande de la variation. C'eſt ce qui fait que quelque meſure qu'on

prenne, on ne peut pas prescrire des regles dans la Medecine dont le succès soit infaillible, n'y ayant aucun moyen pour connoître les differences insensibles des maladies.

Tout ce qu'on peut donc faire de mieux quand on veut établir des regles pour le rétablissement de la santé, c'est de ramasser un grand nombre de cas semblables en ce qui paroît, d'examiner les differens moyens dont on se sera servi en ces occasions, & le succès de ce qu'on aura fait: après cette discussion on pourra donner pour regle ce qui aura le plus réussi.

Il ne faut pourtant pas rejetter tout-à-fait les autres moyens qui auront été employés pour la cure des maladies, pourvû qu'on ait remarqué qu'ils ayent réussi plus souvent, que quand on a abandonné le malade à la nature seule. Car il arrive quelquefois qu'un remede qui réussit le plus souvent, ayant manqué, un autre remede quoique moins bon pour l'ordinaire, réussit alors plus heureusement. Ainsi ayant fait une regle de ce qui réussit le plus souvent dans une occasion, il est à propos d'établir d'autres preceptes qui

marquent ce qui après le meilleur remede, a le plus de succès en pareil cas.

Par ce moyen l'on peut avoir plusieurs preceptes qui prescrivant pour le même cas les remedes les plus utiles, en fassent connoître les degrés d'utilité. Par exemple la regle generale prescrivant le Quinquina pour les fievres intermittentes, si ce remede manquoit comme il arrive assez souvent, il est bon qu'il y ait d'autres regles qui marquent ce qui après le Quinquina est le plus efficace pour guérir les fievres intermittentes.

Il seroit très-avantageux d'avoir non seulement de ces preceptes pour chaque espece de maladie, mais encore d'en avoir pour tous les accidens qui y surviennent, lorsqu'ils demandent quelque changement dans la cure, & que pour le même cas il y eût plusieurs regles qui fissent connoître les degrés d'utilité des remedes qui y conviennent ; si cela étoit on excerceroit la Medecine avec beaucoup plus de succès, & lorsque les cas ne seroient pas extraordinaires, on seroit assuré de faire ce que les hommes auroient pû découvrir de

meilleur en pareille occasion. C'est de quoi il faut necessairement se contenter, n'étant pas possible de trouver des moyens infaillibles de guérir les maladies, non plus que de conserver la santé.

Ces preceptes faisant connoître ce qu'on a trouvé de plus utile pour la santé dans les occasions où ils conviennent, il seroit à souhaiter que l'on s'attachât à en établir pour toutes sortes d'occasions autant qu'il seroit possible. Cela banniroit de la Medecine une grande quantité de raisonnemens inutiles & même pernicieux. Car dans toutes les occasions où l'on peut avoir un precepte particulier pour le cas présent, & qu'il ne paroît rien qui demande quelque variation dans la cure, il n'est pas necessaire de faire aucun raisonnement, puisque sans raisonner, on connoît certainement ce qu'il faut faire.

En effet que serviroit-il de raisonner ? Si le raisonnement prouvoit quelque chose d'opposé au precepte, il ne faudroit pas laisser de suivre le precepte, puisqu'il preferiroit ce qu'un grand nombre d'experiences auroit fait con-

noître de meilleur dans le cas préſent ; ſi au contraire le raiſonnement s'accordoit avec le precepte, on devroit le regarder comme inutile. C'eſt à quoi le ſens commun nous détermine ſans que nous y faſſions reflexion ; car ſi on a reconnu par un nombre ſuffiſant d'experiences que deux remedes réuſſiſſent également bien dans une même occaſion, la raiſon ne nous porte pas plus à nous ſervir de l'un que de l'autre, quand bien même l'un des deux ſeroit d'ailleurs prouvé par des raiſons, & que l'autre ne le ſeroit pas.

Ce qui fait encore mieux voir la ſuperfluité du raiſonnement dans les cas où l'on a un precepte, qui preſcrit ce que l'experience a fait connoître de meilleur, c'eſt qu'on ne doit ſe ſervir du raiſonnement que quand il eſt neceſſaire de prouver une choſe dont on eſt en doute ; car alors il faut de neceſſité avoir recours à des connoiſſances que l'on a d'ailleurs, afin de découvrir la verité de ce qui n'eſt pas bien connu. C'eſt pourquoi c'eſt une maxime que dans le raiſonnement on procede *à noto ad ignotum, vel minùs notum ; de ce qui eſt connu à ce qui eſt inconnu*

connu, ou qui n'eſt pas aſſez connu. Or dans toutes les occaſions où l'on connoît par un nombre ſuffiſant d'experiences ce qui réuſſit le plus ſouvent, un homme de bon ſens n'eſt point en doute ſur ce qu'il doit faire ; le raiſonnement eſt donc alors tout-à-fait ſuperflu.

Ainſi l'experience ayant fait connoître que le Quinquina eſt le meilleur remede que l'on ait découvert pour les fievres intermittentes, il eſt inutile de vouloir prouver cette verité par des raiſonnemens, comme eſt celui dont quelques-uns ſe ſervent. Car pour montrer que le Quinquina eſt un bon remede pour les fievres intermittentes, ils diſent que ces ſortes de fievres ſont cauſées par un acide, & que le Quinquina eſt un alcali ; que comme il faut guérir le vice des humeurs par ce qui eſt contraire à ce vice, l'alcali étant contraire à l'acide, le Quinquina eſt un remede convenable pour les fievres intermittentes.

Ces gens qui s'attachent tant au raiſonnement, devroient au moins s'appliquer à ne point raiſonner de travers comme ils font. Car pour

montrer une choſe qui eſt évidente & connue, ils employent des opinions qui ſont au moins fort incertaines. Puiſqu'il eſt très-douteux, pour ne pas dire faux, que ce ſoit un acide qui cauſe les fievres intermittentes, & que le Quinquina ſoit un alcali, ou qu'il guériſſe ces fievres comme alcali ; ainſi bien loin que leur raiſonnement procede *à noto ad ignotum*, ils raiſonnent *ab ignoto ad notum*, ce qui eſt à rebours du bon ſens, une choſe incertaine ne pouvant nullement confirmer la verité de ce qui eſt certain.

Il arrive un inconvenient conſiderable de cette mauvaiſe maniere de raiſonner, c'eſt que les preceptes de la Medecine étant tirés de l'experience, la verité de la plûpart n'eſt connue que de ceux qui ſont conſommés dans l'exercice de la Medecine ; c'eſt pourquoi ceux qui n'ont pas beaucoup de connoiſſance dans cet Art, voyant prouver ces preceptes par de ſi mauvaiſes raiſons, ſont portés à les revoquer en doute ; au lieu que ſi on les propoſoit ſimplement comme des preceptes fondés ſur un grand nombre

d'experiences, les personnes judicieuses seroient plus disposées à y ajoûter foi.

Les Empiriques avoient donc raison de préferer l'experience au raisonnement, puisque dans les cas où l'on connoît par un nombre suffisant d'experiences ce qui réussit le plus, on doit plûtôt se servir de cette connoissance, que de quelque raisonnement que ce soit. Mais ils avoient tort en ce qu'ils vouloient qu'on s'attachât uniquement à l'experience sans jamais raisonner; car il y a souvent des cas où l'on ne peut pas avoir des preceptes qui marquent préciſément ce qui convient le plus; il faut donc alors tâcher de découvrir par le raisonnement, ce que l'on doit faire pour soulager le malade.

Les occasions où l'on est obligé d'en user de la sorte, sont toutes celles dont on n'a pû recueillir un assez grand nombre, pour connoître ce qui y réussit le plus souvent. Quoique ces occasions soient rares en particulier, la varieté en étant fort grande, il s'en rencontre frequemment dans l'exercice de la Medecine. Telles sont les

maladies extraordinaires, c'eſt-à-dire qui ſe manifeſtent par des ſignes qu'on ne voit pas ſouvent, où même celles qui n'ayant que des accidens communs, ont un caractere qui leur eſt propre, comme ſont les maladies épidemiques ou populaires, qui ne regnant pas d'ordinaire dans un païs, attaquent en même tems un grand nombre de perſonnes, ſoit qu'elles viennent de la mauvaiſe conſtitution de l'air, ſoit qu'elles ayent une autre cauſe generale. Ce caractere particulier étant une circonſtance qui en varie la cure, il ne peut y avoir des preceptes particuliers pour ces maladies, quand elles commencent à ſe répandre : il faut donc neceſſairement avoir recours au raiſonnement.

Ce qui montre que ces maladies ont d'ordinaire un caractere ſingulier, c'eſt que l'experience fait connoître que les remedes qui ont le plus réuſſi dans un tems pour la cure de ces maladies, ſont pernicieux dans la même eſpece en un autre tems. Pluſieurs Auteurs aſſûrent que dans les peſtes qui ſont arrivées de leur tems, la ſaignée & les purgations

étoient si funestes, qu'il n'en rechappoit pas un de ceux à qui on avoit fait ces remedes. Riviere celebre Medecin de Montpellier a écrit * que dans la peste qui y arriva en 1623, après le siege de cette Ville, il mouroit près de la moitié des personnes qui en étoient attaquées, principalement de celles à qui il survenoit des parotides : ce qui arrivoit d'ordinaire le 9 ou le 11e jour de la maladie. Elles étoient précedées, ou accompagnées de délire, d'assoupissement, de mouvemens convulsifs, avec un pous frequent, inégal & foible.

Ce grand homme n'ayant remarqué aucune utilité ni de l'usage des cordiaux réiterés, ni des remedes attractifs appliqués sur la parotide, il eut recours au raisonnement. C'est pourquoi se persuadant que la sortie des parotides, ne venoit que par un mouvement de la nature, qui poussoit au dehors l'humeur qui causoit la maladie, il jugea que l'endroit où elles paroissoient, n'étoit pas capable de recevoir toute cette humeur, & qu'il en restoit assez au dedans pour faire

* *Prax. med. lib. 17. sect. 3. cap. 1.*

mourir le malade. De-là il conclut qu'il pourroit suppléer à ce défaut en faisant quelque évacuation pour diminuer la quantité de l'humeur ; ainsi étant appellé pour un Marchand attaqué de cette maladie, il ordonna de lui tirer trois onces de sang ; trois ou quatre heures après ayant trouvé le pous du malade plus fort, & moins inégal, il lui fit tirer encore quatre onces de sang ; le pous en devint encore meilleur & plus fort. Le lendemain il lui donna un purgatif, & le malade guérit. Cette methode eut un succès si heureux, que Riviere assûre que de tous les malades qui eurent des parotides dans le cours de cette année, & qui furent traités de la même maniere, il n'en mourut pas un seul.

Il faut encore d'ordinaire se servir du raisonnement quand les maladies sont compliquées ; car comme elles peuvent l'être en une infinité de manieres differentes, il est presque impossible de rassembler une grande quantité d'observations sur chaque sorte de complication, pour juger de ce qui réussit le plus souvent ; ainsi l'on ne

peut guéres établir de preceptes particuliers pour ces occaſions.

Il n'eſt pas plus aiſé d'en faire pour les cas où les ſignes par leſquels on peut connoître les maladies, ſont ſi équivoques, qu'ils conviennent à pluſieurs eſpeces, de ſorte qu'on ne peut pas ſçavoir préciſément quelle eſt celle de la maladie dont le malade eſt attaqué. Cela arrive aſſez ſouvent dans les commencemens, lorſque les maladies ne ſont pas encore declarées.

Le raiſonnement n'eſt pas moins neceſſaire dans les maladies qui ne ſont pas veritablement du nombre de celles à qui on a donné des noms. Car les maladies n'étant pas des êtres qui ſubſiſtent par eux-mêmes, elles ne ſont pas diſtinguées comme le ſont des corps differens. De même qu'une ligne peut être courbe en une infinité de manieres, les dérangemens qui arrivent dans les fonctions, ſont auſſi d'une diverſité infinie. Et comme il y a pluſieurs eſpeces de lignes courbes regulieres, l'elleptique, la circulaire, la parabolique &c. qu'on diſtingue par des proprietés qui leur conviennent; il y en a auſſi d'irregulieres qui

ne ſont compriſes ſous aucune des eſpeces déterminées, & qui n'ont aucun nom.

Ainſi entre les maladies il y en a de regulieres que l'on connoît par des ſymptomes qui leur ſont propres ; il y en a auſſi d'irregulieres qui ne ſont point veritablement du nombre de celles qui ſont ſpecifiées, quoiqu'on leur donne ordinairement le nom de celles auſquelles elles ont le plus de rapport. Par exemple, on nomme vapeurs quantité de maladies, où il ne paroît aucun ſigne qui marque une irritation des parties nerveuſes, en quoi la plûpart des Medecins font conſiſter les vapeurs. Ces maladies n'y ayant qu'un rapport fort éloigné, on ne peut pas ſe ſervir alors des preceptes qui ne regardent que les veritables vapeurs.

Il y a encore quelques occaſions où l'on eſt obligé d'avoir recours au raiſonnement, comme lorſque dans des maladies connues & ordinaires l'on a fait des fautes ſi conſiderables, que la nature de la maladie en a changé, & qu'il eſt ſurvenu des accidens qui demandent qu'on en varie la cure. Il

faut en uſer de même quand les maladies ſe rendent rebelles, & qu'elles ne cedent pas aux remedes ordinaires. Puiſque dans ces cas on ne peut pas avoir des preceptes particuliers, on doit ſe ſervir du raiſonnement pour tâcher de découvrir ce qu'il y a de mieux à faire pour la guériſon de ces maladies.

Il eſt de plus neceſſaire d'employer les raiſonnemens dans un très-grand nombre de cas que l'on rencontre tous les jours dans l'exercice de la Medecine, quoiqu'ils ſoient aſſez ordinaires pour pouvoir établir des preceptes ſur la meilleure maniere de les traiter; parcequ'on ne trouve point de preceptes particuliers dans les Auteurs pour ces cas-là, ou que ceux qu'ils en donnent, ſont ſi incertains, qu'on ne peut y faire aucun fondement. De-là vient que dans ces occaſions on eſt obligé de ſe ſervir de raiſonnemens; ce qui à la verité n'eſt pas ſi aſſûré que ſi on avoit pour ces cas-là des preceptes particuliers qui fuſſent aſſez bien établis pour s'y conformer ſans crainte: mais en attendant que la Medecine ſe perfectionne, l'on ne

peut faire mieux que d'avoir recours aux raisonnemens, pourvû qu'ils soient bien fondés : c'est de cette maniere que les plus habiles Medecins ont traité jusqu'à present la plus grande partie de ces maladies, en quoi on ne doit pas les blâmer, puisque ne dépendant d'aucun d'eux en particulier de perfectionner la Medecine, ils s'en sont tenus à ce qu'ils pouvoient faire de mieux.

Quoi qu'en disent les Empiriques, il est manifeste que dans toutes ces occasions il faut necessairement raisonner, puisque l'experience ne montre pas précisément ce qu'il faut faire alors ; & ces cas-là arrivent si souvent qu'il y a peu de maladies, où dans les remedes qu'on prescrit, on puisse toujours se regler sur des preceptes sans raisonner ; parcequ'entre les differens accidens qui y arrivent, il paroît souvent quelque singularité qui vient ou de la maladie, ou du temperament du malade, laquelle demande qu'on examine s'il est necessaire d'y apporter quelque changement dans la cure ; ce qui ne se peut faire sans qu'on raisonne.

En suivant ce principe on doit bien

prendre garde de tomber dans le défaut de ceux qui se croyent assez bien fondés en raisonnemens, quand ils les ont établis sur quelques suppositions d'un système. Prouver une chose dont on doute, par quelque autre qui est encore plus douteuse, ce n'est rien prouver. Ainsi quand un Medecin n'a point d'autre regle dans ce qu'il ordonne pour une maladie, qu'un raisonnement fondé sur des suppositions, c'est comme s'il prenoit au hazard la premiere recepte qu'il trouveroit en ouvrant un livre de Medecine.

Dans les cas où un Medecin ne peut avoir de precepte assez précis pour s'y conformer uniquement, il faut que les raisonnemens par lesquels il veut découvrir ce qu'il est à propos de faire, soient établis sur des verités, ou du moins sur des vrai-semblances qui soient telles, que l'on puisse croire raisonnablement que les choses sont en effet de la maniere qu'on le dit, & non pas sur des vrai-semblances, comme sont celles des Romans & des Comedies. Car c'est se jouer de la vie des hommes que de les traiter dans leurs maladies suivant des raisonne-

mens fondés sur des imaginations & des suppositions.

On a donc raison de reprendre ceux d'entre les anciens Medecins qui se sont conduits suivant les fausses lumieres qu'ils tiroient des systêmes de leur tems. Il n'est pas necessaire d'entrer en discussion de toutes les imaginations qui en faisoient la base ; car il n'y a personne à present qui ne convienne que les idées qu'ils avoient sur la nature & les causes insensibles des maladies, étoient fort chimeriques ; les sentimens qu'on suit aujourd'hui étant très-differens des leurs, & la nature demeurant toujours la même, on est obligé d'avouer que lorsqu'ils se sont reglés sur ces fausses connoissances en traitant leurs malades, ils ont fait beaucoup de fautes, & que leurs succès n'ont été que de purs hazards, ou des ouvrages de la nature seule.

Mais leur égarement est peu de chose en comparaison de celui où l'on s'est laissé aller dans ces derniers tems. Une multitude prodigieuse de nouveaux systêmes étant venu inonder la Physique & la Medecine, il n'y en a pas un qui n'ait servi de regle à des

Medecins pour se conduire en plusieurs occasions. De-là on peut juger combien on a fait de faux raisonnemens qui n'étoient fondés que sur ces idées chimeriques. C'est encore ce que l'on voit tous les jours arriver, & ce qui ne peut être que préjudiciable à la santé des malades. Lors donc qu'un Medecin se regle sur de pareilles imaginations, n'est-il pas certain que sa pratique est tout-à-fait hazardeuse, & que si l'on doit blâmer sa conduite, on ne peut guéres excuser l'imprudence de ceux qui s'y fient.

Ce n'est pas que les Medecins qui sont entêtés de quelque sistême, le prennent toujours pour l'unique regle de ce qu'ils ordonnent. Quand l'experience leur fait connoître précisement ce qui convient le plus, le sens commun leur suffit pour les obliger de s'y conformer. Mais quand l'experience leur manque, comme dans tous les cas dont j'ai parlé, ils ne font pas de difficulté de se regler sur le sistême dont ils sont prevenus, étant faussement persuadés que s'il n'est pas veritable, il est du moins vrai-semblable.

C'est donc un abus effroyable dans

la Medecine, que de fonder sur quelque sistême les raisonnemens qu'on y fait. Si ce desordre étoit general, il seroit plus utile au genre humain d'abolir entierement la Medecine, que d'en permettre l'exercice : mais il est constant que la plus saine partie des Medecins est entierement éloignée de se conduire suivant les fausses lumieres des sistêmes ; & ceux qui en sont le plus entêtés, ne se reglent pas toujours sur les connoissances qu'ils pretendent en tirer.

Entre les Medecins qui ont une longue pratique dans leur Art, il y en a très-peu qui fassent assez de cas des sistêmes pour s'y conformer en aucune façon. S'ils en ont été prevenus dans leur jeunesse, les connoissances que l'usage leur a donné, les en ont fait revenir. Et c'est une preuve bien convainquante des mauvais effets des sistêmes ; car ils n'ont pû se desabuser que par le mauvais succès qu'ils en ont remarqué. Ce qui ne s'est fait qu'au préjudice des malades qui ont eu le malheur de les détromper à leurs dépens.

Les raisonnemens sur lesquels on

peut faire quelque fond en Medecine, sont ceux qui sont établis sur des principes tirés de l'experience, comme sont ceux dont j'ai parlé au chapitre 4.e il y a aussi quelques principes pris des autres sciences dont on peut se servir comme celui-ci, *en ôtant la cause on ôte l'effet*, ou ces autres *de deux maux il faut choisir le moindre ; il faut tendre au plus grand bien* ; les preceptes dont j'ai parlé en ce chapitre ; & en un mot toutes les verités qui peuvent être de quelque usage pour la santé, doivent être employés dans les occasions où elles ont lieu.

Il seroit à souhaitter que dans un Art aussi important qu'est la Medecine, les raisonnemens ne fussent jamais fondés que sur des verités ; mais comme il y a beaucoup d'occasions où l'on ne pourroit pas en trouver qui convinssent, la raison veut que l'on se serve de vrai-semblances, pourvû qu'elles soient telles que je l'ai déja dit ; il en faut donner quelques exemples.

S'il survient à une femme dans sa couche une fievre considerable, dans laquelle on remarque des indications pour l'émetique, la maladie étant

compliquée, il seroit difficile d'avoir un assez grand nombre d'observations sur lesquelles ont pût établir un precepte qui fît connoître si ce remede convient le plus en cette occasion. C'est pourquoi il faut avoir recours au raisonnement ; par ce moyen l'on sçaura que quoique l'émetique soit indiqué par la fievre, l'évacuation qui est naturelle en cette rencontre, est une contre-indication, parcequ'on sçait par experience que l'émetique pourroit l'arrêter, en faisant remonter les humeurs vers le haut ; il pourroit aussi l'augmenter par l'agitation qu'il exciteroit dans le sang, & cela suivant la disposition de la malade. C'est pourquoi un bon Medecin ne risquera point ce remede si ce n'est dans une grande necessité. Car si la fievre est plus dangereuse que les accidens qui pourroient arriver, si le Medecin juge qu'elle est entretenue par de mauvaises humeurs qui sont dans l'estomach de la malade, ou que cette fievre soit d'une espece à laquelle l'émetique convienne, on doit se servir de ce remede, parceque de deux maux il faut éviter le pire. D'ailleurs il peut

arriver

arriver que l'émetique ne dérange en rien l'évacuation ordinaire en pareil cas.

On voit que tout ce raisonnement n'est fondé sur aucune supposition, mais sur un principe inconteſtable qui est que de deux maux il faut éviter le pire, & sur la connoissance qu'on a du peril où la fievre expose la malade, & du danger qu'elle court en prenant l'émetique en cette occasion, ce qui est une vrai-semblance tirée des observations.

Lorsque quelqu'un a un crachement de sang, ou qu'il n'en est delivré que depuis peu de jours, il ne faut point le purger; mais s'il y a complication avec une fievre accompagnée de pesanteur à la region de l'estomach, que le malade se plaigne d'un mauvais goût, qu'il ait la langue fort chargée, on doit croire que son estomach contient des matieres corrompues qui demandent qu'on en fasse l'évacuation. La bonne pratique de Medecine veut qu'on raisonne alors & qu'on juge du danger qu'il y a de faire revenir le crachement de sang en purgeant le malade, & du peril qu'il court si on

ne le purge pas, & ſuivant ce qu'on a lieu d'en croire, on ſe détermine au parti qu'on doit prendre.

Comme dans les maladies populaires, il y a ordinairement un caractere ſingulier qui demande de la variation dans la cure, & que par conſequent on ne peut avoir de precepte particulier par lequel on puiſſe ſe conduire, il faut de neceſſité avoir recours au raiſonnement. C'eſt ce qu'on fit dans les fievres appellées malignes qui ont regné à Paris pendant les années 1710 & 1711. Ayant reconnu que l'humeur qui cauſoit la maladie ne pouvoit pas être corrigée par les remedes, on en fit l'évacuation par des purgatifs doux & aiguiſés de quelque grains de tartre ſtibié, après avoir fait ſaigner les malades. Ces purgations reiterées réuſſirent mieux que tout autre remede. Le ſuccès qu'eut alors cette methode, approcha fort de celui qu'elle eut dans la peſte arrivée à Montpellier en 1623 comme je l'ay dit ci-deſſus.

Les bons obſervateurs ont remarqué que tant que regnent les maladies populaires, les autres eſpeces de maladies tiennent ſouvent du caractere ſingu-

lier de ces premieres. Il ne faut donc pas alors se regler tout-à-fait sur les preceptes particuliers qu'on a établis pour marquer ce qui convient le plus dans ces occasions, puisqu'il s'y trouve la circonstance de la maladie populaire qui en varie la cure. On doit donc tâcher de découvrir par le raisonnement la variation qu'il y faut apporter. Ainsi dans les maladies de 1710 & 1711 differentes de la maladie populaire, on a connu qu'il falloit purger davantage que dans un autre tems.

On pourra être en peine de sçavoir ce qu'il faut faire, lorsqu'on n'a point de precepte particulier qui convienne précisément au cas qui se presente, & que l'on n'a point de vrai-semblances telles que j'ai dit que le bon sens les demande, sur quoi on puisse se fonder pour découvrir les remedes convenables par le raisonnement, on croira peut-être qu'au moins en cette occasion il faudra avoir recours à quelque sistême; mais ceſt une erreur, on n'y doit jamais faire aucun fond. En effet quel sistême choisiroit-on? Puisqu'il n'y en a point qui soit tellement

vrai-semblable, qu'on puisse juger que les choses se passent comme on les explique dans ce sistême, plutôt que de toute autre maniere imaginable : il ne peut y avoir dans les sistêmes qu'une possibilité apparente, comme je l'ai montré. Encore n'en est-on pas venu jusque-là, puisqu'on n'en a pas trouvé qui ne soit sujet à de fort grandes difficultés. On ne doit donc pas assurer qu'il y en ait aucun qui paroisse veritablement possible.

Cela étant, comme on n'en peut pas douter, à moins qu'on ne soit prevenu de quelque sistême, il est manifeste qu'il y a de l'imprudence à s'y regler en ce qui regarde la vie & la santé des hommes. Il vaudroit donc beaucoup mieux abandonner le malade à la nature que de prendre de si mauvais guides. Mais il ne se presente presque jamais d'occasion dans l'exercice de la Medecine, où l'on n'ait pas quelque regle pour se conduire. On a premierement celles qu'il faut observer pour le regime de vivre ; ce qui peut contribuer beaucoup à la guerison des maladies : on a les regles pour se servir à propos des remedes gene-

faux ; or il n'y a gueres de maladies où l'on ne trouve lieu d'employer quelqu'un : on a enfin le secours de l'analogie par laquelle on peut trouver le remede qui convient dans une maladie, en la comparant avec celles auſquelles elle a quelque rapport.

CHAPITRE VII.

Des jugemens qu'on porte ſur les remedes.

ON ne peut pas raiſonnablement douter, comme je l'ai fait voir au premier chapitre, que l'on ne connoiſſe beaucoup de remedes utiles pour la guériſon des maladies ; mais auſſi l'on ſçait aſſez que n'étant pas tous également bons, on eſt ſouvent embaraſſé ſur le choix qu'on en veut faire, & même qu'il n'eſt pas rare d'en voir employer qui ſont fort dangereux.

Si les bons remedes guériſſoient toujours & que les mauvais ne manquaſſent jamais de faire du mal, il ſeroit aiſé de les diſtinguer les uns des

autres. Mais la difficulté d'en faire le discernement, vient de ce que les bons remedes ne soulagent pas infailliblement, & qu'ils sont même quelquefois suivis d'accidens fâcheux, que les mauvais remedes ne produisent pas toujours de mauvais effets, & que même on ne laisse pas assez souvent de guérir quoiqu'on s'en serve. Cela arrive d'ordinaire parce que le mal est plus fort qu'un bon remede, & qu'ainsi nonobstant l'usage qu'on en fait la maladie augmente. Au contraire la nature est assez souvent si forte, qu'elle peut resister au mal & au mauvais remede : ce qui fait que quoiqu'on en prenne de dangereux, on n'en remarque pas toujours des suites fâcheuses.

De-là naît la contrarieté qui se trouve dans les sentimens au sujet des remedes. Ce ne sont pas seulement les Medecins qui sont opposés les uns aux autres sur ce sujet. Aujourd'hui que tout le monde se mêle de raisonner sur la Medecine sans y rien connoître, il n'y a gueres de personnes si peu intelligentes qu'elles soient, qui ne prennent un parti, & qui ne s'en-

gagent dans quelque opinion, ordinairement par hazard ou par caprice, & presque jamais par raison.

On voit des gens qui s'entêtent tellement d'un remede, qu'ils ne tarissent jamais sur les louanges qu'ils lui donnent : d'autres le regardent comme quelque chose de très-pernicieux. Quand une personne se trouve attaquée de maladie, les avis ne lui manquent pas ; chacun lui conseille quelque remede qu'il éleve au dessus de tous les autres, & qu'il assure être fort éprouvé ; Ceux qui sont assez crédules pour suivre ces conseils, apprennent souvent à leurs dépens, à ne pas donner si legerement leur confiance en ce qui regarde leur santé.

Dans une telle diversité de sentimens si opposés, il est impossible qu'il n'y ait un grand nombre d'erreurs, & c'est ce qu'il est aisé de remarquer ; car on voit beaucoup de personnes qui blâment d'excellens remedes, & il n'y a pas moins de gens qui en approuvent de très-dangereux. Ces erreurs sont d'autant plus pernicieuses qu'il est difficile d'en revenir quand on en est une fois entêté ; parceque

chacun appuyant son sentiment sur quelque experience, il le croit très-bien fondé, l'observation étant la regle la plus sûre qu'on puisse suivre en Medecine.

Mais si l'experience a donné occasion à l'erreur, c'est qu'on s'est contenté d'un trop petit nombre d'observations, & qu'on ne les a pas faites avec tout le soin & toutes les précautions necessaires pour n'être point trompé. On attribue souvent à un remede, des succés qui sont l'effet de la nature, ou l'on impute aux remedes de fâcheux évenemens, qui veritablement sont les suites de la maladie: car dans les malades il arrive assez souvent des changemens, soit en bien soit en mal, qui ne viennent pas des remedes, comme l'experience le montre assez quand on n'en use point: puisqu'il ne laisse pas d'arriver de ces changemens, on ne peut d'ordinaire les attribuer alors qu'à la nature lorsqu'ils sont salutaires, ou à la maladie quand ils sont dangereux. Si ces évenemens étoient precedés de quelques remedes, la plûpart du monde ne jugeant des choses que par le

succès

succès auroit approuvé ou condamné les remedes, suivant le bien ou le mal qui est arrivé, quoiqu'ils n'y eussent point contribué.

Les faux jugemens qu'on porte au sujet des remedes, ne peuvent être que très-préjudiciables, parcequ'on se regle sur ces idées dans les conseils qu'on donne aux malades, & il en arrive souvent du desordre lorsqu'on suit de tels avis. C'est pourquoi il est d'une grande importance, de desabuser ceux qui sont tombés dans l'erreur sur cette matiere.

On se trompe en cette occasion, ou en approuvant de mauvais remedes, ou en rejettant ceux qui sont bons, ou enfin en préferant un remede moins bon à un autre qui l'est davantage.

Pour juger si un remede est bon ou mauvais pour une maladie, il faut comparer le succès qui suit l'usage qu'on en fait, avec ce qui arrive quand on laisse agir la nature seule. Si en usant d'un certain remede on guérit plus souvent & plus aisément d'une maladie, que quand on ne fait rien, il faut regarder ce remede comme utile; & si l'on guérit moins souvent & plus dif-

ficilement l'orſqu'on s'eſt ſervi de ce remede, on doit juger qu'il n'y eſt pas propre, & qu'il ne faut jamais l'employer dans une pareille occaſion.

Il ſuit de-là qu'il ne faut point deſapprouver un remede, & en condamner l'uſage dans une certaine maladie, parcequ'il a manqué de réuſſir en quelques occaſions, car cela ne prouve nullement qu'il ne puiſſe aider la nature de maniere que les malades guériſſent plus ſouvent quand ils uſent de ce remede, que quand ils ne font rien; autrement il faudroit rejetter toutes ſortes de remedes; car il y a une telle diverſité dans les maladies & dans les temperamens, que les remedes qui ſont le plus generalement reçûs & approuvés ne laiſſent pas de manquer quelquefois.

Il ſuit encore que quoiqu'on ait raiſon de juger qu'un remede a produit un mauvais effet dans une maladie, on ne doit pas croire pour cela qu'il n'y ſoit pas convenable; parcequ'on ne peut pas en conclure, qu'il ſoit plus utile de ne rien faire à ceux qui ont cette maladie, que de ſe ſervir de ce remede.

Si l'on veut éviter l'erreur en cette oc-

caſion, il eſt neceſſaire d'examiner ſi le remede produit rarement ce mauvais effet, & ſi le mal eſt plus dangereux que l'accident qui en eſt cauſé, car en ce cas on ne doit pas faire de difficulté de ſe ſervir de ce remede, quand on n'a rien de meilleur.

Ainſi quoique le mercure cauſe quelquefois de grands deſordres & la mort même, quelque ſoin qu'on prenne pour l'employer d'une maniere convenable aux forces & au temperament du malade, on ne doit point blâmer un Medecin d'en ordonner l'uſage dans la maladie venerienne, parcequ'il vaut mieux encore courir ces riſques, que de s'expoſer à toutes les ſuites de cette fâcheuſe maladie, pour laquelle on n'a pû juſqu'à préſent trouver de meilleur remede.

Mais ſi quelques mauvais évenemens ne ſuffiſent pas pour faire rejetter un remede, un petit nombre de bons ſuccès ne doivent pas le faire approuver. Car il peut arriver que la guériſon vienne de la nature, & que le remede n'y ait pas contribué. Et bien loin qu'on puiſſe croire que quelque ſuccès ſuffiſe pour faire juger qu'un remede

convienne en pareil cas, on ne doit pas même s'assûrer là-dessus qu'il n'y soit pas contraire. Car s'il n'a pas causé de desordre, cela pourroit venir de la force du temperament du malade, qui a surmonté la cause de la maladie & la mauvaise qualité du remede.

Pour ne se point tromper, il faut, comme j'ai dit, ne juger de la vertu des remedes que sur un grand nombre d'observations. Car l'on n'est tombé & l'on ne tombe encore tous les jours dans l'erreur, en condamnant de bons remedes, & en attribuant à d'autres des vertus qu'ils n'ont pas, que parcequ'on en a jugé sur un trop petit nombre d'observations faites sans assez de réflexion.

L'erreur que l'on doit éviter le plus soigneusement, est celle de beaucoup de gens qui preferent des remedes moins bons, à de meilleurs qu'ils s'imaginent être fort au-dessous de ceux dont ils sont prévenus. Quoique cette erreur ne paroisse pas si considerable, que celles de ceux qui blâment de bons remedes ou qui en approuvent de dangereux, elle est neanmoins plus préjudiciable, parcequ'elle est bien plus ordinaire.

Pour empêcher qu'on ne tombe dans cette erreur, il faut examiner quelles ſont les conditions qui doivent faire regarder un remede comme le meilleur.

Un fameux Medecin de l'Antiquité demandoit trois qualités dans un bon Medecin, qu'il guérît ſûrement, promtement & agréablement, *tutò, citò & jucundè.* On peut établir les mêmes conditions pour regler la preférence qu'il faut donner aux remedes dans le choix qu'on en fait, de ſorte qu'on regarde comme le meilleur remede celui qui guérit le plus ſûrement, le plus promtement, & le plus agréablement.

Il faut en premier lieu qu'un remede pour être preferé aux autres, guériſſe plus ſûrement, c'eſt-à-dire qu'il ſoit le plus efficace pour ſauver la vie du malade lorſqu'elle court riſque; cette condition eſt la plus eſſentielle, & quand un remede ne ſeroit pas le plus promt & le plus agreable, s'il y a un plus grand nombre de malades qui rechappent par ſon uſage, il eſt à preferer à tous les autres. Lorſqu'on dit qu'un remede doit guérir ſûrement, cela ſignifie encore qu'il faut qu'il gué-

riſſe ſi bien les malades, qu'ils ne ſoient pas ſujets aux rechutes.

La ſeconde condition eſt que les remedes guériſſent promtement, de ſorte qu'entre deux remedes que l'on propoſe, le reſte étant égal, celui qui guérit le plutôt, doit être preferé à l'autre.

La troiſiéme eſt que les remedes ſoient agréables; car un malade ſouffre aſſez du mal qu'il endure, ſans qu'il ait encore le chagrin de prendre des choſes deſagréables, lorſqu'on peut lui en donner d'auſſi ſaluraires, qui ne ſoient pas ſi difficiles à prendre. Mais qu'un remede ſoit agréable ou non, cela ne ſert ni ne préjudicie à la guériſon du malade.

C'eſt pourquoi comme dans le choix des remedes on a principalement égard au rétabliſſement de la ſanté, au lieu de cette derniere condition, je crois qu'il ne ſeroit pas mal à propos d'en ſubſtituer une autre de plus grande conſequence, qui eſt de preferer les remedes qui agiſſent avec le moins de violence. Ce n'eſt pas à dire neanmoins qu'il faille toujours ſe ſervir de remedes dont l'operation ſoit douce; car

dans les maladies violentes ou dans celles qui sont opiniâtres, la prudence oblige souvent d'employer des remedes fort actifs, à sçavoir lorsqu'on juge qu'ils guériront plus sûrement; mais cela signifie que de plusieurs remedes qui sont également sûrs, il faut préferer le plus doux, quand bien même il ne seroit pas tout-à-fait si promt.

C'est à quoi il faut faire beaucoup d'attention dans le choix des remedes; car ceux qui sont violens en guérissant la maladie fatiguent tellement le corps, qu'il a plus de peine à se rétablir, & leur usage frequent ruine la bonne constitution des parties.

Cette condition étant plus essentielle que la troisiéme qui est ci-dessus marquée, il semble qu'il seroit plus à propos de la mettre à la place, & de dire que le meilleur remede est celui qui guérit le plus sûrement, le plus promtement & le plus doucement, *tutò, citò & leniter.*

Ce n'est pas une petite difficulté que de découvrir quels sont les remedes qui ont ces conditions. La varieté qui se trouve dans les maladies & dans les temperamens, la difference des âges

& des ſexes, la diverſité des pays & des ſaiſons y apportent de grands changemens ; de ſorte que le remede qui eſt le meilleur dans une maladie accompagnée de certains accidens, ne l'eſt ſouvent pas dans la même maladie, lorſqu'on y en remarque d'autres. Les remedes qui conviennent à un certain temperament, ne ſont quelquefois pas propres dans la même maladie à un autre qui eſt different. Il en eſt de même de la diverſité des âges, des ſexes, des pays, & des ſaiſons.

Il eſt vrai que toutes ces differences ne demandent pas toujours de la varieté dans les remedes. Car le Quinquina par exemple, qui eſt le meilleur remede connu pour les fievres intermittentes, réuſſit dans des temperamens très-differens, il convient aux femmes comme aux hommes, aux enfans auſſi-bien qu'à ceux qui ſont avancés en âge, il n'a pas moins de ſuccès en France qu'au Perou, en hyver qu'en automne.

Mais une grande partie des remedes ne ſont pas ſi univerſels ; le Gayac eſt un ſudorifique convenable aux perſonnes graſſes & repletes, il n'eſt pas propre à ceux qui ſont d'une conſtitu-

tion seche & delicate ; l'Esquine & la Salsepareille leur sont plus salutaires. La saignée ne convient pas tant aux enfans & aux vieillards qu'aux jeunes gens. Le tartre émetique réussit en beaucoup d'occasions à Paris : il est dangereux à Rome selon Baglivi.

Si l'on avoit une connoissance parfaite tant de la nature du corps humain & des maladies qui y surviennent, que de celle des plantes, des animaux & des mineraux dont on tire les remedes, il seroit aisé de découvrir ceux qui conviennent dans chaque maladie, & de distinguer lesquels sont les meilleurs; mais comme la nature des corps consiste dans une disposition des parties insensibles, ce qui est le sentiment de tous les nouveaux Philosophes, ou dans quelque autre chose qu'on ne connoît point ; si c'est le dernier, il est clair que la nature des corps est entiérement inconnue ; si c'est le premier, on n'en est pas plus éclairé pour sçavoir en general que la nature des corps dépend d'une disposition de ses parties insensibles, lorsqu'on ne sçait pas précisement quelle est cette disposition.

Or comme on ne peut pas connoître

la disposition des parties insensibles qui composent le corps humain, laquelle le rend propre à excercer toutes ses fonctions, on ne peut pas non plus sçavoir, quel est le dérangement qui arrive dans cette disposition, & qui rend le corps malade, empêchant qu'il n'exerce quelqu'une de ses fonctions. Car, comme j'ai déja dit, presque toutes les maladies consistent dans une disposition vicieuse des parties insensibles du corps.

Si l'on ne peut connoître la nature du corps humain, il n'y a pas plus de moyen de découvrir la nature des vegetaux, des animaux & des mineraux, puisqu'elle consiste aussi dans la disposition des parties insensibles qui composent ces corps; il n'est donc pas possible de connoître la proprieté que les remedes ont de guérir les maladies par la convenance qu'il y a entre la nature du remede & celle du mal; c'est pourquoi il faut chercher un autre moyen pour sçavoir quels sont les remedes les plus propres en chaque occasion.

Les Chimistes se sont flatés d'avoir penetré plus avant que les Philosophes dans la connoissance de la nature; ils ont

crû avoir découvert plus certainement les veritables principes des corps, parcequ'ils en ont tiré par le moyen du feu, des substances ausquelles ils ont donné ce nom : en ayant retiré de cinq sortes, ils ont établi cinq principes; à sçavoir l'esprit, l'huile ou le souffre, le sel, l'eau & la terre. L'on retire à la verité toutes ces substances des animaux & des vegetaux, mais non pas des mineraux. Les Chimistes n'ont pas manqué de bien faire valoir l'avantage qu'ils avoient pardessus les autres Philosophes, de pouvoir exposer aux yeux leurs principes, au lieu que ceux que les Philosophes ont établis, ne sont la plûpart que des imaginations.

Mais cet avantage quelque grand qu'il paroisse, a été plus nuisible qu'utile aux Chimistes, parcequ'il les a fait tomber en beaucoup d'erreurs, & ne leur a servi de rien pour connoître ce qu'ils pretendoient découvrir; car se persuadant par cette raison que leurs principes étoient beaucoup plus assûrés que ceux des Philosophes, ils se sont imaginés pouvoir juger de la nature & des proprietés des corps, par les proprietés des principes qu'ils en tiroient.

C'eſt en quoi ils ſe ſont trompés, parceque le feu ayant agi avec beaucoup de violence ſur ces prétendus principes pour les ſeparer, il les a changés aſſés conſiderablement de l'aveu même des Chimiſtes. Ce qui prouve qu'ils n'ont pas eu raiſon de prétendre juger de l'effet de ces principes dans le corps dont on les retire, par celui qu'on leur voit produire après qu'on les en a tirés par le feu.

D'ailleurs ils ſont obligés de reconnoître que les propriétés des corps dépendent principalement de la diſpoſition que ces principes y ont, avant qu'on les faſſe paſſer par le feu; or il n'y a aucun moyen de connoître cette diſpoſition, étant impoſſible de la découvrir par les ſens; ils s'abuſent donc de prétendre avoir par le ſecours du feu, des connoiſſances plus aſſûrées que celles qui ſont établies ſur les imaginations des Philoſophes.

L'experience confirme cette verité; car ſi on diſtille des alimens ou des medicamens, on reconnoîtra que les principes qu'on en tire n'ont pas les mêmes proprietés, que les alimens ou les medicamens dont on les a tirés. Si

par exemple après la distillation d'un poulet ou d'une perdrix, on remêloit ensemble tout ce qu'on en a tiré, bien loin que ce mêlange fût capable de nourrir comme auroit fait le poulet ou la perdrix, on en seroit incommodé si on en mangeoit : mais la mauvaise odeur & le goût desagréable de ce mêlange seroit suffisant pour empêcher qu'on n'en mangeât. Il en est de même des medicamens : si l'on mêle ce que l'on retire du Quinquina & de l'Ipecacuanha par la distillation, ces mêlanges ne seront plus propres pour guérir les fievres intermittentes, ni pour la dysenterie.

La prévention où l'on a été pour la Chimie, a fait croire il y a quelque tems, qu'en faisant l'analyse des plantes par le feu, on pourroit découvrir leurs vertus : on a fait de grandes dépenses pour réussir dans cette entreprise, mais on a reconnu enfin que c'étoit perdre sa peine & son charbon ; car on a remarqué que des plantes dont les proprietés étoient extrémement differentes, donnoient des principes semblables & en même quantité, comme le Choux-fleur & le Solanum furiosum, le pre-

mier étant un aliment, & le second un poison; il en est de même du Cerfeuil & de la Cigue.

Les Chimistes sont si peu convaincus qu'il y ait quelque sûreté à prendre sur ces analyses, qu'il n'y en a point qui voulût se fier pour son usage propre, sur les connoissances qu'il en pourroit tirer, s'il n'en avoit pas d'ailleurs. Si, par exemple, on apportoit des Indes de deux sortes de fruits inconnus en ce pays-ci, dont l'un fût bon à manger & l'autre fût un poison, on peut s'assûrer qu'il n'y auroit pas un Chimiste qui fût assez temeraire, pour prétendre distinguer par quelque operation chimique, celui qui seroit propre à nourrir d'avec celui qui seroit poison, & pour en manger sur la foi de l'analyse qu'il en auroit faite. Si donc on ne peut point par la distillation reconnoître un fruit propre à nourrir d'avec celui qui empoisonne, comment pourroit-on distinguer par ce moyen les differentes vertus que les Medicamens ont, d'être utiles dans une maladie plutôt que dans une autre, de convenir à ceux qui sont d'un certain temperament, & non pas à ceux qui en ont un diffe-

rent, d'être propres dans le commencement, ou le progrès, ou la force, ou le declin d'une maladie, & d'être contraire dans un autre tems.

Enfin si on pouvoit connoître par la Chimie le vice du sang & des humeurs, la proprieté des medicamens & la convenance ou la disconvenance qu'il y a des uns aux autres, pourquoi les Chimistes n'ont-ils pû découvrir de remede pour la Goutte & pour d'autres maladies qui ont passé jusqu'à présent pour incurables?

Ce n'est pas que je veuille rejetter les remedes que la Chimie nous fournit; il y en a qui sont utiles, mais ils ne sont pas en si grand nombre, & la plûpart ne sont pas si bons que beaucoup de gens se l'imaginent. Quelle que soit leur efficacité, ce n'est point par les distillations qu'on l'a connue. Le tartre émetique est un des meilleurs remedes que la Chimie prepare; est-ce par l'analyse chimique qu'on a découvert la proprieté qu'il a de faire vomir? Non sans doute, car aucune des drogues dont il est composé n'ayant cette vertu, on n'a pû juger que leur mélange preparé de la maniere dont on fait le tartre émetique, ac-

querroit cette qualité, l'antimoine par lui-même ne faisant point vomir. On doit porter un semblable jugement des autres remedes Chimiques.

C'est donc par la seule experience qu'on peut découvrir la vertu des remedes, & connoître ceux qui ont les qualités, que j'ai dit qu'un remede doit avoir pour être preferé aux autres. Ainsi on sçaura qu'un remede guérit plus sûrement qu'un autre, lorsqu'on aura remarqué par un nombre suffisant d'observations faites avec toute la prudence necessaire, que par le secours de ce remede un plus grand nombre de malades sont rechappés, que non pas par l'usage de l'autre. On connoîtra qu'un remede guérit plus promtement, quand on aura remarqué de la même maniere, que les malades qui auront usé de ce remede, auront été plutôt guéris que ceux qui en auront employé d'autres. On verra qu'un remede agit plus doucement, quand on aura assez souvent observé que les malades auront été moins fatigués après son usage, que quand ils se seront servis des autres.

Voilà la seule route que l'on doit tenir,

tenir, si l'on ne veut point s'égarer ; voilà le veritable moyen de juger sûrement de la vertu des medicamens ; c'est aussi la seule regle par laquelle on doit examiner les jugemens qu'on fait d'ordinaire sur les remedes ; donnons-en quelques exemples pris de ceux qui sont le plus en usage.

Il n'y a point de remede qui ait eu plus d'approbateurs & plus d'adversaires que la saignée. Il s'est trouvé des Medecins qui en ont entierement défendu l'usage : plusieurs n'ont pas voulu tout-à-fait le condamner, mais ils ne croyoient pas qu'il fût à propos de le rendre frequent : d'autres enfin en ont fait un remede à tous maux. On trouve à présent peu de personnes, qui rejettent tout-à-fait la saignée ; mais il y en a beaucoup qui prétendent qu'on ne doit saigner que rarement, & s'élevent fort contre ceux qui ordonnent souvent la saignée.

Pour sçavoir lesquels ont raison, il faut avoir recours aux regles que j'ai établies. Ainsi dans les occasions où les uns prétendent que la saignée convient le plus, les autres au contraire soutiennent qu'il y a d'autres remedes

qu'on lui doit preférer, il faut examiner si la saignée guérit le plus sûrement, le plus promtement & le plus doucement, ou si c'est quelqu'autre remede qui a ces avantages; c'est par-là qu'on en doit décider; mais cet éxamen ne se pouvant faire sans un grand nombre d'observations, il faut conclure de-là que la plûpart de ceux qui parlent si décisivement sur ce sujet, sont entierement incapables d'en juger, puisqu'ils n'ont pas les connoissances qui sont absolument necessaires, pour connoître si ce remede-là est le plus convenable, ou s'il ne l'est pas.

Comme il y a des occasions où la saignée a les conditions requises pour être préferée à tous les autres remedes connus, il y en a aussi où quelque autre remede a ces mêmes prérogatives. Il n'est pas necessaire d'entrer dans un détail qui meneroit trop loin; on peut dire en general qu'il n'y a point de remede qui réussisse plus souvent en France, surtout dans les maladies aigues, & dont les succès soient plus marqués.

Il faut neanmoins garder de la mediocrité en prescrivant la saignée, com-

me on eſt obligé de faire en toutes choſes ; & même lorſqu'on connoît qu'un autre remede eſt auſſi utile, je ſerois d'avis qu'on épargnât le ſang. Mais quand on a reconnu par un nombre ſuffiſant d'obſervations, quel eſt le moyen le plus ſûr & le plus promt pour guérir la maladie, on doit la mettre en uſage, parceque ſi elle affoiblit, elle a au moins l'avantage de ne pas fatiguer & ruiner le corps comme beaucoup d'autres remedes.

Ceux qui ſont oppoſés à la ſaignée diſent que le ſang étant le tréſor de la vie, on ne doit le répandre que dans une grande neceſſité. Mais ils ſe trompent de croire que la vie dépende de la quantité du ſang ; elle conſiſte dans ſa circulation, puiſque tant que le ſang circule on eſt en vie, dès que ſa circulation ceſſe, on meurt. Que ſert-il donc d'avoir tout ſon ſang, quand il ne circule plus ? Ne vaut-il pas mieux en faire tirer une partie, pour entretenir & conſerver la circulation du reſte. On doit y avoir d'autant moins de répugnance, que le ſang ſe repare facilement. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'on n'en doit jamais tirer une quan-

tité si grande, qu'il n'en reste pas assez pour entretenir la vie.

L'opposition que tant de gens témoignent pour la saignée, ne vient pas d'une connoissance qu'ils ayent que ce remede soit moins utile que les autres, mais d'une aversion qui est naturelle aux hommes de voir couler leur sang. C'est un instinct que Dieu leur a donné pour le conserver à cause du besoin qu'ils en ont pour vivre, & pour se maintenir en vigueur. Mais si les hommes ont des instincts pour se conserver en santé, ils n'en ont pas de même pour se guérir des maladies. Ainsi la faim est un instinct qui doit servir de regle pour manger quand on se porte bien : mais on fait quelquefois très-mal de le suivre quand on est malade. Il ne faut donc pas se conduire dans les maladies par les instincts que Dieu a donnés pour la conservation de la santé.

Quoique la saignée & la purgation soient les plus grands remedes de la Medecine, & à peu près aussi utiles l'un que l'autre ; on a neanmoins des sentimens très-differens à l'eur égard, la plûpart ont beaucoup plus d'éloi-

gnement pour la saignée qu'il ne faut, & sont trop portés pour la purgation. On voit pourtant arriver plus de desordres de ce dernier remede que du premier : la raison de cela est, qu'il est bien plus aisé de distinguer quand la saignée ne convient pas, que de connoître quand la purgation est contraire ; d'où il arrive qu'on se trompe plus aisément en ordonnant celle-ci, qu'en prescrivant l'autre.

La préference qu'on donne ordinairement à la purgation, ne vient pas de ce qu'on ait connu par un assez grand nombre d'observations, qu'elle soit le meilleur remede pour guérir les malades dans les occasions pour lesquelles on la propose, ce qui montre que ce jugement n'est pas raisonnable ; mais on a plus de penchant pour la purgation que pour la saignée, parcequ'en saignant on tire le sang tout pur, au lieu que par la purgation on évacue des humeurs qui par leur mêlange avec les excremens, étant desagréables à la vûe & blessant l'odorat, offrent à l'esprit une idée de corruption.

On juge de-là que la purgation fait

sortir du corps des matieres corrompues, qui ne pouvoient être que préjudiciables à ses fonctions, & qu'en les évacuant on ne contribue pas peu à la santé. Il n'est pas necessaire d'apporter beaucoup de raisons pour faire voir le ridicule de ce jugement, il est trop manifeste par lui-même, & l'experience le montre assez ; car il arrive souvent que quand les purgatifs sont mis en usage par des personnes qui ne sçavent pas dans quelles occasions on doit s'en servir, le mal augmente bien loin de diminuer, quoiqu'en apparence la purgation ait fait sortir beaucoup d'humeurs corrompues, dont l'évacuation devroit produire un grand soulagement.

Pour faire connoître quelle est l'erreur de ceux qui sont excessivement portés à la purgation, il suffit de considerer que les purgatifs n'agissent que parcequ'ils sont contraires à l'économie du corps, & qu'ils tiennent en cela des poisons, puisque l'action des uns & des autres offense les parties.

Le principal effet des purgatifs est produit dans l'estomach & dans les intestins, dont ils irritent la surface in-

terne ; ce qui fait que ces parties redoublent leur mouvement pour chasser ce qui les incommode. Les matieres corrompues qui s'y trouvent, & qui troublant la digestion causent la maladie, ou du moins apportent un grand obstacle à la guérison, sont en même tems évacuées par la force du mouvement que procurent les purgatifs ; ce qui pour l'ordinaire n'arriveroit pas, si l'on n'avoit point usé de ces remedes.

Les purgatifs n'agissent pas seulement dans l'estomach & dans les intestins ; leurs parties les plus subtiles passent jusques dans le sang par la route du chile, & circulent avec lui par tout le corps, dont ils irritent les parties. Cet effet est très-sensible lorsqu'on a pris quelque violent purgatif : les gens credules jugent de-là que le remede cherche par tout pour en dénicher les mauvaises humeurs.

Quand les purgatifs sont plus doux, on ne s'apperçoit pas d'ordinaire de cet effet par le sentiment ; ils ne laissent pas neanmoins d'être distribués de même que les plus violens, & d'agir comme eux, quoique plus foiblement : ce qui arrive après leur usage

le fait connoître, puisqu'on s'apperçoit toute la journée d'une augmentation de chaleur dans les parties.

Enfin pour montrer évidemment que les purgatifs agissent par irritation, & qu'ils sont contraires à l'économie du corps, c'est que quand il arrive qu'ils ne purgent que peu ou point du tout, & qu'ainsi n'étant point chassés du corps par la voye ordinaire, il s'en porte une grande quantité dans le sang, ils troublent l'économie du corps, & l'on en est incommodé plus ou moins selon leur violence, jusqu'à ce qu'ils soient poussés dehors par la voye des urines ou des sueurs, ce qui est le plus ordinaire, ou par la transpiration insensible.

Cette évacuation de ce qu'il y a des purgatifs, qui s'est mêlé avec le sang, est procurée par la disposition admirable de toutes les parties, qui sont ajustées de maniere, qu'elles ne manquent pas de faire des efforts continuels, pour se débarasser de ce qui les incommode, & les empêche d'exercer leurs fonctions.

Quoique les purgatifs soient tels que je viens de dire, ce seroit tomber dans

dans un excès encore plus dangereux de vouloir en interdire tout-à fait l'usage, comme ont fait autrefois quelques Medecins. On les doit en effet regarder comme un mal, mais moindre que de laisser dans l'estomach & dans les intestins des matieres corrompues qui empêcheroient que la digestion ne se fît comme il faut ; moindre aussi que de souffrir dans les autres parties, des humeurs qui doivent être évacuées par les purgatifs, parcequ'elles pourroient y causer du desordre.

Tout ce qu'on peut conclure de ce que j'ai dit, c'est qu'il ne faut point user des remedes purgatifs sans necessité & sans beaucoup de prudence. En un mot on ne doit s'en servir que lorsqu'on connoît par un nombre suffisant d'observations ou par des raisonnemens bien fondés, que ces remedes sont les plus sûrs, les plus prompts, & les plus doux pour guérir les maladies pour lesquelles on les employe.

Si l'on suivoit cette regle non seulement en ces occasions, mais encore dans toutes celles où il s'agit d'examiner ce qu'il y a de meilleur pour guérir une maladie, on pourroit s'as-

sûrer de faire tout ce dont la prudence humaine est capable ; car l'on ne tombe dans l'erreur & l'on ne fait des fautes dans le traitement des maladies, que pour ne pas se conformer à cette regle ; & c'est de-là que vient la grande quantité de faux jugemens qu'on porte d'ordinaire sur les remedes. Il seroit trop long d'entrer dans un détail de toutes ces erreurs, je parlerai seulement de celles qui sont les plus generales tant par rapport au grand nombre de maladies qu'elles concernent, que par rapport à la multitude des personnes qui en sont prévenues.

Ces erreurs sont celles qu'on a sur les remedes simples & les composés ; sur les remedes generaux & les specifiques ; sur les cordiaux & sur le frequent usage des remedes.

Les Medecins comprennent sous le nom de simples, tous les medicamens qui sont sans mêlange fait par la main des hommes. Ainsi l'antimoine est un remede simple qui provoque la sueur ; la vipere est un remede simple qu'on employe dans plusieurs maladies ; la rubarbe est un remede simple qui est purgatif. Mais le vulgaire n'entend

par le mot de simple, que les plantes qui ont quelque vertu medecinale.

Les remedes composés, sont ceux qui se font par le mêlange de plusieurs drogues, tels sont la theriaque, la confection d'hyacinthe, l'orvietan.

Dans les jugemens qu'on porte sur ces remedes on tombe en deux erreurs opposées, les uns estiment & relevent trop les remedes simples, les autres sont choqués de la simplicité d'un remede, sur tout quand il est commun, & veulent ou des remedes extraordinaires, ou des remedes fort composés.

Ces erreurs viennent de ce que l'on ne suit pas les regles marquées ci-dessus; car ce n'est pas la simplicité ou la composition d'un remede qui le doit faire estimer ou désapprouver. Il faut s'en servir quand il est le meilleur dans l'occasion présente; il faut au contraire le rejetter quand il ne l'est pas: & ce n'est que par les regles prescrites qu'on en peut juger.

Bien loin que l'on puisse désapprouver un remede précisément parcequ'il est simple, cette qualité le doit faire préferer aux autres, quand il est aussi bon. Et non seulement on doit préfe-

rer les ſimples aux compoſés, mais entre les compoſés il faut choiſir ceux qui le ſont moins ; il faut même préferer ceux qui ſont communs à ceux qui ſont extraordinaires. En effet que ſert une grande multitude de drogues, lorſqu'on peut obtenir le même effet par une ſeule, ou par un petit nombre de drogues ? La plus grande partie des compoſitions ne ſont utiles qu'aux Marchands, elles ſont d'ordinaire préjudiciables aux malades par la dépenſe, & aſſez ſouvent contraires au rétabliſſement de leur ſanté.

Quoiqu'on ne doive pas blâmer les compoſitions dont on a reconnu l'utilité par un grand nombre d'experiences, il ne faut pas en faire de nouvelles ſans de bonnes raiſons ; car pour une bonne compoſition qu'on a découverte, combien en a-t-on mis en uſage qui ſe ſont trouvées fort dangereuſes ? Cela ne s'eſt fait qu'aux dépens des malades, & le peu de bonnes compoſitions dont l'utilité a été confirmée par un grand nombre d'experiences, ne feront jamais tant de bien, qu'a fait de mal la multitude de celles que le mauvais ſuccès a empêché de venir en uſage commun.

Comme la nature des corps est inconnue & que l'experience est le seul moyen qui nous reste pour en découvrir les proprietés, ce n'est aussi que par cette voye qu'on peut sçavoir la vertu d'une composition. La connoissance qu'on a des qualités de chaque drogue qui y entre, ne suffit pas pour connoître à quoi cette composition est propre, puisque nous en voyons qui font des effets tout differens, de ceux que produisent les simples qu'on y a mis ; & même il y a des simples qui ayant une qualité semblable, ne font plus étant mêlés ensemble le même effet qu'ils produisoient auparavant.

C'est ce qui fait voir évidemment la témerité de ceux qui ordonnent sur le champ des compositions qu'ils prennent dans leur tête, sans se mettre en peine si elles ont jamais été employées. Si les simples qu'on y met ont la même vertu, pourquoi ne s'en pas servir de peu ou même d'un seul ; s'ils ont des proprietés differentes, comment juger de l'effet que leur mêlange produira, comment sçavoir que leurs differentes qualités ne se détruiront pas les unes les autres ? Comme on voit arriver que

deux choſes qui ſont agréables au goût étant priſes ſéparément, font une impreſſion deſagréable ſi on les joint enſemble, ne doit-on pas craindre que deux ou pluſieurs drogues qui ſéparément font un bon effet, étant mêlées enſemble n'en produiſent un mauvais, puiſqu'elles peuvent faire des impreſſions fort differentes ſur les parties.

Je n'ai pas deſſein de blâmer toutes les compoſitions; ce que j'ai dit n'eſt que pour montrer qu'on ne doit pas en faire de nouvelles de ſa tête, lorſqu'il y a des remedes ſimples ou des compoſitions connues par un long uſage, qui conviennent dans le cas dont il s'agit.

Il ne faut pas ſeulement préferer les remedes ſimples aux compoſés, quand ils ſont également bons, mais on doit encore ſe ſervir plutôt des remedes communs que de ceux qui le ſont moins. Car comme il n'y a point de remede ſi generalement bon, qui ne produiſe quelque mauvais effet dans de certains ſujets, les communs étant plus connus, on pourra plus aiſément ſçavoir quand ils ne conviennent pas. Ce qui fait voir l'erreur de ceux qui mépri-

ſent l'eau pure, qui eſt veritablement un excellent remede en beaucoup d'occaſions, ſans avoir d'autre raiſon que parcequ'elle eſt commune.

En donnant la preference aux remedes ſimples je n'entends pas ce mot au ſens du vulgaire, qui n'appelle ſimples que les plantes medecinales. C'eſt une erreur de croire que les plantes doivent être preferées aux autres ſimples, puiſque parmi les mineraux & même dans les animaux on trouve des remedes qui ſont plus convenables pour de certaines maladies, qu'il n'y en a parmi les plantes.

Entre tous les vegetaux on n'en connoît point qui procure le vomiſſement avec plus de ſûreté, d'efficacité & de douceur que quelques préparations d'Antimoine. On n'en connoît point qui arrête les hemorragies auſſi ſûrement que l'Alun. Le Mercure eſt le meilleur remede qu'on ait pu découvrir pour les maladies veneriennes. Le Fer eſt le plus efficace dans les pâles couleurs & dans quelques autres maladies. L'experience ne montre-t-elle pas tous les jours que les eaux minerales guériſſent des maladies qui avoient reſi-

ſté à tous les autres remedes. Or il eſt conſtant qu'elles ne tiennent leur vertu, que des mineraux que l'eau a diſſous & entraînés avec elle en paſſant par les mines.

C'eſt donc un très grand abus que de donner la préference à un remede par la raiſon qu'il eſt ſimple ou compoſé, parcequ'il eſt du nombre des plantes, ou des mineraux, ou qu'il eſt pris des animaux, parcequ'il eſt commun, ou rare, ou extraordinaire; il faut s'en tenir à la régle qui eſt de préferer celui qui eſt le plus ſûr, le plus prompt, & le plus doux, ſoit qu'il ſoit ſimple ou compoſé, ſoit qu'il ſoit tiré des plantes, des animaux, ou des mineraux, ſoit qu'il ſoit commun ou qu'il ne le ſoit pas. Mais entre pluſieurs remedes également bons on doit toujours choiſir le plus ſimple & le plus commun.

Les jugemens qu'on porte ſur les remedes generaux & ſur les ſpecifiques, ne ſont pas moins ſujets à l'erreur, que les ſentimens qu'on a touchant les ſimples & les compoſés. Les remedes generaux ſont ceux qui conviennent à pluſieurs eſpeces de maladies, par exem-

ple la saignée, la purgation, le lait, le bain. Les specifiques sont ceux qui ont une vertu singuliere pour une certaine espece de maladie, laquelle ils guérissent beaucoup plus souvent que tout autre remede, sans avoir la même efficacité dans d'autres sortes de maladies, tels sont le Quinquina, l'Ipecacuanha, & le Mercure.

Il y a des gens qui ont peu de foi aux remedes generaux, parceque convenans à plusieurs especes de maladies, ils sont d'un usage plus commun que les specifiques, qui n'ont une grande vertu que pour l'espece de maladie, dont ils sont les specifiques. Or comme ils n'ont du goût que pour ce qui est rare & peu usité, dès qu'on leur parle d'un remede general, ils n'en font guéres de cas. La saignée & la purgation qui sont les plus grands remedes de la Medecine leur paroissent peu utiles; ils mépriſent même les specifiques qui sont communs. A la verité la plus grande partie du monde ne va pas jusqu'à cet excès; ils approuvent ces remedes; mais ils sont bien plus portés pour les specifiques; & il semble que leur sentiment soit bien fondé,

car puiſque les ſpecifiques ont une vertu ſinguliere pour guérir une maladie avec plus d'efficacité que les autres remedes, peut-on trouver à redire qu'ils les recherchent & les préferent aux autres ?

Quelque plauſible que ce raiſonnement paroiſſe, il y a pourtant de l'erreur, car les remedes ſpecifiques ne font pas d'ordinaire un ſi bon effet, quand on n'a pas fait préceder les remedes generaux. Ainſi le Quinquina qui eſt le meilleur ſpecifique de la Medecine, manque ſouvent de guérir les fievres intermittentes, quand on n'a pas ſaigné & purgé ſuffiſamment le malade ; & non ſeulement il ne chaſſe pas la fievre lorſque l'eſtomach & les inteſtins ſont remplis d'humeurs corrompues, mais il augmente d'ordinaire le mal, & d'une fievre intermittente il fait ſouvent une fievre continue. Quoique le Quinquina ſoit le plus efficace de tous les ſpecifiques connus, l'experience montre que les remedes generaux guériſſent plus ſouvent & même ſans retour les fievres intermittentes, ſans que le malade prenne de Quinquina, que ce ſpecifique n'en

guérit ſans l'uſage des remedes generaux. C'eſt donc une erreur d'élever ſi fort les ſpecifiques au deſſus des remedes generaux. Les uns & les autres ſont bons lorſqu'ils ſont donnés à propos.

Une autre erreur ſur ce même ſujet c'eſt qu'on croit avoir grande raiſon de ſe plaindre des Medecins de ce qu'ils ne ſe ſervent pas de ſpecifiques dans la plûpart des maladies. Il eſt aiſé aux Medecins de ſe diſculper de ce reproche; c'eſt qu'il n'y en a que très peu de connus; car on n'en a guéres découvert que le Quinquina, l'Ipecacuanha, le Mercure, l'Alun & quelques autres.

Mais pourquoi, dira-t-on, les Medecins n'en cherchent-ils pas pour les autres maladies? Ceux qui parlent de la ſorte veulent-ils qu'on faſſe des eſſais ſur eux pour les découvrir? Ils n'y conſentiront pas ſans doute, ils aimeront mieux qu'on les faſſe ſur les autres; mais ceux-ci ne le voudront pas non plus, & quand même il ſe trouveroit des gens qui ne refuſeroient pas de s'expoſer à ces épreuves, un Medecin ne ſeroit pas excuſable de le faire ainſi témerairement, parcequ'ils ne ſont pas les maîtres de leur vie.

Ces découvertes ne se font d'ordinaire que par des experiences que le hazard seul fait naître, & qu'il n'amene pas à point nommé.

La haute idée que la plûpart des gens se sont faite des cordiaux, est aussi erronée qu'elle est commune. Les Medecins en distinguent de deux sortes, à sçavoir de chauds & de froids; mais le vulgaire ne connoît sous ce nom que ceux qui sont chauds, comme les eaux spiritueuses, la theriaque, le vin, les aromates & autres semblables.

Ce qui a donné tant de crédit aux cordiaux, c'est qu'on dit qu'ils fortifient la nature & qu'ainsi ils remedient à la foiblesse dont toutes les maladies sont accompagnées, & qui effraye plus les malades que tout autre accident. Elle consiste en ce qu'ils ne peuvent plus exercer le mouvement de leurs membres avec autant de vigueur qu'ils faisoient dans leur santé; & comme ce mouvement dépend de la volonté, ils s'apperçoivent plus de la diminution qui y survient, que du dérangement qui arrive aux autres fonctions. Cette foiblesse les porte à recourir aux cordiaux qu'ils croyent être les remedes

les plus convenables pour rétablir leurs forces.

Neanmoins il s'en faut beaucoup que cette diminution de forces ne soit aussi dangereuse qu'ils le pensent; & l'on peut dire qu'elle ne l'est point du tout, lorsqu'elle ne consiste que dans le peu de vigueur qu'on sent à remuer les membres; elle n'est à craindre que quand elle gagne le cœur, de maniere que son mouvement devienne si foible qu'il ait peine de faire circuler le sang; ce que l'on connoît par la foiblesse du poux. En ce cas j'avoue que les cordiaux chaux conviennent; mais c'est une erreur de croire que la foiblesse que les malades sentent à se mouvoir, demande qu'on leur donne de ces remedes; au contraire ils leur sont souvent pernicieux, car ils augmentent la fievre quand elle s'y trouve, comme il est ordinaire dans la plûpart des maladies, ou même ils la font venir quand le malade ne l'a pas; de sorte que bien loin de fortifier la nature, comme on se l'imagine, ils l'accablent en augmentant le mal; les malades ne doivent donc point s'inquieter de la foiblesse qu'ils sentent à se mouvoir, puisqu'el-

le n'eſt pas dangereuſe. Au lieu de ſonger à ſe fortifier, il leur eſt bien plus avantageux de faire exactement tout ce qui eſt neceſſaire pour chaſſer la maladie, car quelque petite qu'elle ſoit, elle peut devenir conſiderable, & enſuite cauſer la mort, comme il n'arrive que trop ſouvent. Mais on ne voit perſonne manquer de reprendre ſes forces, quand on eſt bien guéri, pourvû qu'on obſerve un bon regime. La foibleſſe n'eſt point tant à craindre, que tout ce qui peut détourner de prendre les meilleurs moyens de guérir la maladie.

La derniere erreur que je me ſuis propoſé de combattre dans ce chapitre, eſt celle des perſonnes qui ſont trop portées à faire des remedes, & qui veulent qu'on leur en ordonne fréquemment. C'eſt un excès qui n'eſt pas moins dangereux, que celui de n'en vouloir pas faire en tout. Pour en être convaincu, il ſuffit de conſiderer qu'il eſt plus préjudiciable à un malade, de prendre des remedes qui ne conviennent pas, que de ne pas ſe ſervir de ceux qui conviennent. Ce qui eſt une verité qu'on doit regarder comme un

principe, ainſi que je l'ai marqué au chapitre 4e. Car puiſqu'il faut une grande précaution pour ordonner des remedes à propos, il s'enſuit qu'il eſt preſque impoſſible que quand on en ordonne beaucoup, on n'en preſcrive quelqu'un de contraire; parceque dans l'obſcurité qui nous cache la nature des corps, il eſt fort aiſé de ſe méprendre. C'eſt pourquoi de même qu'un grand parleur dit ordinairement beaucoup de ſotiſes, un Medecin qui ordonne fréquemment, fait bien des fautes.

Les remedes doivent être regardés comme des ſecours qu'on donne à la nature pour chaſſer les maladies, car c'eſt elle qui fait la principale partie de l'ouvrage. On n'en doit donc point preſcrire ſans avoir de bonnes raiſons, qui faſſent juger que la nature guérira plûtôt avec le ſecours qu'on veut lui donner, que ſi on la laiſſoit agir ſeule. Or il n'y a guéres de maladies où l'on ne manque ſouvent de ces raiſons. Si donc on ordonne alors quelque remede, au lieu de ſecourir la nature, on court grand riſque de la troubler dans ſon operation. D'ailleurs quand elle agit aſſez elle ſeule, comme il arrive

souvent, pourquoi lui donner de l'aide ?

Bien loin qu'il faille continuer toujours l'usage des remedes tant que dure la maladie, c'est un precepte de Medecine, suivi de tous les bons Medecins, que dans les maladies de longue durée, après que le malade a usé des remedes convenables, il faut le laisser en repos pendant quelque tems, & le tenir seulement dans un regime proportionné à l'état où il se trouve. On voit souvent arriver que dans cet intervalle le malade guérit, parceque les premieres voyes ayant été débarassées par les évacuations qu'on a procurées, & la cause de la maladie étant affoiblie par les remedes qu'on a ordonnés ensuite, la nature acheve seule le reste de l'ouvrage sans fatiguer le malade.

Cette methode est celle qui certainement réussit le plus dans ces sortes d'occasions : mais quand elle n'auroit pas cet avantage, & qu'on pourroit guérir aussi facilement en prenant quantité de remedes qu'en en faisant peu, il y auroit toujours de la prudence à n'en pas employer beaucoup, parceque la multitude des remedes use le corps.

L'impatience des malades & de ceux qui

qui les approchent, est ce qui d'ordinaire fait tomber les Medecins dans cette faute ; mais c'est au Medecin de leur faire connoître leur erreur ; s'ils ont de la confiance en lui, ils doivent se rendre à ses raisons, sinon il est plus à propos qu'ils en choisissent quelque autre à qui ils se fient davantage ; mais il est de l'interêt d'un malade de ne pas marquer l'inclination qu'il a de prendre beaucoup de remedes, de peur que par une complaisance tout-à-fait blâmable, le Medecin ne donne dans son sens pour se maintenir auprès de lui.

CHAPITRE VIII.

Des Livres qui traitent de la Medecine.

QUAND la bonne constitution des hommes étant affoiblie, le nombre des maladies s'augmenta, on put faire plus aisément des observations sur ce qui étoit utile ou pernicieux à la santé. De là vint qu'elles se multiplierent à un point, qu'il fallut que quelques personnes en fissent une

étude particuliere, pour instruire les sains & les malades de ce qu'ils avoient à faire & à éviter. Il fut même necessaire qu'on mît par écrit les observations qu'on avoit faites, & les préceptes qu'on y avoit établis, afin de les conserver plus sûrement, & que ceux qui vouloient s'appliquer à cette étude, pussent les apprendre avec plus de facilité. C'est ce qui a été executé par un grand nombre d'Auteurs dans tous les tems, depuis que la Medecine a été redigée en Art.

La peine qu'ils se sont donnée seroit d'une utilité très-grande pour la conservation de la santé, & pour la guérison des maladies, s'ils s'étoient attachés à ne rapporter que les faits qu'ils avoient soigneusement observés, & qu'ils se fussent contentés de les comparer les uns avec les autres, pour juger de ce qui est profitable ou nuisible à la santé, pour connoître ce que fait la nature seule, & ce qu'elle fait étant aidée de l'Art, & pour distinguer les meilleurs remedes d'avec ceux qui ne sont pas si bons.

Mais la difficulté qu'il y a de faire des observations avec tout le soin &

toute l'exactitude necessaire, la multitude des maladies differentes qui empêche qu'on n'en rencontre beaucoup de semblables en leurs circonstances essentielles, le peu de cas que le Public a toujours fait des Observateurs, l'estime qu'il a eue au contraire pour les Inventeurs de systêmes & pour ceux qui les ont suivis, tout cela est cause que parmi le grand nombre de Traités de Medecine dont on est accablé, il ne s'en trouve que peu qui soient bien utiles; & même on peut dire qu'il n'y en a aucun auquel on puisse se fier entierement. La plûpart sont remplis de longs & vains raisonnemens, dans lesquels les Auteurs débitent ce qu'ils imaginent, & semblent plûtôt vouloir prescrire des loix à la nature, & la faire agir selon leurs idées, qu'ils n'en éclaircissent la conduite, & n'en suivent les mouvemens.

L'objet de la Medecine étant de conserver la santé quand on en jouit, & de la rétablir lorsqu'on en est privé; la raison voudroit que dans les livres qui traitent de cet Art, on ne mît que ce qui peut servir à remplir l'une de ces deux vûes. Il seroit même à sou-

haiter qu'on n'y avançât rien qui ne fut assûré, puisque les fausletés en cette matiere sont d'une très-dangereuse consequence, étant préjudiciables à la santé & à la vie.

Quand on fait réflexion à ces veritès, & que l'on considere le peu de soin que les Auteurs ont eu de s'y conformer, on a sujet d'être surpris, & l'on ne peut guéres s'empêcher de sentir quelque indignation contr'eux; car à n'en juger que par la multitude d'idées chimeriques, qu'ils ont débitées sur la nature du corps & des maladies, & par le grand nombre de faux preceptes qu'ils ont donnés pour conserver ou rétablir la santé, il sembleroit que la plûpart eussent voulu se jouer de la santé & de la vie des hommes.

Mais si l'on veut approfondir ce mistere, on reconnoîtra que le but de ces Auteurs étant plûtôt de se rendre recommandables par leurs Ecrits, que de contribuer au bien public, ils se sont plus addonnés aux raisonnemens des sistêmes qu'aux observations, parcequ'ils font plus d'honneur, & qu'il n'y a pas tant de difficulté à raisonner sur des imaginations, qu'a observer avec justesse.

Cela doit d'autant moins surprendre que l'on sçait assez qu'il n'est que trop naturel aux hommes, de rechercher leur propre avantage préferablement à celui des autres. Comme le Public a toujours estimé les Auteurs des sistêmes & leurs partisans, les croyant plus éclairés que les autres dans la connoissance des choses naturelles, le plus grand nombre des Auteurs a donné de ce côté-là ; ils n'ont pas voulu prendre la peine necessaire pour observer comme il faut, parcequ'elle leur auroit été infructueuse, la plûpart des gens n'étant pas capables de discerner les bonnes observations d'avec les mauvaises, & d'en connoître le prix. D'ailleurs la difficulté qui se trouve à observer avec toutes les précautions necessaires demandant beaucoup de tems, la vie d'un homme est trop courte pour recueillir un nombre suffisant d'observations pour bien établir tout ce qu'un Auteur avance dans son ouvrage. Ce n'est pas que les livres de Medecine ne contiennent beaucoup d'observations, qui tendent à la conservation de la santé & à la guérison des maladies; mais parceque les observations sur chaque cas sont

en trop petit nombre, ou qu'elles ne ſont pas faites avec toute l'exactitude neceſſaire, ou enfin parcequ'on n'en fait pas une juſte comparaiſon des unes avec les autres, la plus grande partie des regles qu'on y a établies ſont ou fauſſes, ou trop generales, c'eſt-à dire que ne convenant qu'en certaines occaſions, les Auteurs leur ont donné une trop grande étendue, de ſorte qu'en les ſuivant ſelon leur teneur, on les applique ſouvent en des rencontres où elles ne conviennent nullement.

Il eſt impoſſible qu'une telle confuſion ne cauſe beaucoup de deſordre dans la Medecine & ne ſoit préjudiciable à la ſanté. C'eſt pourquoi il ſeroit fort à propos qu'on prît les meſures neceſſaires pour y remedier ; & comme cela dépend plûtôt des Puiſſances & du Public que des Medecins, il eſt à propos de les en informer plus particulierement, & d'entrer dans quelque détail des égaremens où ſe ſont laiſſé aller les Auteurs qui ont écrit de la Medecine. Cela eſt d'autant plus neceſſaire que ces écrits ſont une ſource où les Medecins puiſent leur doctrine, & que telle qu'on la voit dans

les livres, telle on l'enseigne dans les Ecoles.

Pour executer ce dessein avec ordre, je diviserai en trois classes les Traités qui ont été faits sur la Medecine. Les uns considerent l'état naturel du corps, ils en examinent les principes, ils en décrivent les parties, & en expliquent les fonctions. Les autres traitent de ce qui concerne les dérangemens qui y surviennent, c'est-à-dire les maladies, ils en recherchent la nature & les causes, ils en rapportent les signes, tant ceux qui en font connoître l'espece, que ceux qui en marquent les suites. Il y en a enfin qui prescrivent les moyens ou de conserver le corps dans son état naturel, ou de remedier aux desordres qui y arrivent.

Il faudroit faire une histoire complete de la Medecine, si l'on vouloit rapporter les differens sentimens des Auteurs sur tous ces sujets. Il n'y a presque point de Traité de Medecine où l'on ne trouve quelque sentiment particulier. Les Auteurs se font ordinairement un système sur lequel ils appuyent leurs opinions ; & l'on ne voit dans la plûpart de leurs Ecrits que des

rapsodies de plusieurs systêmes ; une partie est prise dans l'un, une partie dans l'autre, & l'Auteur enrichit souvent ces larcins de quelques chimeres de sa façon.

Bien loin que je croye qu'il soit à propos d'entrer dans une longue discussion de tous les systêmes que les Auteurs ont suivis, je suis persuadé au contraire que ce seroit rendre un grand service au genre humain, que de lui en dérober la connoissance s'il étoit possible, & de les supprimer de maniere qu'on n'en entendît plus parler : néanmoins afin de ne les pas condamner sans en donner une idée suffisante pour les faire rejetter des personnes judicieuses, il est necessaire d'en dire quelque chose en particulier.

La partie de la Medecine qui considere l'état naturel du corps, étant une dépendance de la Physique, les Medecins speculatifs qui ont voulu approfondir ce sujet avec trop de curiosité, se sont partagés aussi-bien que les Physiciens en une infinité d'opinions differentes. Les uns & les autres ne pouvant autrement expliquer les effets naturels dont les causes sont cachées, qu'en

qu'en imaginant une maniere dont ils pouvoient être produits ; ceux qui se sont flattés d'avoir mieux deviné que les autres, se sont fait un honneur de donner au Public les productions de leur genie. De-là est venu ce grand nombre de Traités de Medecine, dont les Auteurs promettant de développer les principes & les causes de ce qui se passe dans le corps de l'homme, ne font que débiter leurs imaginations & leurs réveries.

Les uns ont admis quatre elemens pour principes du corps animé & de ses operations, sçavoir le feu, l'air, l'eau & la terre, non pas ce qu'on connoît d'ordinaire sous ces noms, mais un feu, un air, une eau, une terre, qu'ils concevoient, ou plûtôt qu'ils imaginoient, à chacun desquels elemens ils attribuoient deux des quatre qualités qu'ils croyoient les premieres, qui sont la chaleur, la froideur, la sécheresse & l'humidité. Il y en a eu aussi qui n'ont admis qu'un ou deux de ces principes, & ont rejetté les autres.

Plusieurs se sont imaginés que les saveurs étoient les principes des ope-

rations du corps. Ainſi tout ce qui s'y paſſe dépend ſelon eux de l'aigre, du doux, de l'âpre, du ſalé, de l'amer, &c. dont le mélange exact & bien proportionné entretient le corps, à ce qu'ils prétendent, dans l'état naturel. Cette idée paroît leur être venue de ce que le ſang ne doit point avoir de ſaveur qui excede, comme s'il falloit pour cela une compoſition de toutes les ſaveurs ; ce qui eſt une pure imagination.

D'autres ont crû que la matiere étoit diviſée en une infinité de parties de diverſes figures, & qu'avec le mouvement elle étoit le principe de tout ce qui arrive au corps. Mais quand ce ſentiment ſeroit vrai, il ne ſert de rien pour expliquer la nature du corps & ſes fonctions, à moins qu'on ne détermine la groſſeur, la figure, la diſpoſition de ces parties, & la quantité de mouvement qu'elles ont, ce qu'il eſt impoſſible de ſçavoir, puiſque ces parties ne tombent point ſous les ſens, comme ceux qui ſoutiennent ce ſentiment, ſont obligés eux-mêmes de l'avouer. Ce ſont des idées trop ſubtiles que celles de tant d'Auteurs qui

diviſent & agitent ainſi la matiere au gré de leur imagination ; tout cela n'a ſervi qu'à entretenir les diſputes, à multiplier les doutes, & à rendre la Medecine plus incertaine qu'elle n'étoit auparavant.

Dans ces derniers tems on s'eſt jetté du côté de la Chimie, & ſuivant la maniere de philoſopher des Chimiſtes, tout ſe fait dans le corps, comme dans tous les autres mixtes par le moyen des eſprits, des ſoufres, & des ſels combinés avec la terre & l'eau. La plûpart retranchent à preſent les eſprits du nombre des principes ; quelques-uns même privent les ſoufres de cette qualité ; mais ils prétendent tous que leurs principes ſont tels à peu près dans les corps, qu'ils les retirent par le moyen du feu : ce qui eſt une ſuppoſition manifeſte. D'ailleurs les principes chimiques que l'on tire des differens mixtes, quoiqu'on leur ait donné le même nom, ont néanmoins une nature differente, qu'il eſt auſſi difficile de connoître, que de découvrir celle des mixtes dont on les a tirés.

Mais quand il ſeroit vrai que les principes chimiques fuſſent dans les

mixtes tels qu'on les en retire, & que ceux que fourniſſent les differens mixtes fuſſent ſemblables, on ne pourroit pas découvrir par leur moyen ce que l'on cherche ; parceque la difference qu'on obſerve dans la nature & dans les proprietés des mixtes differens, devroit alors être attribuée ou à la differente proportion de ces principes dans chaque mixte, ou à la maniere dont ils ſont unis enſemble.

A l'égard de la differente proportion des principes, outre qu'on y remarque de la varieté dans les operations qu'on fait ſur le même mixte, c'eſt que ſi la nature & les proprietés des mixtes dépendoient de cette proportion, il s'enſuivroit que les mixtes qui ont la même quantité de ſemblables principes, auroient la même nature & les mêmes proprietés ; & qu'au contraire ceux qui n'en ont pas la même quantité, devroient avoir une nature & des proprietés toute differentes ; ce qui eſt oppoſé à l'experience, comme je l'ai déja dit. Ainſi les Chimiſtes ſont obligés de recourir à la maniere dont ces principes ſont unis enſemble, ce que l'on ne peut décou-

vrir par aucun moyen. D'où l'on doit conclure que c'eſt en vain que les Chimiſtes prétendent expliquer par leurs principes la nature du corps humain, & tout ce qui s'y paſſe, non plus que la nature & les proprietés de tous les autres mixtes.

Quelques Medecins qui s'étoient appliqués aux Mathematiques, ont crû rendre la Medecine plus aſſurée, en y mêlant des principes tirés de cette ſcience, qui en effet eſt la plus certaine de toutes. Ils ont eſſayé de réduire ce qui ſe paſſe dans le corps de l'homme, aux loix de la Méchanique & aux principes de la Geometrie. Mais en parant la Medecine de ces verités, ils ne l'ont pas rendu plus certaine; car ils n'ont pû s'empêcher d'avoir recours aux ſuppoſitions comme les autres, & de les mêler dans leurs raiſonnemens aux principes tirés des Mathematiques, parceque ſans cela ces principes ne les conduiſoient pas loin.

En voulant s'approcher de cette ſcience, ils ſe ſont fort éloignés de la methode des Mathematiciens, qui eſt de ne fonder leurs raiſonnemens que ſur des principes certains. La grande

eſtime qu'on a avec raiſon pour les Mathematiques, a fait recevoir favorablement leurs ſiſtêmes ; mais c'eſt une fauſſe parure que celle qu'ils empruntent des Mathematiques, ils n'en ſont pas plus aſſûrés que les autres.

Voilà les principaux ſentimens que les Auteurs ont ſuivis ſur les principes & les cauſes cachées de ce qui ſe paſſe naturellement dans le corps ; je ne m'amuſerai pas à les refuter plus au long, il ſuffit qu'on ſçache qu'ils ſont établis ſur des ſuppoſitions, ce qui doit convaincre qu'on ne peut raiſonnablement y faire aucun fond, comme je l'ai montré au chapitre 5e.

Chacun des ſentimens generaux, dont je viens de parler, peut être regardé comme le tronc d'un arbre qui ſe diviſe en une infinité de branches, qui ſont les principes des differens ſiſtêmes qu'on a inventés, & qui ont rapport à quelqu'un de ceux-ci. Les fruits ont été le grand nombre de Traités qu'on a mis au jour ſur cette matiere, leſquels ont bien fourni aux Medecins de quoi diſputer, mais qui ne leur ont donné aucune lumiere pour connoître la nature, ni pour

trouver ce qui peut contribuer à conserver la santé, & à guérir les maladies.

Entre les écrits où l'on examine les parties du corps ; ceux où l'on fait la description des solides, sont les Traités d'Anatomie. Ils sont utiles pour la pratique de la Medecine, parcequ'ils servent à faire connoître les differentes parties du corps, & à concevoir ce que l'on a pû découvrir touchant les fonctions : ce qui est necessaire pour bien traiter les maladies.

Si les Auteurs qui ont composé ces Traités, s'étoient bornés à ne rien dire que ce qu'ils avoient vû eux-mêmes, & qu'ils eussent assez fait de recherches pour s'assurer de ce qu'ils ont avancé, on retireroit beaucoup plus d'utilité de leurs ouvrages ; mais presque tous ont enseigné beaucoup de fausſetés, même en ce qui tombe sous les yeux, soit parcequ'ils ont attribué à tous les corps des singularités qui ne se trouvent que dans quelques sujets, soit parcequ'ils se sont rapportés à la foi de ceux qui n'avoient pas bien examiné les choses, ou qui ont voulu en imposer.

Ces erreurs sont peu considerables en comparaison des égaremens où ils se sont jettés, en voulant approfondir l'usage des parties & toutes les fonctions du corps. Car quoiqu'il y en ait quelques-uns d'entre ceux qui ont écrit de l'Anatomie, sur tout dans ces derniers tems, qui sont assez exacts dans la description qu'ils font des parties sensibles, je n'en sçache aucun qui ne se soit embarassé dans quelque sistême, pour expliquer la maniere dont les fonctions s'executent: ce qui les y a engagés, c'est apparemment qu'ils se sont imaginés que leur ouvrage seroit imparfait, s'ils ne faisoient pas un détail de l'usage des parties; & comme cet usage ne dépend pas seulement de leur structure sensible, mais aussi du méchanisme des parties insensibles dont elles sont composées, ne pouvant voir la disposition & l'arrangement de celles-ci, ils ont été obligés d'avoir recours aux sistêmes, d'où ils ont tiré de fausses lumieres pour rendre raison de toutes les fonctions du corps humain. C'est pourquoi dans les Traités d'Anatomie il y a non seulement bien des erreurs

touchant les parties sensibles ; mais on y trouve encore un grand nombre d'opinions, qui ne sont fondées que sur des suppositions que les Auteurs des systêmes ont imaginées pour expliquer les fonctions.

Car ce que l'on trouve dans les livres de Medecine sur la maniere dont les fonctions s'executent, est presque tout fondé sur les systêmes, & les livres qu'on a faits sur ce sujet en sont le plus infectés. Aussi est-ce principalement par rapport aux fonctions qu'on invente les systêmes de Medecine. C'est ce qui m'engage à m'étendre un peu davantage sur cet article. Je prendrai pour exemple ce que l'on dit sur la formation du corps humain, & sur la digestion des alimens, pour faire voir qu'on doit faire peu de cas des imaginations des Auteurs sur ces fonctions. On pourra regler là-dessus les sentimens qu'il faut avoir de la maniere dont ils expliquent les autres fonctions en ce qui dépend de l'action des parties insensibles.

Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé le corps de l'homme le petit monde, parce qu'il se trouve dans la

multitude des parties dont il eſt compoſé une ſtructure, un arrangement, un ordre auſſi admirable que celui qu'on remarque dans le monde entier. On ne doit point trouver à redire que les Philoſophes & les Medecins connoiſſant l'ordonnance admirable des parties ſenſibles du corps humain, ayent tenté de découvrir la maniere dont il étoit formé ; mais on peut avec raiſon les blâmer d'avoir été aſſez vains pour croire qu'ils en avoient découvert le ſecret ; il ne faut que lire leurs écrits ſur ce ſujet, pour être convaincu du peu de raiſon qu'ils ont eu de ſe le perſuader.

Les uns ont dit que la matiere dont le corps de l'homme eſt formé, étoit l'écume du ſang le plus pur, ou la partie ſuperflue de la nourriture. Les autres ont prétendu qu'elle venoit du cerveau ou de la moelle de l'épine. Il y en a eu qui ont crû qu'elle venoit de toutes les parties du corps. Quelques-uns ont penſé qu'elle étoit fournie par les deux ſexes. Il y en a eu auſſi qui ont ſoutenu qu'elle ne venoit que de l'un d'eux, & entre ceux-ci les uns vouloient que ce fût l'homme qui

fournit la matiere, les autres ont dit que c'étoit la femme.

Dans ces derniers tems on a raffiné, & l'on s'eſt perſuadé que le corps des hommes étoit formé de petites veſſies un peu moins groſſes que des pois, leſquels ſe trouvent dans les femmes, & ſont remplies d'une humeur épaiſſe & glaireuſe ; on a donné le nom d'œufs à ces veſſies. Pluſieurs ont ſoutenu que le corps étoit formé d'un ver, qui venant de l'homme étoit reçû dans la femme, & y prenoit accroiſſement.

Il ſe trouve encore plus de difficulté pour découvrir la maniere dont le corps de l'homme eſt organiſé, c'eſt-à-dire ce qui donne aux differentes parties la grandeur, le nombre, la figure, l'ordre, la ſituation & toute la ſimmétrie qui y eſt. Pluſieurs ont crû bien expliquer la choſe, en diſant que le corps étoit organiſé par la faculté generatrice aidée des facultés alteratrice & formatrice qui étoient comme les ſervantes de la premiere.

D'autres voyant bien que ce n'étoit là que des mots, ſe ſont flattés de dire mieux en attribuant cette operation à la chaleur. Mais les nouveaux Phi-

losophes prétendant que la chaleur consiste dans un mouvement confus des parties, il est difficile de se persuader qu'une si admirable simmétrie soit l'effet de la confusion & du desordre. Il y en a qui ont pensé que l'ame de l'homme étoit elle-même l'architecte du corps qui est sa maison ; ceux qui ont crû que l'ame n'étoit jointe au corps qu'après qu'il étoit organisé n'ont pû recevoir ce sentiment. Ainsi quelques uns ont pensé que c'étoit à l'ame de la mere qu'étoit dû l'honneur de la formation de leurs enfans.

Tous ces sentimens ne paroissant pas probables, il y en a eu qui ont tranché le nœud de la difficulté en disant que c'étoit Dieu même, qui en formant la premiere femme avoit fait en petit le corps de tous les hommes qui devoient naître, de sorte que le corps d'Eve contenoit tout formés non seulement les enfans qu'elle a eus, mais encore generalement tous les hommes qui ont été & qui viendront dans la suite. Mais en voulant éviter une difficulté, ils sont tombés dans une autre qui est encore plus considerable : pour le faire voir je me

conformerai à la penſée de la plûpart de ceux qui ſont de ce ſentiment, leſquels croyent auſſi que le corps eſt formé d'un œuf.

Suivant cette idée l'œuf qui contient une fille, doit être au moins cent fois plus grand, que celui de la fille dont elle ſera mere [a]; cela poſé il eſt facile de démontrer que l'œuf qui contient une fille, ſurpaſſe plus l'œuf de la vingt-cinquiéme generation qui y eſt contenu, que le monde entier ſuppoſé de quatre cens millions de lieues de diametre, ne ſurpaſſe un grain de ſable dont le diametre eſt de la douziéme partie d'une ligne.

Il ſuit de-là que les œufs qui contenoient les filles qu'Eve a eues, étant aux œufs de la vingt-cinquiéme generation, comme le monde entier à un grain de ſable, les œufs qui contenoient les filles qu'eut Eve, étoient aux œufs d'où ſont ſortis les hommes

[a] Chacun des deux ovaires qu'a une femme, contient juſqu'à vingt œufs; ainſi il y en a près de quarante dans les deux ovaires. Or ces ovaires étant à peine la quatre-milliéme partie du corps, quand même dans les œufs ils ſeroient plus gros à proportion que les autres parties, on peut juger que l'œuf qui contient une fille, eſt au moins cent fois plus gros que chacun des œufs qui renferment les enfans dont cette fille doit un jour accoucher.

qui vivent à préſent & qui y étoient renfermés [a], comme le premier terme d'une progreſſion geometrique de neuf termes eſt au dernier, en mettant pour le premier terme un globe de quatre cens millions de lieues de diametre, & pour le ſecond terme un petit globe gros comme un grain de ſable [b].

a Mettant trente années de diſtance entre deux generations, il y en aura environ deux cens depuis Eve juſqu'aux hommes qui vivent à préſent, & par conſequent en prenant chaque vingt-cinquiéme generation pour un terme, il s'en trouvera neuf en comptant le premier.

b Si l'on ſe ſert du même raiſonnement à l'égard des femelles des animaux qui font pluſieurs petits en même tems & pluſieurs fois l'année, on trouvera une petiteſſe encore plus incroyable. Car comme il faut qu'elles ayent un grand nombre d'œufs, il y a lieu de croire que chaque œuf qui contient une femelle qu'une mere doit avoir, eſt au moins mille fois plus gros que celui de la generation ſuivante. Par exemple l'œuf qui contient une femelle qu'une lapine doit avoir, eſt au moins mille fois plus gros que l'œuf qui eſt renfermé dans cette femelle, & qui contient la femelle de la generation qui doit ſuivre immediatement. Comme une lapine a des petits à un an, il y a dans les lapins des generations, qui ne ſont diſtantes l'une de l'autre que de l'eſpace d'une année. C'eſt pourquoi l'œuf d'une lapine ſurpaſſera plus l'œuf de la dix-ſeptiéme generation qui doit venir dix ſept ans après, que le monde entier, tel que je l'ai ſuppoſé, ne ſurpaſſe un grain de ſable. De ſorte qu'en prenant toujours les premieres portées des lapines qui ont fait des petits au bout d'un an, il s'enſuivroit que l'œuf qui contenoit la premiere femelle qu'a fait la lapine que Dieu a créée, ſurpaſſeroit plus l'œuf de la generation d'à préſent qui y étoit contenu,

que le premier terme d'une progreſſion geometrique de trois cens cinquante termes ne ſurpaſſe le dernier, le premier terme étant au ſecond comme le monde entier eſt à un grain de ſable.

Il n'y a que ceux qui connoiſſent à quel point vont les progreſſions geometriques, leſquels puiſſent juger de quelle extrême petiteſſe devoient être ſelon ce ſentiment, les œufs d'où ſont ſortis les hommes d'à préſent, lorſqu'ils étoient dans Eve. On aura beau dire que la matiere eſt diviſible à l'infini; il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'elle ait jamais été diviſée en des parties ſi petites; que ces parties ayent contenu des corps d'hommes tout organiſés, & que cet arrangement des parties dont ils étoient formés & qui étoient ſi delicates, ait pû ſubſiſter pendant près de ſix milles ans qu'il y a que Dieu a formé la premiere femme, ſans qu'il y ſoit arrivé de déſordre; puiſque nous voyons que les corps les plus durs ne reſiſtent pas au tems, & que celui de l'homme quelque fort & robuſte qu'il ſoit, eſt fort dérangé au bout de cent ans.

Comment donc ſe perſuader que ces corps d'une petiteſſe & d'une delicateſſe incroyable, auront pû ſubſi-

ſter pendant près de ſix mille ans ſans être entierement détruits ? Si l'on a recours à la toute-puiſſance de Dieu, j'y conſens : mais il n'eſt pas plus impoſſible à Dieu d'avoir diſpoſé les choſes de maniere que les corps ſe forment dans le tems qu'ils ſont prêts de vivre, quoique nous ne puiſſions pas le comprendre,

L'Auteur de ce ſentiment ne voyoit pas ſans doute ces conſequences ; il ne conſideroit que confuſément tous ces œufs qu'il imaginoit dans Eve & dans les femelles des animaux, ſans connoître à qu'elle incroyable petiteſſe il les reduiſoit. S'il y avoit fait reflexion, & qu'il eût voulu faire uſage de ſa raiſon, il auroit avoué que de quelque côté que l'on ſe tourne, la raiſon humaine ſe perd en voulant approfondir la maniere dont eſt formé le corps de l'homme, auſſi bien que celui des animaux.

Je me ſuis étendu à réfuter ce ſentiment parcequ'il eſt à préſent le plus ſuivi ; & comme ceux qui le défendent, s'imaginent qu'on ne peut le détruire ſe fondant ſur la diviſibilité de la matiere à l'infini, j'ai crû qu'il étoit

à propos

à propos de leur faire connoître, que bien loin de donner une explication aisée de la formation des corps, comme ils le prétendent, ils se jettent dans un embarras dont ils ne peuvent se tirer.

Les Auteurs ne se sont pas moins égarés en voulant expliquer comment se fait la digestion, qu'en exposant la maniere dont les corps sont formés. Sans entrer dans un long & ennuyeux détail de ce que les Anciens ont imaginé sur ce sujet, je viendrai d'abord aux opinions qui regnent de notre tems, entre lesquelles je choisirai celles qui font à present le plus de bruit, à sçavoir, si c'est par fermentation ou par trituration que les alimens sont digerés.

Ce dernier sentiment dont Erasistrate, qui vivoit il y a deux mille ans passe pour Auteur, a été renouvellé de nos jours par M. Pitcarne Medecin Ecossois. La principale raison de ceux qui le suivent, est qu'ils n'avancent rien qui ne soit veritable & demontré, en quoi ils se trompent fort: car ce systême est fondé sur des suppositions comme les autres; d'où il suit que n'étant pas

mieux établi, on n'y doit pas faire plus de fond.

Ce broyement des alimens dans l'eſtomach eſt fondé ſur une prétendue force ſouveraine, & une puiſſance énorme de ce viſcere, comparée à la réſiſtance mediocre des parties qui compoſent l'aliment. On pourroit peutêtre croire que cette puiſſance ſeroit ſuffiſante pour diviſer les alimens en parties fort petites, ſi elle étoit telle que les défenſeurs de ce ſiſtême veulent le perſuader, car la compreſſion que l'eſtomach fait ſur les alimens pour les broyer eſt égale, à ce qu'ils diſent, à la force d'un poids de 12951 livres : mais cette compreſſion eſt auſſi imaginaire qu'elle eſt énorme ; & n'en déplaiſe à ſes défenſeurs, qui ſe perſuadent qu'elle n'eſt fondée que ſur des obſervations aſſurées, il eſt aiſé de faire voir qu'elle eſt établie ſur des ſuppoſitions, pour ne pas dire des fauſſetés.

Premierement ils ſuppoſent que l'eſtomach eſt un muſcle. Et ſuivant cette idée ils meſurent ſa force ſur celle des muſcles. En ſecond lieu ils ſuppoſent que la force des muſcles eſt propor-

tionnelle à leurs poids. Enfin ils supposent que la compression des fibres de l'estomach doit égaler la force qu'ils imaginent dans leurs contractions.

C'est une supposition manifeste de dire que l'estomach soit un muscle, puisqu'au contraire la vûe nous découvre qu'il est membraneux, & non point charnu comme le sont tous les muscles. On ne doit donc pas juger de la force qu'ont ses fibres dans leur contraction, par celle des fibres des veritables muscles. Ainsi c'est une analogie mal fondée que de déterminer la force de la contraction des fibres de l'estomach, par celle des fibres du muscle flechisseur de la derniere phalange du pouce, comme a fait M. Pitcarne.

La proportion géometrique qu'on admet entre la force des muscles & leur pesanteur n'est pas moins supposée, puisque pour en avoir connoissance, il faudroit sçavoir en quoi consiste la puissance qui donne le mouvement aux muscles, afin de juger si elle augmente dans la même proportion que leur poids. Mais comme on

ignore la cause de la contraction des muscles, on ne peut pas dire dans quelle proportion leur force augmente, quoiqu'on connoisse que la force des muscles est plus ou moins grande selon qu'ils sont plus ou moins gros.

Enfin quand il seroit vrai que la force des muscles droits comparés les uns aux autres, fût géometriquement proportionnelle à leur poids, il ne s'ensuit pas qu'il en soit de même de la force que les muscles droits ont à l'égard des corps qu'ils soutiennent, comparée à la force avec laquelle les muscles circulaires, tel qu'ils prétendent qu'est l'estomach, pressent les corps qu'ils embrassent ; parcequ'il est constant que les muscles droits & les muscles circulaires n'agissent pas de la même façon à l'égard des corps, sur lesquelles ils exercent leur action, & qu'il n'est pas moins certain que la maniere dont l'action de la puissance est, pour ainsi dire, reçûe du corps sur lequel elle agit, augmente ou diminue la force de l'impression communiquée au corps sur lequel la puissance agit.

La force exorbitante de l'action de l'estomach sur les alimens, qui con-

siste dans la compression que ses fibres exercent sur eux, est donc établie sur des suppositions. On nous dit que ce viscere remue, fasse, agite les matieres qui y sont contenues, qu'il les tourne & retourne, les ballotte, &c. tous ces termes n'en prouvent pas la force, & ne montrent pas qu'elle surpasse si fort la resistance qui se trouve à la division des parties contenues dans les alimens solides, laquelle est d'autant plus difficile à surmonter, qu'ils cedent & obeissent plus aisément étant mêlés avec la boisson.

Les défenseurs du sistême de la trituration sont encore obligés de faire une supposition aussi necessaire pour soutenir leur sentiment, qu'elle est incertaine en elle-même: c'est que la convenance que le suc nourricier a pour les differentes parties du corps, n'est point un effet de la digestion; de sorte suivant cette opinion les parcelles des alimens qui servent à la nourriture des parties du corps, sont telles dans les alimens, qu'elles sont dans le corps après qu'elles s'y sont unies: mais cela n'est ni connu par une notion naturelle, ni demontré

par l'experience, ni prouvé par aucune raiſon tirée de ces deux ſeules ſources de nos connoiſſances ; c'eſt donc une choſe inconnue, ſans aucune preuve, & par conſequent ſuppoſée.

C'eſt pourquoi l'on peut dire que c'eſt contre la verité que les partiſans du ſiſtême de la trituration, oſent avancer qu'il n'eſt point fondé comme les autres ſur des hypotheſes. Ce titre de préference eſt un faux titre, ſur lequel ils prétendent mal-à-propos pouvoir bien établir leur ſentiment.

Ce que j'ai dit contre le ſiſtême de la trituration, ne reléve pas celui de la fermentation, ou plûtôt ceux qui ſont établis ſur la fermentation : car elle ne ſert pas de fondement à un ſeul ſiſtême ; au contraire ceux qui défendent cette opinion, quoiqu'il paroiſſent s'accorder en ſe ſervant du même mot, ſont ſouvent très-oppoſés ſur la maniere dont ils penſent qu'elle ſe fait ; de ſorte que dans la grande quantité d'Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet, on a peine à en trouver qui ſoient d'accord, & qui l'expliquent de la même façon.

On entend par fermentation un

mouvement des parties insensibles excité dans un corps par une cause interne, & qui y produit un changement considerable.

Il y a des Auteurs qui ne se mettent point en peine de rechercher par quelle méchanique ce changement arrive ; ainsi pour expliquer la digestion ils se contentent de dire que les alimens sont convertis en chyle, non pas par l'action de l'estomach, mais par une cause unie & incorporée aux alimens mêmes. Quelques-uns d'entr'eux veulent que cette cause soit une liqueur particuliere qui distille des glandes de l'estomach ; d'autres prétendent que la salive suffit, & qu'il ne distille rien de ce viscere, où ils n'admettent pas même de glandes. Il y en a qui y joignent les principes, qui sont dans les alimens, qui par eux-même sont fort disposés à fermenter. Quelques-uns ajoûtent les restes des alimens des précedentes digestions, lesquels demeurans selon eux entre les rides de l'estomach, servent de levain & contribuent beaucoup à la digestion.

Voilà donc dès le premier pas assez de varieté entre les défenseurs du si-

ſtême de la fermentation, pour faire connoître l'incertitude de ce que l'on voit dans les Auteurs, qui eſt fondé ſur ce ſentiment. Mais ce n'eſt rien en comparaiſon de la diverſité qui ſe trouve parmi ceux qui veulent approfondir la maniere dont ſe fait la fermentation. Les premiers ſe défiant avec raiſon du peu d'étendue de l'eſprit humain, n'oſent avancer de peur de s'égarer; mais ceux-ci plus hardis donnent tête baiſſée dans la chimere, ne faiſant aucune difficulté de bâtir ſur des ſuppoſitions.

Il y en a parmi eux qui prétendent qu'on doit expliquer ce qui ſe paſſe dans le corps animé, ſuivant ce qu'on voit arriver dans les mélanges qu'on fait en Chimie, des differens principes qu'on retire des mixtes par le feu, ſuppoſant qu'ils y étoient en la même forme qu'on les en retire; ils s'imaginent encore avoir juſtement deviné la figure des parties inſenſibles dont ces principes ſont compoſés. Ils diſent, par exemple, que les acides ont des parties roides, pointues, tranchantes, & ſemblables à de petits dards; que les alcali ſont des corps fort

fort poreux, c'eſt-à-dire percés de quantité de trous ; que les ſoufres ne ſont qu'un amas de flocons faits de pluſieurs filamens tortueux ; le flegme ou l'eau n'eſt ſelon eux qu'un aſſemblage de particules rondes, polies, oblongues, & ſouples comme de petites anguilles.

D'autres qui prétendent avoir mieux deviné, ſoûtiennent que ces corps ne ſont pas faits de cette maniere ; il leur plaît de donner aux acides la forme de fuſeaux ; ils s'imaginent que les alcali ſont des corps couverts de pointes comme un heriſſon ; les ſoufres ſont des corps faits comme un rouleau, garnis de parties molaſſes & longuettes comme des brins de laine ; l'eau eſt compoſée de parties fermes & ſolides, auſſi faites en rouleau, mais unies en leur ſurface, & dont les extrêmités ſont arrondies en demi-boule ; la terre eſt un aſſemblage de corpuſcules de toutes ſortes de figures irregulieres. Il y en a qui donnent à ces principes des figures differentes, ſelon qu'ils le jugent à propos ; mais il eſt inutile de faire un plus long détail de ces imaginations.

Pour mettre toutes ces differentes parties en action, la plûpart ont re-

cours à la matiere subtile, qui est une invention de Descartes, necessaire pour soûtenir son sistême, mais qui semble faite exprès pour nos Chimistes, tant elle leur est commode : car cette matiere est comme un Protée, prenant toutes sortes de figures selon le besoin : *Omnium figurarum capax, nullius tenax.* Toutes ses parties ne sont pas d'une même grosseur, les unes sont plus petites, les autres le sont moins ; on lui donne tant de mouvement, qu'elle en a assez pour en communiquer aux autres corps autant qu'il leur en faut, pour leur faire produire tous les effets qu'on en remarque. De plus on la fait mouvoir de tous les sens, selon que le cas l'exige.

Ces principes posés comme des verités bien solides, ils expliquent la fermentation chacun à leur maniere. La plûpart supposent que les changemens qui arrivent aux corps qui fermentent, viennent de la desunion des principes dont ils sont composés, & d'un nouvel arrangement de ces mêmes principes. Ainsi la digestion des alimens se fait, selon eux, par la séparation des soufres, des sels, du flegme & de la

terre, qui sont dans les alimens, & dont il se fait une nouvelle combinaison, d'où il résulte un changement si considerable, que les alimens perdent leur forme, & se changent en une matiere à peu près semblable à de la bouillie claire ; c'est ce qu'on appelle chile, tel qu'on voit qu'il est en sortant de l'estomach.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter ces sentimens ; car outre qu'il est visible que ce sont de pures imaginations, l'extrême varieté de ceux qui en ont écrit, est plus que suffisante pour convaincre qu'il y a de la temerité à faire aucun fond sur une telle doctrine, principalement en ce qui regarde la santé.

Le peu de fondement qu'ont toutes ces opinions établies sur des hypotheses, fait voir combien les sistêmes ont gâté la partie de la Medecine où l'on traite de l'état naturel du corps. Ils n'ont pas moins infecté celle qui regarde les dérangemens qui surviennent à ces fonctions. Car avec de si mauvais guides on a prétendu découvrir la nature & les causes insensibles des maladies : mais la varieté des sistêmes y a fait pareillement naître par une

ſuite neceſſaire, une diverſité de ſentimens fort préjudiciable aux malades, par la confuſion qu'elle a produite, & par les mauvaiſes maximes qu'on a établies ſur des principes ſi chimeriques.

Les Medecins diviſant en general les parties du corps en trois ſortes, les ſolides, les humeurs & les eſprits, il y a une diverſité de ſentimens ſur les cauſes generales des maladies, qui répond à cette diviſion, les uns attribuant toutes les maladies au vice des ſolides, d'autres au vice des humeurs, d'autres enfin au vice des eſprits.

Entre ceux qui font réſider la cauſe des maladies dans le vice des ſolides, les uns ont dit qu'elle conſiſtoit dans une trop grande contraction de leurs fibres ; d'autres y ont admis leur relâchement ; il y en a qui ont jugé à propos de l'attribuer au défaut d'un prétendu broyement, auquel il leur a plû d'occuper toutes les fibres du corps.

Ceux qui ont cru que la cauſe des maladies réſidoit dans les humeurs, n'ont pas moins été partagés ; un grand nombre les a attribuées à l'intemperie de ces humeurs ; d'autres ont penſé

que toutes les maladies venoient de la coagulation de quelques-unes ; il y en a qui prétendent que leur dissolution y a souvent part ; plusieurs se persuadent que les maladies dépendent de la fermentation vicieuse de ces mêmes humeurs.

Ceux qui ont attribué aux esprits l'empire souverain dans l'œconomie du corps, ont aussi rejetté sur eux le desordre qui y survient dans les différentes maladies dont le corps est attaqué ; ils ont cru que les esprits étoient quelquefois fougueux, quelquefois engourdis, tantôt élastics, tantôt plus appesantis qu'il ne faut, ils ont même pensé qu'ils étoient quelquefois gangrenés. Ainsi ils se sont imaginés que les maladies tiroient leur origine de tous ces differens vices.

Il y a aussi quantité d'Auteurs qui ont pris une partie de l'un de ces systèmes, une partie de l'autre ; & c'est de-là qu'est venu la grande diversité de sentimens sur les causes generales des maladies. Mais ce n'est rien encore que cette varieté sur les causes & la nature des maladies en general, chaque espece est encore un sujet de dis-

corde ; il n'en faut pas d'autre exemple que la fievre, qui étant la maladie la plus ordinaire, devroit par cette raison être la plus connue, & c'eſt néanmoins celle ſur laquelle les ſentimens ſont le plus partagés.

Les uns prétendent que le ſang y eſt trop diſſout ; les autres qu'il y eſt plus épais qu'il ne faut ; il y en a qui veulent que ſon cours ſoit plus vîte que dans l'état naturel, il y en a qui ſoûtiennent qu'il eſt plus lent ; tel penſe que la tranſpiration ſupprimée ou diminuée en eſt la cauſe, tel l'attribue au ſoufre du ſang trop exalté, & qui domine ſur les autres principes ; tel autre prétend qu'elle eſt cauſée par le vice du ſuc pancréatique, de la bile & de la lymphe qui fermentent irregulierement enſemble.

On rempliroit un volume entier, ſi l'on vouloit faire le détail de toutes les opinions differentes qu'on trouve dans les Auteurs ſur la nature & ſur les cauſes inſenſibles de cette maladie ; ce qui fait voir manifeſtement qu'on ne les connoît pas non plus que celles de toutes les autres.

Les deſordres qui arrivent dans l'œ-

conomie du corps dépendant du dérangement de ses parties insensibles ; comme la bonne constitution consiste dans la juste disposition de ces mêmes parties, il est visible qu'on n'en peut rien dire que sur des suppositions ; c'est pourquoi tout ce que les Auteurs en ont écrit, est si incertain & si variable : mais il n'en est pas de même de ce qu'on trouve dans leurs ouvrages touchant les signes qui font distinguer les maladies les unes d'avec les autres ; touchant ceux qui font connoître les accidens qui ont coûtume de les accompagner, & qui demandent souvent du changement dans la maniere de les traiter ; touchant ceux enfin qui en marquent l'évenement favorable ou funeste ; cette partie de la Medecine étant établie sur des choses sensibles, est moins sujette à l'erreur, aussi a-t-elle le moins varié.

Ce n'est pas qu'on puisse toujours connoître l'espece de la maladie ; car il arrive souvent qu'il y en a qui ne font point accompagnées de signes qui les fassent bien distinguer : mais aussi il s'en trouve beaucoup qui sont caracterisées, de maniere qu'un bon Me-

decin ne s'y trompe pas ; & l'on y doit prendre d'autant plus d'assûrance, que l'on voit qu'un grand nombre de maladies que l'on rencontre dans l'exercice de la Medecine, sont décrites dans les anciens Auteurs, & en particulier dans Hippocrate qui vivoit il y plus de deux mille ans, avec toutes les mêmes particularités qu'on y remarque à present. Et quoiqu'il y ait des maladies qui ne sont pas accompagnées de signes, qui les fassent ranger précisément sous une certaine espece, il y en a souvent de tels qu'on les peut réduire sous un petit nombre d'especes, en sorte qu'on ait lieu d'assûrer, qu'elles sont de l'une de deux ou trois especes qu'on désigne : ce qui ne laisse pas d'être fort utile pour ordonner prudemment des remedes, comme je l'ai montré au chapitre 4.e.

Les signes qui font prévoir ce qui doit arriver aux malades pendant le cours de la maladie, donnent une connoissance fort utile pour employer les remedes à propos. Car lorsqu'on prévoit les accidens, on tâche de les prévenir, ou du moins de les rendre moins considerables, ce qu'il est plus

aisé de faire, que non pas d'y remedier quand ils sont venus. Au contraire quand on peut juger par les signes qu'on remarque, qu'il doit survenir quelque chose de favorable, par exemple une crise, on s'abstient de faire des remedes de peur d'y apporter obstacle.

Pour les signes qui marquent l'évenement des maladies, s'ils sont favorables, ils servent à tranquiliser l'esprit du malade, & à calmer l'inquiétude de ceux qui prennent interest à sa conservation; s'ils sont funestes, le Medecin en tire au moins cet avantage qu'ayant prédit la mort du malade, on n'en rejette pas la faute sur lui.

Quoique les signes qui dans les maladies font connoître ce qui doit arriver, ne le marquent pas infailliblement, ils ne laissent pas d'être en quelque façon certains. Car si par un nombre suffisant d'experiences on a reconnu que de cent personnes qui sont attaquées d'une maladie avec de certains accidens, il y en a un très-grand nombre, par exemple, quatre-vingt-dix-huit ou quatre-vingt-dix-neuf qui réchappent, un Medecin peut prédire,

sinon tout-à-fait certainement, du moins avec une très-grande vrai-semblance, la guérison d'un malade qu'il voit attaqué de cette maladie accompagnée de ces mêmes circonstances.

Il est vrai que dans les maladies aigues le pronostic est d'ordinaire plus incertain, mais du moins l'experience fait connoître à peu près le danger que court un malade; en sorte que dans un nombre déterminé on sçait environ combien il en réchappe, & combien il en meurt. Là-dessus on peut prédire l'évenement, non pas en termes formels, comme si on en étoit entierement assûré, mais d'une maniere qui marque que ce n'est seulement qu'une probabilité. Ainsi supposé que de vingt malades attaqués d'une grande maladie avec de certains accidens, il y en ait quatre ou cinq qui meurent, on peut dire qu'il est en quelque façon vrai-semblable que le malade guérira; quoiqu'on ne soit pas sûr qu'il réchappe, il est néanmoins indubitable qu'il y a plus d'apparence qu'il n'en mourra pas.

Cette doctrine des signes étant toute fondée sur l'observation, est aussi honorable à la Medecine, & utile à la

ſanté, que ce qui eſt emprunté des ſiſtêmes, eſt honteux à cette ſcience, & préjudiciable à la vie des hommes.

Si c'eſt une choſe avantageuſe que la connoiſſance que les Auteurs donnent des ſignes qui font diſtinguer les maladies les unes d'avec les autres, ou qui font prévoir quelles en ſeront les ſuites, les bons preceptes qu'on trouve dans les Traités de Medecine touchant la conſervation de la ſanté & la guériſon des maladies, ſont encore bien plus utiles ; car c'eſt par leur moyen qu'on peut procurer ces grands avantages.

Mais le mal eſt qu'ils ſont mêlés avec un nombre beaucoup plus grand de faux preceptes, qui ne ſont pas moins pernicieux à la ſanté & à la vie des hommes, que les bons y ſont profitables. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'eſt qu'il eſt très-difficile, & même d'ordinaire impoſſible de diſtinguer les bons d'avec les mauvais par les ſeules lumieres de la raiſon; & ſi un Medecin vouloit ne s'en rapporter qu'à ce qu'il en découvriroit par l'uſage, il ne pourroit guéres s'en éclaircir qu'au préjudice d'une bonne partie de ceux ſur leſquels il feroit ces experiences; ce qui

ſeroit d'autant plus dangereux qu'il faut un grand nombre d'exemples pour ne pas courir le riſque de ſe tromper.

Comme les ſiſtêmes de Medecine ont apporté une grande confuſion dans la partie de cette ſcience, où l'on traite de l'état naturel du corps humain, & dans celle où l'on examine les dérangemens qui y arrivent, ils ſont auſſi les principales cauſes du déſordre de cette derniere partie, où l'on enſeigne les moyens de conſerver la ſanté & de guérir les maladies. Car la plus grande partie des faux preceptes, que les Auteurs propoſent dans ces vûes, ſont établis ſur leurs ſiſtêmes.

Un Auteur prévenu du ſiſtême de la trituration préfere les alimens aiſés à broyer, & les conſeille pour ceux qui ont l'eſtomach foible comme plus faciles à digerer. Un autre qui eſt partiſan de quelqu'un des ſiſtêmes fondés ſur la Chimie, preſcrit des alimens qui contiennent des principes actifs & volatils, qui ſoient temperés & adoucis par le mêlange des parties huileuſes & balſamiques, les jugeant plus convenables au corps qui ſelon lui abonde en ſem-

blables parties : pour découvrir quels ſont les alimens qui ont ces avantages, c'eſt aux operations chimiques qu'il faut recourir ſuivant ſon ſiſtéme.

Celui qui croit que la fievre vient du défaut de tranſpiration, ordonne de fréquentes ſaignées tant qu'elle dure, ne doutant pas que la tranſpiration étant arrêtée, la matiere qui devoit ſortir par cette voye ne demeure dans le ſang, & n'en augmente le volume ; d'où il doit arriver que les parties ſolides n'ayant plus aſſez de force pour le faire circuler, ſon cours eſt neceſſairement retardé ; à quoi un Medecin qui eſt dans ce ſentiment prétend remedier par la grande quantité de ſaignées qu'il veut qu'on faſſe tant que la fievre dure, ſuppoſant qu'elle n'eſt entretenue que par le défaut de tranſpiration.

Un autre préfere un moyen different de celui ci pour tenir lieu de la tranſpiration ; il ordonne quantité de ſudorifiques, pour évacuer par les ſueurs ce qui ne ſort pas par cette voye.

Les Medecins qui penſent que la fievre vient de la groſſiéreté & de l'embarras des parties ſulphureuſes du ſang, preſcrivent des ſels propres à les diviſer,

ſe fondant ſur la diviſion qu'ils ont vû faire des matieres ſulfureuſes par ces ſortes de ſels dans les operations de Chimie, ils ſe perſuadent que ces ſels feront le même effet dans le corps que dans les cucurbites & dans les matras.

Les Auteurs ſont remplis de pareils preceptes qu'ils croyent aſſez bien établis, parcequ'ils les fondent ſur leurs ſiſtêmes, auxquels ils ajoûtent autant de foi que s'ils étoient veritables, C'eſt de-là principalement que vient la grande diverſité qui ſe rencontre parmi les Medecins, étant aſſez rare de les trouver bien d'accord entre eux, l'un propoſant ſouvent un remede comme le meilleur pour guérir une maladie, l'autre le rejettant comme pernicieux, & cela parcequ'il eſt conforme ou contraire à leur ſiſtême.

Ce n'eſt pas ſeulement par le grand nombre de faux preceptes qu'on a fondé ſur les ſiſtêmes, qu'il faut juger du déſordre qu'ils ont apporté dans la Medecine: ils ſont encore un obſtacle à l'utilité qu'on pourroit retirer des bons preceptes qui ſont contenus dans les traités qu'on a faits ſur cet Art. Car les Auteurs trop remplis de leurs ſiſtêmes

ont proposé beaucoup de preceptes établis sur l'experience, lesquels neanmoins ils ont conformé aux indications qu'ils tiroient de leurs sistêmes, c'est-à-dire que faisant consister la nature de la maladie dans un certain vice selon le sistême qu'ils suivoient, ils ont tâché d'y ajuster le precepte qu'ils ont donné pour sa guérison. Par exemple, ceux qui croyent que les fievres intermittentes sont causées par un acide, prescrivent le Quinquina comme un Alcali propre à détruire cet acide.

Bien loin d'engager par-là ceux qui connoissent la vanité des sistêmes à suivre ces preceptes, il les leur rendent suspects ; & empêchent qu'ils ne les mettent en usage, à moins qu'ils ne sçachent d'ailleurs que ces preceptes sont bien établis sur l'experience. C'est là un des plus mauvais effets que les sistêmes produisent dans la Medecine. Car les bons preceptes étant ce qu'il y a de plus utile en cet Art, on est privé d'un grand avantage, quand ils sont rapportés d'une maniere qui fait apprehender de s'en servir. C'est pourtant ce que la plûpart des Auteurs ont fait en prescrivant des preceptes qui étant

bien fondés sur l'experience, sont les plus utiles.

Parmi cette confusion de bons & de mauvais preceptes qui sont également appuyés sur les sistêmes, on en trouve neanmoins beaucoup que les Auteurs declarent être tirés de l'experience, & qu'ils n'établissent sur aucun sistême. Mais soit qu'ils n'ayent pas eu un assez grand nombre d'experiences, soit qu'ils ne les ayent pas faites avec les précautions necessaires, soit qu'ils s'en soient trop facilement rapportés à la bonne foi des autres ; il se trouve encore plusieurs de ces preceptes qui sont tout-à-fait faux.

De plus entre ceux qui sont veritables, une bonne partie est énoncée trop generalement ; il y en a qui ne sont pas détaillés comme il seroit necessaire, ni accompagnés des exceptions qui en rendroient l'application plus assurée. Or quand on prescrit un remede pour une espece de maladie si l'on ne détermine pas précisement le tems de la maladie, & le temperament des malades à qui il convient, si l'on ne marque pas les circonstances où il pourroit porter préjudice, il est certain qu'on doit

doit toujours craindre quelque mauvais effet de son application,

On doit juger par là combien il est dangereux de se servir de ces recueils de remedes, que des personnes à la verité bien intentionnées, mais peu éclairées ont fait imprimer, s'imaginant procurer de grands secours au Public. Ces livres ne contiennent simplement que des remedes qu'on dit propres pour des maladies qu'on désigne; on n'y rapporte point les signes des maladies où ils conviennent, on n'y marque point le tems où il est à propos de les donner, les précautions qu'on doit prendre, les cas qu'il faut excepter. Ainsi en se servant des preceptes qu'ils prescrivent generalement pour une espece de maladie, on court risque de faire autant de fautes, qu'il y a d'exceptions à la regle generale, quand même ces preceptes seroient en effet les meilleurs qu'on eût dans la Medecine pour les especes de maladies pour lesquelles on les prescrit.

On auroit de la peine à croire qu'il y eût un aussi grand nombre de défectuosités dans les Auteurs qui ont écrit de la Medecine, s'il n'étoit pas aisé de

s'en convaincre par la lecture qu'on en peut faire ; car la plus grande partie de ces livres en sont si remplis, qu'on ne peut pas en douter, pour peu qu'on veuille s'en éclaircir.

Il paroît par tout ce que j'ai dit dans ce chapitre, que ce qu'il y a de défectueux dans les Traités qu'on a faits sur la Medecine, vient presque entierement des systêmes. Car c'est là dessus qu'est fondée la plus grande partie de ce que les Auteurs ont écrit sur ce qui regarde l'état naturel du corps. Ce qu'ils ont dit sur les causes insensibles & sur la nature des maladies, n'y est pas moins établi. Une bonne partie des faux preceptes qu'ils donnent, est encore tirée des systêmes ; & quoiqu'il y en ait plusieurs qui n'en viennent pas, & qui paroissent être établis sur l'experience, on peut dire que les systêmes sont encore la cause de ces erreurs, parce que la grande application qu'on a donnée aux systêmes, a fait qu'on s'est moins attaché à observer comme il faut. Or la faute qu'on a faite en établissant ces faux preceptes, ne vient que pour n'avoir pas fait ces observations avec les précautions necessaires ;

ainsi l'on peut dire avec verité que les systêmes sont les causes quoiqu'indirectes de ces égaremens.

Les systêmes n'ont pourtant pas tellement gâté la Medecine qu'il n'y ait dans les Auteurs beaucoup d'instructions très-utiles pour la santé. La partie qui regarde l'état naturel du corps, donne de belles connoissances sur la structure sensible des parties & sur leur usage ; ces connoissances sont fort utiles étant uniquement fondées sur les observations. La partie où l'on traite des maladies, en fait connoître les signes, les accidens, les varietés & les évenemens ; & tout cela est aussi établi sur l'experience. Enfin dans la partie où l'on prescrit les moyens de conserver la santé & de guérir les maladies, on trouve plusieurs excellens preceptes très-utiles pour remplir ces deux vûes : c'est à quoi l'on est redevable de tous les avantages qu'on retire de la Medecine.

Si tout ce qu'il y a de bon dans les Auteurs qui ont écrit de la Medecine étoit séparé du mauvais, & qu'on en eût fait un recueil, rien ne seroit plus estimable, parcequ'il n'y auroit

rien de plus utile aux hommes ; il pourroit être renfermé dans un très-petit nombre de Volumes, au lieu qu'on en a quatre ou cinq mille qui sont plus propres à fatiguer les Medecins, qu'à les instruire, à cause du peu d'exactitude de ceux qui les ont composés. Il est vrai que ce défaut leur est commun avec les Auteurs qui ont écrit sur d'autres sujets : mais les Medecins connoissant le danger qu'il y avoit à répandre des fausletés en écrivant sur la Medecine, auroient dû être plus circonspects, & ne pas remplir leurs livres de leurs opinions particulieres.

Si chacun d'eux n'avoit donné au Public que ce qu'il sçavoit d'assez assûré pour servir de regle en Medecine, & qu'il n'eût point répeté les mêmes choses que ceux qui avoient écrit avant lui, tel a fait un grand nombre de Volumes, qui à peine auroit pû remplir quelques pages : mais l'envie d'augmenter leur réputation en se faisant Auteurs, les a obligés d'entasser dans leurs livres, ce qu'ils ne sçavoient pas avec ce qu'ils sçavoient, & à emprunter des autres ce qui leur convenoit.

De-là est venue la multitude des Traités de Medecine, qui sont tels que si on en ôtoit ce qui est pris des autres, & qu'on en retranchât tout ce qui n'est que pure imagination & opinion, il ne resteroit plus rien dans la plus grande partie, & peu de choses dans les autres, si on en excepte quelques-uns, & sur-tout Hippocrate qui contient le plus d'observations & de preceptes utiles pour la santé.

Ce n'est pas qu'on puisse regarder les livres qui paroissent sous le nom d'Hippocrate, comme ne contenant que des verités & des regles assûrées qu'il faille suivre sans craindre de se tromper. Il s'en faut beaucoup qu'on n'en doive porter ce jugement ; peut-être même ne seroit-ce pas trop avancer, que de dire qu'il y a beaucoup plus de mauvais que de bon dans le recueil de ses ouvrages.

Je n'ai pas dessein en cela de détruire la réputation de ce grand Medecin, il y auroit de la temerité à le prétendre, puisque l'estime qu'on en fait, est fondée sur celle que toute l'Antiquité a eue pour lui, & que dans les livres dont il est generalement reconnu pour Au-

teur, on voit des marques certaines qu'il avoit en un degré éminent les qualités les plus essentielles à un Medecin, qui sont un jugement très profond, & une fort grande attention à examiner les differentes circonstances des maladies. Mais cela n'empêche pas qu'on n'ait raison de trouver beaucoup de choses à redire dans les Traités qui portent son nom, comme je vais le faire voir.

La doctrine qu'ils contiennent touchant les principes generaux du corps de l'homme & des autres corps n'est pas la même par tout, elle roule tantôt sur un sistême, tantôt sur un autre. Car il y en a quatre ou cinq que l'Auteur suit en differens endroits. Hippocrate a neanmoins reconnu constamment un principe general dans le corps qu'il appelle Nature, auquel il attribue beaucoup plus qu'on ne fait d'ordinaire; il semble même qu'il lui donne une espece d'intelligence. Il n'est pas necessaire de refuter ce sentiment, puisqu'il est à present rejetté de tout le monde.

Pour ce qui regarde la structure des parties sensibles du corps, la description qu'on en trouve dans Hippocrate,

est très défectueuse Mais cela ne pouvoit pas être autrement, la science de l'Anatomie étant fort imparfaite de son tems. Il n'y a pas aussi plus de justesse dans ce qu'on y dit touchant les fonctions, & la maniere dont elles s'executent. Ce defaut est une suite du peu de connoissance qu'on avoit alors de la structure & de la disposition des parties, car c'est de-là que dépendent leurs fonctions; comme on ne sçavoit ces choses que très imparfaitement, il étoit impossible qu'on connût bien l'usage des parties, & comment elles agissent.

Le peu de découvertes qu'on avoit fait du tems d'Hippocrate touchant les fonctions, a été la principale cause de ce que non seulement on ignoroit alors la nature & les causes insensibles des maladies, comme on les ignore encore aujourd'hui, mais de ce qu'on n'en sçavoit pas même les causes sensibles que les Medecins ont trouvées dans la suite. Car ayant recherché plus soigneusement la structure, la disposition & l'état naturel des parties, en ouvrant les corps de ceux qui avoient été tués, en qui les parties étoient sanes, ils

en ont mieux connu les fonctions, & ayant examiné la difference qu'il y avoit entre ces parties & celles du corps de ceux qui étoient morts de maladie entre leurs mains, ils ont jugé après plusieurs observations semblables, que le vice qu'ils y remarquoient étoit la cause de la mort du malade. Hippocrate ne s'étant pas addonné particulierement à ces recherches, ne pouvoit guéres sçavoir que ce qui en étoit connu de son tems.

Ce n'est pas que ce grand homme n'ait fait tout ce qu'il a pu pour se perfectionner dans la Medecine. On doit en être persuadé par la grande exactitude qu'il avoit à observer ce qui avoit precedé les maladies, à remarquer les accidens dont elles étoient accompagnées, & ce qui faisoit du bien ou du mal dans chaque occasion. Mais l'extrême application qu'il avoit à faire ces découvertes, qu'il préferoit avec raison à toutes les autres, ne lui permettoit pas de s'addonner à celles qui sont moins utiles, autant qu'il auroit fallu pour y faire un progrès considerable.

Hippocrate a beaucoup perfectioné la Medecine, en se donnant la peine de

de ramaſſer un grand nombre d'obſervations pour connoître les ſuites des maladies, & pouvoir dire par avance ce qui doit arriver à un malade : en quoi il a fait de ſi grands progrès qu'on trouve dans ces écrits, preſque tout ce qu'à preſent on ſçait là-deſſus de meilleur.

C'eſt auſſi par cet endroit qu'il s'eſt fait admirer de l'Antiquité. En effet rien ne fait concevoir plus d'eſtime pour un Medecin, que lorſque par la connoiſſance qu'il a de l'état où il voit le malade, il dit ce qui lui eſt déja arrivé, & ce qui lui arrivera dans la ſuite.

Quelque exactitude qu'Hippocrate ait eue à obſerver, on ne doit pas ſe fier également à toutes ſes obſervations. Quoique la plûpart de celles qui regardent les maladies ordinaires ſoient aſſez aſſûrées, celles qui concernent les maladies moins communes ſont plus incertaines, parcequ'il n'a pas toujours pu avoir un aſſez grand nombre d'obſervations pour décider juſte.

Si l'on doit uſer de circonſpection à l'égard de ſes obſervations, il faut en avoir encore d'avantage lorſqu'il s'agit de ſe conduire ſuivant les preceptes

qu'il a donnés touchant le regime de vivre & les remedes qui conviennent aux differentes maladies. Plusieurs raisons engagent à cette précaution. Premierement la difference des tems & des lieux dans lesquels Hippocrate a pratiqué la Medecine, & de ceux où nous l'exerçons, ce qui apporte de grands changemens à la maniere de gouverner les malades. En second lieu les découvertes qu'on a faites depuis, de plusieurs remedes dont il n'avoit pas connoissance. Enfin la maniere d'employer à present plusieurs remedes, qui est fort differente de celle qui étoit en usage de son tems, & que l'on n'a pas changée sans avoir de bonnes raisons.

Ce qui doit encore engager à prendre garde de ne point se tromper, lorsqu'on veut se regler sur ce qu'on lit dans les écrits qui paroissent sous le nom d'Hippocrate, c'est qu'il y en a une bonne partie dont il n'est pas Auteur, & que dans les Traités qui sont certainement de lui, comme est celui des Aphorismes, il y a des endroits qui n'en sont point, soit que les reflexions de quelques Lecteurs qui étoient à la marge,

ayent été inserées par les Copistes dans le texte, soit que cela soit arrivé de quelque autre maniere. Les contradictions manifestes qui sont dans les écrits attribués à Hippocrate en font foi. D'ailleurs il s'y est glissé un fort grand nombre de fautes, comme le fait connoître la varieté qui se trouve dans les textes originaux.

Le stile d'Hippocrate est si concis & si obscur en plusieurs endroits, ses expressions sont quelquefois si particulieres, que ceux qui possedent le mieux la Langue Grecque, ont de la peine à les bien entendre. Le grand nombre de Commentateurs qui se sont efforcés de donner l'intelligence des endroits obscurs, ne fait souvent qu'augmenter l'incertitude par la varieté qu'on y trouve. La plûpart s'attachent plus à la signification des mots, qu'à la verité du sens. L'Aphorisme 22e de la premiere section nous en fournit un exemple bien remarquable. Depuis deux mille ans qu'on dispute pour sçavoir ce qu'a voulu dire Hippocrate par cet Aphorisme, on n'en est pas plus éclairci. On n'auroit pas été si long-tems à examiner par l'experience, en quel sens il

eſt veritable, & l'on auroit connu par-là dans quelles occaſions il faut le ſuivre.

Enfin quoi qu'Hippocrate ait eu toutes les qualités qu'on peut deſirer dans un bon Medecin, qu'il ait joint à un heureux naturel une longue étude & une application infatigable, & que ſon ſçavoir ait été perfectionné par une experience d'un grand nombre d'années, il ne faut pas pour cela le croire infaillible. La vie d'un homme eſt trop courte pour faire autant d'obſervations qu'il ſeroit neceſſaire, pour s'aſſurer de la verité d'une auſſi grande quantité de regles & de preceptes, qu'il y en a dans les ouvrages d'Hippocrate; & puiſqu'il avoue lui-même en pluſieurs endroits qu'il s'eſt mépris, ce n'eſt pas lui faire injure que de croire qu'il s'eſt quelquefois trompé dans les preceptes qu'il donne.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce volume.

CHAPITRE I. *De l'utilité de la Medecine.* page 1

CHAP. II. *Sur les raisons qu'on apporte contre la Medecine.* 35

CHAP. III. *Sur les adversaires de la Medecine.* 63

CHAP. IV *Des principes de la Medecine.* 93

CHAP. V. *Sur les systêmes de la Medecine.* 127

CHAP. VI. *De l'usage de l'experience & des raisonnemens dans la Medecine.* 182

CHAP. VII. *Des jugemens qu'on porte sur les remedes.* 237

CHAP. VIII. *Des Livres qui traitent de la Medecine.* 281

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Page 33. *lig.* 26. *lisez*, qu'on a eue. *pag.* 39. *lig.* 8. *lis.* sans en être incommodés. *pag.* 62. *lig.* 12. *lis.* deux methodes. *pag.* 75. *lig.* 19. *lis.* il ne la fait subsister. *pag.* 106. *lig.* 28. *lis.* la laisser agir. *pag.* 147. *lig.* 9. *lis.* imaginé puisse être tel. *pag.* 160. *lig.* 10. *lis.* plus qu'on ne feroit. *pag.* 201. *lig.* 5. *lis.* dans quelque circonstance qui accompagne. *pag.* 228. *lig.* 27. *lis.* étant venus. *pag.* 231. *lig.* 11. *lis.* les preceptes generaux dont j'ai parlé. *pag.* 237. *lig.* 2. *lis.* d'en employer. *pag.* 335. *dern. lig. lis.* les parties étoient saines.